

Ce rapport de recherche sur les plantes et les champignons hallucinogènes a été réalisé dans le cadre du dispositif TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues) de l'OFDT, dont l'objectif est d'identifier et de décrire l'évolution des tendances ainsi que les phénomènes émergents liés aux produits illicites ou détournés de leur usage. Depuis un certain nombre d'années, les observations de terrain montrent un usage en pleine expansion, de même qu'une diversification, des substances relevant de cette famille de produits. Ce constat appelle une investigation plus approfondie permettant de comprendre les motivations des personnes qui ont recours aux plantes et aux champignons hallucinogènes. Pour ce faire, l'étude a adopté une approche qualitative fondée sur le recueil de trente entretiens auprès d'usagers ayant consommé, au moins six fois dans l'année précédant l'enquête, des plantes ou des champignons hallucinogènes. Une typologie des différents sens investis dans la consommation des plantes et des champignons hallucinogènes a été construite afin de tenter de rendre compte des significations et des représentations associées à l'usage de ces substances.

USAGES CONTEMPORAINS DE PLANTES ET CHAMPIGNONS HALLUCINOGENES

UNE ENQUÊTE QUALITATIVE EXPLORATOIRE
CONDUITE EN FRANCE

Catherine REYNAUD-MAURUPT

USAGES CONTEMPORAINS DE PLANTES ET CHAMPIGNONS HALLUCINOGENES

**UNE ENQUÊTE QUALITATIVE EXPLORATOIRE CONDUITE
EN FRANCE**

Catherine REYNAUD-MAURUPT

Décembre 2006

Avant-propos

Il existe une abondante littérature ethnographique sur les usages traditionnels des hallucinogènes naturels dans des populations exotiques ; les usages traditionnels occidentaux ont quant à eux été abordés, bien que tardivement, dans la littérature scientifique.

En revanche, nous ne disposons encore que de très peu de données qualitatives sur les usages européens contemporains des hallucinogènes naturels. Ces dernières années, ce type d'usage a surtout été évoqué à travers des images colorées véhiculées par les adeptes du « néochamanisme » occidental, réinterprétation à la fois écologique et sacrée du monde vivant et de l'accès à la connaissance. C'est ainsi que l'on a pu attribuer à cette mouvance mystique et au courant de la consommation « naturelle » stipulant l'absence de danger des produits naturels, l'engouement récent constaté pour les drogues naturelles, en contrepoint d'une supposée désaffection pour les drogues synthétiques.

L'observation d'une progression, modérée mais régulière des usages de plantes et de champignons chez les jeunes générations, mise en perspective avec la dangerosité particulière d'usages menés hors du cadre « protecteur » assurés par les initiateurs traditionnels, a conduit l'Observatoire européen des drogues et des toxicomanies (OEDT) à se préoccuper de la manière dont étaient effectivement consommées ces substances.

Ce travail mené au plan français avec le soutien de l'OFDT s'inscrit dans une même logique : mieux connaître les différents profils d'usagers, leurs véritables motivations et les modalités de leur initiation. Ainsi, le rapport explore particulièrement les dimensions de l'usage déterminant les risques, à commencer par les contextes de consommation, mais également les modes de transmission de la connaissance et de l'expérience.

Au final, cette enquête qualitative exploratoire, qui s'appuie sur l'analyse de trente entretiens approfondis, constate une opposition entre drogues synthétiques et naturelles moins prégnante que celle attendue.

Ce travail met également en lumière les risques liés aux consommations individuelles permises notamment par le mode d'approvisionnement qu'est le réseau Internet, par ailleurs unique pourvoyeur d'informations précises dans ce domaine.

Ainsi, cette étude démontre la singularité du mode de développement du marché des hallucinogènes naturels, de leur usage, et de la délivrance d'informations préventives, toutes dimensions qui tendent à échapper au contrôle des dispositifs officiels.

En assurant aux pouvoirs publics une lisibilité nouvelle sur ces phénomènes peu visibles, ce travail s'inscrit parfaitement dans la ligne d'action de l'OFDT.

Jean-Michel Costes,
directeur de l'OFDT

Avertissement au lecteur

À l'intersection entre la sociologie et l'anthropologie, ses matières essentielles, et la botanique (parfois même la chimie), ce rapport présente des difficultés d'écriture typographique, qu'il convient de préciser pour éviter les risques d'erreurs d'interprétation.

Pour guider le lecteur, voici donc quelques repères sur les choix d'écriture utilisés. Les recommandations typographiques courantes et spécialisées* observées dans cet ouvrage sont les suivantes :

- 1 - Les noms d'espèces latinisés se composent en italique, avec une capitale initiale au premier mot.
- 2 - On compose avec une capitale initiale les genres, familles, ordres, classes et noms d'embranchements.
- 3 - En français, par contre, les noms se composent en romain sans capitale. Ce sera le cas des noms issus de la langue latine désormais intégrés dans la langue française (par exemple, cannabis).

Ainsi, si nous prenons l'exemple de la sauge divinatoire, nous écrivons :

- *Salvia divinorum* Epling et Jativa (capitale initiale, italiques pour les deux taxons) : ici, *Salvia* désigne le genre, *divinorum* spécifie l'espèce au sein du genre, tandis que Epling et Jativa sont les noms des chercheurs qui ont les premiers recensé cette plante dans la nomenclature botanique ;
- Lamiaceae (capitale initiale, caractères romains) désignant la famille ;
- salvia, sauge divinatoire, sauge des devins, menthe magique désignant en français une espèce (*Salvia divinorum* Epling et Jativa) et non le genre *Salvia*. Il s'agit de termes de la langue courante, donc à composer en bas de casse, et non d'une écriture classificatoire, qui comportera, elle, une capitale initiale.

Nous avons pris le parti de ne pas composer ces noms courants avec une majuscule initiale, y compris pour les appellations de plantes en une langue étrangère, par exemple san pedro, cactus de la famille Cactaceae (Cactées ou Cactacées).

* *Lexique des règles typographique en usage à l'imprimerie nationale*, Paris, Imprimerie nationale, 1990, 196 pages ; Louis, Guéry, *Dictionnaire des règles typographiques*, deuxième édition, Paris, CFJP éditions, 2000, 284 pages ; *Code international de nomenclature botanique de St Louis*, http://www.tela-botanica.org/page:code_botanique_st_louis

De même, « datura », sans majuscule initiale, désignera, comme dans le vocabulaire des usagers, l'espèce *Datura stramonium* L. ; « psilos » ou « psilos français », sans majuscule initiale, désigneront des champignons du genre *Psilocybe* cueillis en France, et en particulier les espèces *Psilocybe semilanceata* (Fr.) Kummer et *Panaeolus cinctulus* (Bolt.) Saccardo.

Nous avons fait de même pour les noms de plantes utilisés en jardinerie.

En chimie, les éléments, sont également composés en caractères romains, sans capitale. Par exemple, les principaux principes actifs des champignons du genre *Psilocybe* sont la psilocybine et la psilocine.

Sommaire

CONTRIBUTIONS	8-9
INTRODUCTION	10
LES USAGES DES CHAMPIGNONS ET DES PLANTES HALLUCINOGENES	20
<i>LES PRATIQUES</i>	20
<i>LES EFFETS RESSENTIS</i>	40
<i>LES SOURCES D'APPROVISIONNEMENT</i>	51
<i>LES CONSÉQUENCES SANITAIRES ET SOCIALES</i>	54
<i>LA PERCEPTION DES RISQUES ASSOCIÉS À L'USAGE</i>	57
<i>SYNTHÈSE DU CHAPITRE</i>	65
TYPOLOGIE DES SIGNIFICATIONS ASSOCIÉES À L'USAGE DES CHAMPIGNONS ET DES PLANTES HALLUCINOGENES	67
<i>L'INTERPRÉTATION DES SIGNIFICATIONS DE L'USAGE</i>	67
<i>LE SENS INVESTI DANS LES PRATIQUES DES SUBSTANCES NATURELLES HALLUCINOGENES</i>	72
<i>DYNAMIQUE DES CARRIÈRES ET SUCCESSION DES SIGNIFICATIONS ASSOCIÉES</i>	84
<i>CONCLUSION SUR L'INTERPRÉTATION DES SIGNIFICATIONS DE L'USAGE</i>	88
SYNTHÈSE GÉNÉRALE	90
DISCUSSION - CONCLUSION	92
TABLE DES ILLUSTRATIONS	99
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	100

ANNEXES

<i>ANNEXE I</i>	<i>MÉTHODE DE L'ENQUÊTE</i>	106
<i>ANNEXE II</i>	<i>FICHES SIGNALÉTIQUES DES PERSONNES RENCONTRÉES POUR L'ENQUÊTE</i>	110
<i>ANNEXE III</i>	<i>BREF EXPOSÉ DE MYCOLOGIE ET DE BOTANIQUE</i>	117
<i>ANNEXE IV</i>	<i>MANUEL DE L'UTILISATEUR DE SALVIA DIFFUSÉ SUR INTERNET</i>	127
<i>ANNEXE V</i>	<i>DES CHIFFRES ET QUELQUES DONNÉES DE CONTEXTE</i>	144

Contributions

L'équipe de travail

Le travail présenté dans ce rapport est le fruit d'une collaboration entre le Groupe de recherche sur la vulnérabilité sociale (GRVS) et le dispositif TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues) de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT).

L'OFDT, représenté par son directeur, Jean-Michel Costes, a entièrement financé la réalisation de cette étude. Ce travail a été supervisé par les responsables successifs du pôle TREND : Pierre-Yves Bello jusqu'en septembre 2005 et Agnès Cadet-Tairou à partir de cette date.

Équipe de recherche

Catherine Reynaud-Maurupt, GRVS, Nice

Conception, coordination, enquête à Nice, analyse des données, rédaction du rapport

Emmanuelle Hoareau, GRVS, Nice

Enquête à Marseille, relecture

Saloua Chaker, université Toulouse Le Mirail, association « Graphiti », Toulouse

Enquête à Toulouse

Anne-Cécile Rahis, CEID, Bordeaux

Enquête à Bordeaux

Guillaume Poulingue, CIRDD Bretagne, Rennes

Enquête à Rennes

Robert Vaudour, GRVS, Nice

Enquête à Rennes

Catherine Miachon, CNDT, Lyon

Enquête à Lyon

Pierre-Yves Bello, OFDT, Saint-Denis

Conception

Abdalla Toufik, OFDT, Saint-Denis
Conception, relecture

Agnès Cadet-Taïrou, OFDT, Saint-Denis
Relecture et rédaction de l'annexe V

Michel Gandilhon, OFDT, Saint-Denis
Rédaction de l'annexe V

Relecture et correction typographique

Hassan Berber, OFDT, Saint-Denis

Le texte de ce rapport a bénéficié également, en ce qui concerne leur spécialité respective, de l'expertise du professeur Régis Courtecuisse (département de botanique, faculté des sciences pharmaceutiques et biologiques, Lille), du Docteur Alain Épelboin (Laboratoire ethnobiologie biogéographie, CNRS), du professeur Xavier Thirion (Laboratoire de santé publique, faculté de médecine, Marseille) et de Jimmy Kempfer (association Liberté, ASUD).

Enfin, nous remercions particulièrement Anne Zoll, professeur honoraire de pharmacognosie, présidente de la SEDAP (Dijon) pour sa patience à notre égard et ses relectures particulièrement attentives.

L'équipe de recherche remercie en toute priorité les usagers de plantes et de champignons hallucinogènes qui ont accepté de nous livrer leur expérience de l'usage de ces substances et de nous faire part sans tabou de leurs pratiques et de leur point de vue.

Pour toute correspondance : catherine.reynaud@neuf.fr et trend@ofdt.fr

Introduction

Les observations de terrain conduites auprès des usagers de substances psychoactives montrent que l'usage des plantes et des champignons hallucinogènes¹ est en pleine expansion (Bello et *al.*, 2005 ; Bello et *al.*, 2004). Du point de vue qualitatif, on constate la diversification des substances consommées : aux *Psilocybes* cueillis à l'automne s'ajoute l'utilisation d'une profusion d'autres types de champignons hallucinogènes (mexicains, hawaïens, amazoniens, amanite tue-mouches). À côté des plantes comme le datura ou l'ipoméé (dont les graines contiennent du LSA), on constate la diffusion de l'usage de plantes dites « exotiques » comme la salvia ou sauge divinatoire, l'ayahuasca, l'iboga, de cactées comme le peyotl, ou d'autres formes de LSA comme les graines d'hawaïenne ou rose des bois (hawaiian baby woodrose).

La recherche d'expérimentations variées, nouvelles, et le prétendu caractère plus anodin des drogues dites naturelles en comparaison des drogues synthétiques, ont favorisé un regain d'intérêt chez les usagers de produits psychoactifs pour ce type de substances. Le goût pour ces « drogues écologiques », par opposition aux drogues synthétiques, est souvent interprété par les acteurs de santé publique, au-delà de la recherche incessante de « nouveaux effets », comme une réaction à la diffusion massive des drogues de synthèse et aux craintes qu'engendrent ces dernières quant à leurs conséquences sur la santé. Les champignons hallucinogènes jouissent effectivement d'une « bonne image » et l'élargissement de leur consommation se traduirait par des pratiques au sein de réseaux sociaux de plus en plus diversifiés (Bello et *al.*, 2005 ; Bello et *al.*, 2004).

À côté de ces observations, les données quantitatives disponibles donnent particulièrement l'alerte sur l'ampleur de la population concernée par ces usages : l'enquête ESCAPAD 2002-2003 (Beck, Legleye et Spilka, 2005) conduite par l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies (OFDT) auprès des jeunes de dix-sept ans lors de la Journée d'appel de préparation à la défense (JAPD) montre qu'une proportion non négligeable d'entre eux a déjà fait l'expérience des champignons hallucinogènes (4,2 % de la population interrogée, 5,8 % chez les seuls garçons).

C'est en partant de ces constats que l'idée de conduire une étude pour décrire les usages actuels des drogues « végétales » hallucinogènes (sauf le cannabis) s'est

¹ Les plantes et les champignons appartiennent à deux règnes différents (respectivement le règne végétal et le règne fongique). Il faudrait donc utiliser systématiquement la formulation « plantes et champignons » hallucinogènes. Cependant, pour ne pas alourdir le texte, nous adoptons la notation « plantes » (ou terme équivalent) pour le cas où des organismes végétaux et fongiques sont concernés et le mot plantes (sans guillemets) pour les cas où seul le règne végétal est impliqué.

imposée. Son objectif est de décrire qualitativement les pratiques d'usage de ces « plantes », mais aussi de mieux comprendre les motivations des personnes qui les consomment, en recherchant s'il était possible d'envisager ces pratiques d'un point de vue transversal, c'est-à-dire toutes « plantes » confondues, malgré les spécificités des pratiques associées à chaque type de « plante ».

L'usage des « plantes » hallucinogènes n'est pas récent dans l'histoire de l'humanité et existait déjà à la plus lointaine période des souvenirs de notre histoire collective. Il ne nous appartient pas ici de proposer une description historique exhaustive de ce phénomène, qui nécessiterait une étude approfondie et une longue recherche des sources d'information. Cependant, pour bien cerner la façon dont cette pratique s'inscrit dans l'histoire de l'humanité, et ainsi mieux apprécier la spécificité des usages contemporains des drogues « végétales » hallucinogènes, il est intéressant d'avoir à l'esprit quelques aspects des pratiques d'usage de ces substances depuis des temps reculés jusqu'à une période plus récente.

Bref aperçu des usages historiques des champignons et des plantes hallucinogènes

Les pratiques ancestrales des « plantes » hallucinogènes concernent de nombreuses sociétés traditionnelles, car ces substances étaient perçues comme ayant des pouvoirs de divination, ou comme un véhicule pour accéder au domaine transcendantal ou surnaturel. Le plus souvent, leur usage était réservé à certaines castes de la société, comme les prêtres ou les chamanes. Elles pouvaient également être réservées à des occasions spécifiques comme les rituels d'alliance et, parfois, les sacrifices humains (Perrin, 1989). Les pratiques rituelles des drogues fourmillent dans l'histoire humaine à pratiquement toutes les époques, à différents endroits de la planète. Leur consommation était institutionnalisée et certaines cultures traditionnelles ont pu leur attribuer un rôle social central : notamment, une hypothèse sérieuse considère que l'amanite tue-mouches aurait été au fondement de l'organisation sociale de certaines sociétés primitives en Sibérie, puis dans une grande partie de l'Eurasie (Lévi-Strauss, 1973). Dès 1968, les spécialistes de l'Inde avançaient aussi l'hypothèse que le soma des textes védiques pouvait bien être cette même amanite tue-mouches (Lévi-Strauss, *op. cit.*).

En Amérique du Sud et Amérique Centrale, l'usage des substances « végétales » hallucinogènes a été rapporté dès le XV^e siècle et a perduré tardivement dans les cultures traditionnelles américaines, comme ce fut le cas pour le cactus peyotl. Le moine franciscain Bernadino de Sahagun fut le premier à décrire aux Européens l'usage du peyotl dans les traditions de l'ancien Mexique (Juilliard, 1991) : ses écrits rapportent que les Indiens chichimèques utilisaient le peyotl à la place du vin, ainsi que pour les soutenir et leur donner du courage pour le combat en les mettant à

l'abri de la peur, de la soif et de la faim. Quatre tribus principales consommaient rituellement du peyotl : les Huichol, les Cora, les Tepehuanos et les Tarahumaras. La répression des consommations de peyotl à compter de la conquête espagnole fut très dure, mais le culte traditionnel parvint à se maintenir, de façon syncrétique, sous des formulations ouvertement « chrétiennes » : le peyotl permet de converser avec Jésus et les saints, qui ne sont que de nouveaux noms pour les anciens dieux. Bien plus, l'usage du peyotl s'étendit rapidement du Mexique vers le nord et au XIX^e siècle, les principales tribus indiennes de la plaine (Apaches, Sioux, Comanches, Cheyennes...) célébraient le culte traditionnel du peyotl (Juilliard, *op. cit.*).

Mais si l'usage du peyotl a été particulièrement étudié par l'anthropologie, de nombreuses plantes étaient utilisées pour leur capacité hallucinogène dans ces cultures traditionnelles, comme la sauge divinatoire (*Salvia divinorum*) chez les Mazatèques de Oaxaca au Mexique (Valdès, 1994). Comme dans le cas du peyotl, la consommation rituelle s'est transformée au contact de la colonisation chrétienne, et la sauge divinatoire porte également le nom de *hierba maria* ou *maria*, en vertu de la (récente) croyance mazatèque qui veut que cette plante soit la réincarnation de la Vierge Marie (Valdès, *op. cit.*).

En Europe, ces pratiques de consommation de « plantes » hallucinogènes étaient plus rares, et sont souvent décrites comme tombées en désuétude après le Moyen Âge. « *L'Europe médiévale, quoique chrétienne, connaissait, elle aussi, de nombreuses substances excitantes ou hallucinogènes : mais ce savoir, issu des traditions préchrétiennes, était marque et preuve de sorcellerie et de fréquentation diabolique. La pharmacopée « diabolique » faisait appel à des plantes divinatoires dont certaines furent très utilisées en Inde, comme dans le continent amérindien ou en Extrême-Orient : des Solanacées comme le *datura*, la *stramoine*, la *jusquiame noire*, la *mandragore*, la *morelle furieuse* ; des ombellifères – l'*ache*, la *cerle*, la *ciguë*, la *coriandre* – l'*aconit*, la *scabieuse*, etc. Toutes ces plantes furent longtemps utilisées à des fins magiques, le plus souvent divinatoires ou comme philtres avant de devenir des bases médicamenteuses pour la médecine scientifique* » (Juilliard, *op. cit.*).

Les usages des champignons et des plantes hallucinogènes dans l'histoire occidentale récente

12

On lit souvent que l'usage des substances « végétales » hallucinogènes a disparu en Europe au Moyen Âge, époque durant laquelle il était déjà marginal. Ces pratiques sont généralement considérées comme « exotiques » et ne seraient apparues de nouveau en Europe qu'avec la vague psychédélique des années soixante, qui s'amorce aux États-Unis puis se diffuse en Europe.

Des recherches en ethnologie conduites dans les années soixante-dix, qui n'ont été révélées que récemment, apportent la preuve du contraire (Prado, 2004). Les

travaux qui ont été conduits témoignent de la pratique du jilgré dans la société rurale traditionnelle bretonne, et l'auteur fait l'hypothèse que cette pratique se retrouvait vraisemblablement dans d'autres régions d'Europe sous des formes presque similaires, comme l'attesterait par exemple le vocable *ëndourmido* en provençal, qui désignerait le datura. Le jilgré est un cidre dans lequel ont macéré des graines de datura. C'était une pratique « secrète », recensée dans les campagnes et le milieu des ouvriers agricoles (relativement âgés, parlant breton) qui participait à une sociabilité masculine (dont les femmes étaient strictement exclues). La « bouteille à signe » (celle marquée d'une croix qui contenait le datura) permettait de servir un dernier verre à certains des participants et compliquait le retour chez soi, en empêchant d'emprunter les voies d'accès à son domicile (aucun délire visuel de type hallucinatoire n'a jamais été rapporté dans l'enquête) : en effet, « *En Bretagne, le jilgré n'est pas une plante hallucinogène [...] c'est [...] une plante d'égarement* » (Prado, 2004). Du point de vue linguistique, l'étymologie du terme « jilgré » tend à montrer que ce breuvage existait depuis plusieurs générations car, par exemple, le cannabis qui arrive en Bretagne au moment de l'étude au cours des années soixante, n'a jamais reçu de nom breton, sinon par moquerie, précise Patrick Prado.

Si l'usage du datura dans ces moments de sociabilité masculine était très encadré par des normes précises d'utilisation, il n'en reste pas moins qu'on peut parler d'usage festif, c'est-à-dire qu'il n'avait pas d'objectif qui soit d'ordre religieux ou ne serait-ce que de l'ordre de la réflexion, bien au contraire. Plus festif en tout cas que ne pouvait l'être la recherche de « l'ouverture des portes de la perception » prônée par Timothy Leary. La vague psychédélique revendique à partir des années soixante une marginalité idéologique et la connaissance de soi grâce à l'usage du LSD. Elle suscite par là même de nouvelles attentions pour les capacités d'altération psychologique de certaines « plantes », notamment celles qui contiennent de la psilocybine ou de la mescaline. La connaissance de soi par le biais des hallucinogènes aurait ainsi valeur de « psychothérapie accélérée ». Les plus fervents amateurs de l'acide lysergique (essentiellement aux États-Unis) expérimentent le peyotl, les *Psilocybes*, et la sauge divinatoire, en tentant un retour vers les pratiques mystiques traditionnelles des Indiens d'Amérique. Des intoxications par le datura sont d'ailleurs recensées au cours des années soixante (Keeler et Kane, 1967). La recherche personnelle au travers des drogues hallucinogènes et l'aspiration à des valeurs qualifiées de plus « naturelles » étaient le moteur de cette « culture de soi ». Les premiers tenants du psychédéisme expriment au travers de ces nouvelles significations de l'usage des drogues le développement d'une culture libertaire et revendiquent une révolution culturelle contre l'asservissement à l'ordre scientifique et technocratique (Zafiroopoulos et Pinell, 1982). Les hallucinogènes, naturels ou non, constituent un moyen pour atteindre ce but. Cependant, ces usages des drogues idéologiquement orientés, au cours des années soixante et soixante-dix, restaient confinés dans des groupes sociaux plus restreints qu'aujourd'hui, (relativement) en marge de l'ensemble social.

Les usages contemporains des champignons et des plantes hallucinogènes

Depuis les années quatre-vingt-dix, la multiplication des drogues de synthèse favorise la polyconsommation et le goût pour les expériences toujours plus variées. Les effets des champignons et des plantes hallucinogènes n'ont pas échappé à ceux qui recherchent ces expériences, qu'il s'agisse d'un désir de reproduire les significations psychédélics des prises (susciter un « état modifié de conscience » pour favoriser une meilleure connaissance de soi), ou tout simplement d'une pratique festive (augmenter le caractère exceptionnel du moment et favoriser la jouissance de l'instant).

En ce qui concerne les données quantitatives sur le phénomène, la multiplication des mesures de prévalence auprès de plusieurs types de population permet de commencer à mieux le cerner. Les données de l'OFDT montrent l'augmentation importante de l'expérimentation des hallucinogènes (LSD et champignons) chez les 18-44 ans entre 1992 et 2002 : 1,8 % des 18-44 ans déclaraient avoir consommé ce type de produit en 1992, alors qu'ils sont 3 % à déclarer de même en 2002 (Beck et Legleye, 2003). Comme on le mentionnait dès les premières lignes, 5,8 % des garçons de dix-sept ans déclarent en 2002-2003 avoir déjà consommé des champignons hallucinogènes, ce qui représente 4,2 % de cette tranche d'âge pour les deux sexes confondus : ces pourcentages sont équivalents à ceux de la prévalence de l'usage d'ecstasy dans la même population, qui atteint 4,1 % pour toute la population et 5,2 % pour les seuls garçons (Beck, Legleye et Spilka, 2005).

Mais dans une population particulière comme celle qui fréquente l'espace festif « électro », on estime que 55 % des personnes ont déjà consommé des champignons hallucinogènes (80 % dans la population dite alternative, qui fréquente les *rave-parties* et les *free-parties*) et que 12 % en ont consommé au cours des trente derniers jours qui ont précédé l'enquête (25 % pour la population « alternative ») (Reynaud-Maurupt et *al.*, à paraître). L'enquête précitée s'est déroulée en hiver, période où la consommation est vraisemblablement majorée par rapport à l'été puisque les *Psilocybes* cueillis dans les champs sont ramassés à l'automne. Cependant, les données qualitatives recensées (Bello et *al.*, 2005 ; Bello et *al.*, 2004) montrent l'augmentation de l'usage de champignons d'importation, mexicains, hawaïens ou autres, achetés à toute période de l'année via Internet. Les sites de vente de substances psychoactives seraient d'ailleurs désormais les premiers fournisseurs de « plantes » hallucinogènes : champignons divers, mais aussi graines contenant du LSA, ou encore *salvia*, *ayahuasca*, etc.

Si les graines contenant du LSA, comme le *datura*, semblent toujours avoir été consommées dans de petits groupes d'usagers de drogues « connaisseurs », leur usage aurait augmenté au cours des dernières années, simultanément à la multiplication des types de champignons utilisés, dans le cadre de cette nouvelle mode des

« drogues écologiques ». Cela fait quatre à cinq ans que les intervenants de terrain entendent également se multiplier les témoignages sur l'usage de la salvia (Bello et al., 2002). Les usages qui sont rapportés semblent « festifs » (dans le sens où la pratique ne paraît pas associée à une perspective mystique ou de connaissance de soi), mais les effets ressentis ne sont pas décrits comme tels : ils semblent plutôt vécus comme une expérience solitaire, même si le produit est consommé en petit comité. La salvia, quoique consommée depuis des générations en Amérique Centrale comme on l'a mentionné précédemment, apparaît aujourd'hui comme la drogue de la modernité par excellence et ce au-delà de ses effets « individualistes » : le plus souvent, elle est achetée sur des sites Internet et ce sont généralement les sites de la Toile qui remplacent la transmission du savoir par les pairs en informant les usagers sur les effets, les précautions à prendre et les voies d'administration. La Toile est un moyen actuel désormais reconnu pour rassembler des informations sur les drogues et notamment sur les hallucinogènes, qu'il s'agisse d'informations scientifiques ou d'informations profanes (Halpern et Pope, 2001). La salvia semble un des plus parfaits exemples de cette configuration, du fait de la primauté de ce médium dans la diffusion d'information à son sujet.

À côté des usages dits « festifs » de ces « plantes », apparaît de plus en plus fréquemment aujourd'hui un discours qui prône d'en faire l'expérience selon les préceptes du « néochamanisme », cadre de pensée qui émergea au cours de la vague psychédélique aux États-Unis. Ce cadre cognitif se développe en Occident depuis plus de trente ans dans un contexte d'intérêt pour les médecines traditionnelles et l'anthropologie profane. L'œuvre de Carlos Castaneda est particulièrement au centre des références du néochamanisme occidental, qui s'apparente à une sacralisation de la nature, et à une « *interprétation écologico-religieuse de la Terre et du Cosmos* » (Deshayes, 2002).

Aujourd'hui, l'usage de l'ayahuasca, tel qu'il est utilisé en Amérique du Sud, suscite particulièrement l'intérêt, car il semble en pleine expansion. On observe le développement du culte du Santo Daime au Brésil ou Uniao Do Vegetal Church, religion adaptée du christianisme dans laquelle l'absorption d'ayahuasca remplace l'Eucharistie, mais aussi la pratique chamanique, qui peut avoir des objectifs divers : se soigner, se connaître ou accéder au « monde invisible ». Le développement des cultes utilisant l'ayahuasca et de ce qu'il faut bien appeler le « tourisme chamanique » est tel que le *Journal of Psychoactive Drugs* a récemment consacré un numéro spécial à l'usage culturel de cette liane psychoactive (juin 2005). C'est ce dernier aspect qui nous intéresse, car nous verrons que certaines personnes rencontrées pour l'étude sont concernées par ce type de « tourisme ». Une étude conduite auprès des participants à une retraite en Amazonie montre effectivement que ces personnes ne peuvent pas être qualifiées à proprement parler de « touristes de la drogue », car elles expriment une recherche spirituelle, essentiellement caractérisée par la volonté du développement de soi et le contact avec une nature sacralisée

(Winkelman, 2005). Mais corrélativement, l'augmentation du tourisme chamanique multiplie les risques de situation de soumission chimique (Pépin et Duffort, 2004), sans compter l'éventualité d'autres problèmes, liés par exemple à l'exercice d'une « psychothérapie sauvage » face aux frayeurs que peuvent susciter les hallucinations (Deshayes, 2002).

L'étude

Tous ces éléments montrent que coexistent aujourd'hui de nombreuses façons de consommer des drogues « végétales » hallucinogènes. L'approche compréhensive de ces pratiques devrait permettre de mieux cerner les motivations des consommateurs : pourquoi consomment-ils ces substances ? Quelles représentations en ont-ils ? Quels sont les effets recherchés et ressentis ? Quel est le sens investi dans l'usage qui conduit à débiter puis répéter ces pratiques ? Peut-on produire une interprétation transversale de l'usage des « plantes », c'est-à-dire une interprétation qui englobe les significations de l'usage qui sont spécifiques à chacune des « plantes » considérées ?

L'étude s'intéresse également aux caractéristiques sociales et au profil de ces consommateurs de substances psychoactives : qui sont-ils exactement ? Connaissent-ils des conséquences négatives liées à leur pratique, qu'elles soient sanitaires ou sociales ?

Enfin, les pratiques d'usage de ces « plantes » ont de l'intérêt en soi : le type de « plantes » consommées, les fréquences d'usage, les préparations, les voies d'administration, les sources de l'approvisionnement.

Pour répondre à ces questionnements, l'étude a utilisé une approche qualitative, basée sur le recueil de discours. La méthode utilisée est détaillée dans l'annexe I. Cette approche s'appuie sur une méthodologie de sciences sociales : elle est empirique, extrait ses analyses et ses descriptions uniquement de l'expérience des usagers eux-mêmes, telle qu'ils la racontent et la mettent en valeur.

Trente entretiens ont été recueillis entre 2004 et 2005. Le recueil de données a été long car il n'a pas été évident pour les enquêteurs de trouver des personnes qui correspondaient aux critères d'inclusion et qui acceptaient de livrer leur témoignage.

L'enquête de terrain a cherché à privilégier l'entretien avec des personnes de moins de trente ans, mais ce critère n'était pas considéré comme drastique pour le choix des interlocuteurs ; par contre, avoir de l'expérience, et une expérience récente sur le thème étudié était l'élément privilégié : toutes les personnes qui ont été rencontrées pour l'enquête ont consommé au moins six fois des plantes ou des champignons hallucinogènes au cours de l'année qui a précédé le jour de l'entretien. Ce critère, qui a été strictement respecté, est à double tranchant. Le caractère multiple de leur pratique a permis de recueillir les discours de personnes qui ont l'expé-

rience du sujet, qui ont des « choses à dire », qui peuvent expliquer pourquoi, après la première prise, elles ont choisi de recommencer ; le caractère récent de ces pratiques permet d'inscrire leur discours dans l'époque actuelle et de s'intéresser aux motivations des usagers d'aujourd'hui. Mais en contrepartie, l'enquête n'a pas pu s'intéresser aux personnes qui ont cessé l'usage, et qui auraient pu exposer les raisons de leur choix, ni aux usagers très occasionnels, qui ont vraisemblablement des motivations différentes de ceux qui répètent régulièrement les prises. En effet, en ce qui concerne les plantes et les champignons hallucinogènes, le rythme de six prises par an au minimum peut déjà être considéré comme soutenu.

Les trente entretiens recueillis ont été conduits à partir d'une grille d'entretien construite sur la base d'une approche biographique. Ils ont été intégralement retranscrits et une analyse de contenu a été appliquée sur les données textuelles.

Présentation des personnes rencontrées pour l'enquête

Avant de débiter la description des usages des champignons et des plantes hallucinogènes, un petit exposé des caractéristiques principales des personnes qui ont participé à l'étude va permettre de mieux cerner les limites et le contexte de l'exercice. Une fiche personnelle pour chacune des personnes rencontrées est présentée dans l'annexe II.

Dix-huit hommes et douze femmes ont été rencontrés pour l'enquête. Les plus jeunes ont dix-huit ans et le plus âgé trente-neuf ans. L'âge moyen de ces trente personnes est de vingt-cinq ans. Les plus nombreux sont célibataires, puisque neuf personnes seulement disent avoir une relation de couple stable. Parmi ces derniers, cinq vivent sous le même toit que leur conjoint. Trois personnes ont des enfants et l'une d'entre elles élève seule sa fille (Clothilde, 23 ans).

Cinq personnes font leurs études au moment de l'entretien : Anna (19 ans) a passé le rattrapage de son baccalauréat dans les heures qui ont précédé la rencontre ; Nicolas (19 ans) étudie en deuxième année de sociologie, mineure philosophie ; Nathalie (25 ans) est titulaire d'une maîtrise de sciences politiques et vient de passer le concours de professeur des écoles ; Johanna (28 ans) veut reprendre des études et vient de passer le concours d'entrée d'une école d'éducateur spécialisé ; Gaëtan (25 ans) étudie en cinquième année dans une école d'ingénieur.

Chez ceux qui ont achevé leurs études, cinq personnes n'ont aucun diplôme, six ont obtenu un CAP, trois un BEP et six sont titulaires d'un baccalauréat. Les cinq personnes restantes ont obtenu un diplôme d'études supérieures : Maya (22 ans) a un bac + 3, Sarah (26 ans) a un bac + 5, Olivier (30 ans) et Fabien (26 ans) ont un bac + 2. Julie (27 ans) a un cursus moins conventionnel, car elle a obtenu un diplôme de phytothérapie qui équivaudrait à un bac + 2 par l'intermédiaire « d'une association reconnue par le rectorat ».

Parmi les vingt-cinq personnes qui ont achevé leurs études, quinze sont inactives du point de vue professionnel : ils peuvent être au chômage comme Quentin (35 ans), faire la manche comme Anthony (22 ans), travailler au noir comme Axel (22 ans), faire de temps à autre de petits boulots comme Martin (20 ans) ou vivre des allocations sociales comme Clothilde. Les autres sont vendeurs (Sarah ; Max, 25 ans), agenceur (Lucien, 39 ans), artisan électricien (Étienne, 25 ans), aide éducatrice (Sabine, 20 ans), assistante d'éducation (Maya), musicien (Olivier), responsable technique dans une imprimerie (Patrice, 35 ans), responsable d'animation pour un comité d'entreprise (Fabien) ou encore contractuelle pour un laboratoire pharmaceutique (Julie).

En ce qui concerne le logement, quatre personnes vivent dans un squat (Anthony ; Benoît, 22 ans ; Christian, 25 ans ; Karim, 34 ans). Deux autres vivent dans un appartement qui leur a été gracieusement prêté (Yann, 26 ans ; Ludovic, 18 ans). Les autres vivent dans leur appartement personnel (onze personnes), en colocation (huit personnes) ou chez leurs parents (trois personnes). Deux personnes sont dans une situation particulière car elles vivent entre la France et l'étranger : Mary (29 ans) est une « routarde », vraisemblablement hébergée par des amis lorsqu'elle est en France ; Julie vit en Amazonie et se loge dans un camion lorsqu'elle est en France.

Hors les plantes et les champignons hallucinogènes, l'usage des autres substances psychoactives, au cours de la vie et au jour de l'entretien, permet de situer le groupe que constituent les personnes qui ont été rencontrées. Aucune d'entre elles n'est novice en matière d'usage de ces substances.

Les premières expériences de l'alcool et de l'ivresse alcoolique se situent toujours entre douze et seize ans, sauf pour Quentin qui achète et boit de la bière avec des amis depuis l'âge de dix ans, et Bénédicte (18 ans) qui raconte qu'elle faisait des concours à qui buvait le plus de godets d'eau de vie avec sa grand-mère, alors qu'elle n'avait que cinq ans...

Le cannabis est expérimenté à peu près simultanément, généralement peu après l'alcool, entre douze et dix-sept ans. La consommation de ce produit a pu rapidement être régulière, comme c'est le cas pour Axel qui fume le cannabis en « douilles » (dans une pipe à eau à gros foyer et large embouchure, ou *bang*) quotidiennement depuis l'âge de douze ans. Bénédicte débute l'usage un peu plus précocement, en piochant dans les réserves de marijuana de ses parents alors qu'elle est âgée de onze ans seulement.

Les autres expériences se succèdent ensuite : toutes les personnes rencontrées ont consommé du LSD, de l'ecstasy et des stimulants (cocaïne et/ou amphétamines)².

² Les trente entretiens évoquent explicitement l'usage du LSD, mais quatre sur trente n'évoquent pas directement l'ecstasy et les stimulants. Cependant, au vu des expériences racontées et des références qui sont effectuées (connaissance des produits, lien avec l'espace festif, expériences vécues, etc.), on peut raisonnablement penser qu'il s'agit d'une omission.

La première expérience a le plus souvent lieu avant l'âge de vingt ans, sauf la première prise d'ecstasy chez ceux qui ont plus de trente ans au jour de l'entretien. Ces derniers ont plutôt connu l'ecstasy après leurs vingt ans. En plus de ces expériences communes à l'ensemble des personnes rencontrées, dix-neuf personnes ont déjà consommé de l'héroïne, auxquelles s'ajoutent deux personnes qui ont consommé de la morphine et cinq qui ont pris de l'opium : par conséquent, vingt-six personnes ont déjà utilisé des opiacés. Enfin, neuf personnes ont consommé de la kétamine. Plusieurs personnes rapportent par ailleurs avoir fait l'expérience du Subutex®, ainsi que des benzodiazépines (Rohypnol®, Tranxène®), et pour une personne de l'Artane® (médicament antiparkinsonien dont la molécule est proche d'une molécule psychoactive du datura). Certaines déclarent également l'usage de produits « rares » : deux ont expérimenté le DMT de synthèse³, deux l'AMT⁴, deux le « foxy »⁵ et une les méthamphétamines.

L'usage des substances psychoactives au jour de l'entretien permet de distinguer trois sous-groupes :

- Le premier, qui pourrait être appelé « les abuseurs », rassemble vingt-deux personnes : elles consomment toutes sortes de substances (généralement LSD, ecstasy, cocaïne, amphétamines et, pour certains, héroïne) simultanément aux « plantes » hallucinogènes, à diverses fréquences selon les individus (au moins plusieurs fois au cours de l'année écoulée et, souvent, plusieurs fois par mois). L'âge moyen du groupe est de vingt-trois ans.
- Le deuxième, qui peut être nommé « les hédonistes », rassemble trois personnes (Lucien, 39 ans ; Olivier, 30 ans ; Patrice, 35 ans). Elles consomment occasionnellement de la cocaïne et des « plantes » hallucinogènes, sans compter l'alcool et le cannabis. Elles sont en moyenne âgées de trente-cinq ans.
- Le troisième, qui pourrait être appelé « les puristes », rassemble cinq personnes (Quentin, 35 ans ; Mary, 29 ans ; Max, 25 ans ; Gaëtan, 25 ans ; Julie, 27 ans) : elles ne consomment plus que des « plantes » hallucinogènes, sans compter l'alcool et/ou le cannabis. Leur âge moyen, qui se situe entre ceux des deux groupes précédents, est de vingt-huit ans.

C'est donc particulièrement l'usage de ces plantes et champignons hallucinogènes que nous allons approfondir. Mais nous verrons qu'il n'est pas sans lien avec l'usage des autres substances, essentiellement du point de vue du sens que les personnes attribuent à leurs pratiques et des motivations qui justifient cet usage.

³ Le sigle DMT est l'abréviation de dimethyltryptamine.

⁴ Le sigle AMT est l'abréviation de alpha-methyltryptamine.

⁵ La substance de synthèse nommée « foxy » est du 5 MeO-DIPT (N, N-diisopropyl-5-methoxytryptamine). Elle est aussi connue sous le nom de « foxy methoxy ».

Les usages des champignons et des plantes hallucinogènes

Un panorama des « plantes » consommées, de leur fréquence d'usage et de la façon de les utiliser permet de mieux cerner les « usages contemporains des champignons et des plantes hallucinogènes ».

La description des effets ressentis lors des prises, des représentations qui se construisent dans la communauté des consommateurs autour de la réputation d'une plante ou d'un champignon, les dimensions sociales de cette pratique, ainsi que les risques qui sont associés à chaque substance, expliquent les motivations des consommateurs et leur façon d'interagir autour de la pratique de consommation de ces substances naturelles. Cet ensemble de variables montre comment les usagers concilient la prise de substances hallucinogènes naturelles et leur vie quotidienne.

Les pratiques

Les usages des champignons et des plantes hallucinogènes sont abordés dans cette partie par la recension des types de plantes et de champignons consommés (voir les fiches descriptives pour chacune des principales « plantes » consommées en annexe III)⁶ et de leur fréquence d'usage au moment de l'entretien. Pour compléter cet examen des pratiques de consommation, cette première partie décrit également les voies d'administration, les modes de conservation, les dosages et les mélanges de substances tels qu'ils sont rapportés par les personnes rencontrées.

⁶ Au-delà de la description scientifique des substances, l'annexe III permet de montrer les divergences qui peuvent exister entre les connaissances botaniques et toxicologiques d'une part, et les connaissances des usagers de drogues sur les substances qu'ils utilisent d'autre part. Par exemple, « les champignons mexicains » est une appellation utilisée communément, mais elle ne renvoie pas à une catégorie scientifique, puisque les spécialistes dénombrent vingt-neuf espèces différentes au moins de champignons hallucinogènes au Mexique (Courtecuisse et Devaux, 2004, cf. Annexe III). Cette remarque vaut aussi pour les autres appellations utilisées par les usagers (champignons hawaïens, amazoniens, etc.). Cependant, nous utiliserons ces appellations, car ce sont celles que les usagers de substances psychoactives utilisent. De même, signalons que les spécialistes recommandent de ne pas utiliser l'appellation « graines de LSA », car elle ne renvoie pas à une réalité botanique : il s'agit exactement de graines contenant du LSA (Cf. Annexe III).

Expérimentation des champignons et des plantes hallucinogènes au cours de la vie

Toutes les personnes rencontrées ont déjà consommé des champignons hallucinogènes dans leur vie, essentiellement des psilos français et des champignons mexicains. Les plus jeunes, et notamment celles qui ont moins de vingt-cinq ans, utilisent plus souvent les champignons mexicains que les psilos français, notamment dans l'année qui s'est écoulée avant l'entretien. La seule personne qui n'a pas consommé de psilos français dans sa vie est une lycéenne de dix-neuf ans ; elle ne connaît que l'usage des champignons mexicains, qu'on lui a proposé à plusieurs reprises lors de soirées : « *Nous on mange plutôt des [champignons] mexicains, pas ceux qui poussent sous les bouses !* » (Anna). Pour elle, les « champignons qui poussent sous les bouses » sont ceux dont la cueillette se fait dans les champs, c'est-à-dire les psilos communs dans nos régions.

La première prise de champignons se déroule entre l'âge de quatorze et de vingt-deux ans, mais elle survient le plus souvent entre dix-huit et vingt ans.

Presque toutes les personnes (28/30) ont également consommé des plantes hallucinogènes en plus des champignons. Le datura et la salvia sont les deux plantes les plus souvent expérimentées, suivis de près par les graines contenant du LSA et les cactées contenant de la mescaline (peyotl ou san pedro). L'âge au moment de la première prise est compris dans une fourchette plus large que celle de la première prise de champignons : elle peut survenir aussi tôt, dès l'âge de quinze ans, mais peut également se dérouler tardivement dans les carrières d'usagers de substances psychoactives, jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, notamment pour des produits dits puissants, comme le datura ou l'ayahuasca.

Le tableau suivant indique le nombre d'expérimentateurs pour chaque substance. Les appellations des champignons sont, comme on l'a déjà souligné, celles que les usagers déclarent, à deux exceptions près. Clothilde dit avoir consommé des « champignons sibériens », que nous avons regroupés avec les amanites tue-mouches ; Sonia est la seule à citer un champignon par le deuxième nom du binôme qui définit l'espèce plutôt que par la localisation de sa provenance : elle dit avoir consommé du *cubensis*. Nous avons fait le choix (arbitraire), étant obligés de respecter les appellations utilisées par les vingt-neuf autres personnes, de regrouper cette expérience avec celle des champignons cubains⁷.

⁷ Cf. l'article de Régis Courtecuisse et Marc Devaux (2004). Le champignon nommé « *Psilocybe cubensis* (Earle) Singer » pousse à Cuba, mais aussi au Mexique, au Guatemala, en Bolivie, aux USA (Alabama, Floride, Louisiane, Mississipi, Texas), au Belize, au Costa Rica, à Trinidad, au Pérou, au Brésil, en Colombie, en République Dominicaine, en Guyane française, en Guadeloupe, en Martinique et à Porto Rico.

Le yopo (consommé par deux personnes) a été regroupé, du fait de son constituant actif, le DMT, avec la substance que les usagers nomment « le DMT organique » (cinq consommateurs), pour lequel ils ne précisent pas l'origine (yopo ? autre plante ? venin de crapaud buffle ?). L'utilisation du yopo se distingue cependant de celle de la substance dénommée « DMT organique » par la voie d'administration (sniffé vs fumé) et de présentation (fèves plates vs résine ?). L'enquêtrice qui a rencontré les usagers de « DMT organique » a rapporté a posteriori qu'il s'agirait d'une résine, mais aucun entretien ne le signale explicitement⁸.

La belladone, plante proche du datura (elles contiennent toutes deux de l'atropine, de la scopolamine), a été expérimentée une fois par un des consommateurs de datura.

Récapitulatif des champignons et des plantes expérimentés au cours de la vie (n=30)

	Nombre d'usagers 30 personnes au total
Champignons	30
<i>psilos français</i>	29
<i>mexicains</i>	22
<i>hawaïens</i>	7
<i>amanites tue-mouches</i>	3
<i>amazoniens</i>	2
<i>équatoriens</i>	2
<i>cubains</i>	2
<i>australiens</i>	1
<i>colombiens</i>	1
Plantes	28
<i>datura</i>	13
<i>belladone</i>	1
<i>salvia (feuilles ou concentrés)</i>	13
<i>graines contenant du LSA</i>	9
<i>peyotl, san pedro</i>	9
<i>DMT organique, yopo</i>	7
<i>ayahuasca, yagé</i>	4
<i>iboga</i>	1

⁸DMT : dimethyltryptamine. Cf. Annexe III.

Chez les personnes rencontrées, le yagé est généralement consommé en association avec l'ayahuasca ou avec le cactus san pedro. Il est décrit comme possédant la propriété de démultiplier des effets de n'importe quelle substance psychoactive associée. L'ayahuasca et le yagé sont deux lianes proches, c'est-à-dire deux espèces différentes appartenant toutes deux au genre *Banisteriopsis*⁹.

Enfin, les cactées peyotl (ou peyote) et san pedro ont été regroupés, car leur principe actif est le même, la mescaline. Ils appartiennent à deux genres différents de la famille des Cactaceae.

Il faut signaler deux éléments à propos de la recension de ces « plantes » dont les personnes rencontrées ont fait usage : l'iboga est cité, mais une seule personne est concernée (Étienne). Elle ne livre rien des usages de cette substance. Par conséquent, les pratiques liées à cette plante ne sont pas abordées dans la suite du texte. D'autre part, une personne (Yann) déclare avoir déjà consommé de l'amanite phalloïde, mais le choix a été fait de ne pas mentionner cette expérience parmi les champignons hallucinogènes consommés, car il est fort probable qu'il s'agisse d'une confusion avec l'amanite tue-mouches, caractérisée par un chapeau rouge à flocons blancs (description parfois attribuée à l'amanite phalloïde). En effet, l'amanite phalloïde est une espèce mortelle à syndrome hépatique majeur et, surtout, elle ne provoque aucune hallucination.

Fréquence d'usage

Fréquence d'usage des champignons hallucinogènes

Les psilos français et les champignons mexicains ont pu être expérimentés (ou consommés régulièrement il y a plusieurs années) seulement par les personnes qui ne consomment plus que des plantes au jour de l'entretien, mais le plus souvent, ils sont utilisés régulièrement.

Pour ces substances particulières, le terme d'usage régulier regroupe plusieurs fréquences d'usage chroniques, ou cycliques, sur le mois ou l'année :

Il y a les personnes qui n'utilisent que des psilos français, plusieurs fois à l'automne, après les avoir cueillis ou s'en être procurés auprès de quelqu'un qui en a fait la cueillette (certaines d'entre elles peuvent consommer d'autres plantes hallucinogènes tout au long de l'année et d'autres ne consomment que des champignons) :

« *C'est-à-dire que les champis, j'en ai trop mangé quand j'étais ado, donc maintenant j'en mange à la saison, mais je vais pas me lâcher là-dessus comme je le faisais à l'époque* » (Olivier, 30 ans).

⁹ Nous faisons le choix de regrouper ayahuasca et yagé car ces deux lianes sont deux espèces différentes appartenant au même genre botanique, mais aussi parce que les usagers d'ayahuasca et de yagé sont les mêmes. De plus, le yagé est connu pour être souvent ajouté à la potion d'ayahuasca. Cependant, notons que le yagé contient du DMT (Cf. Annexe III).

« *Moi je consomme pendant trois mois des champignons, voilà quoi, c'est tout. Et quand c'est le dernier jour, quand c'est le dernier jour de la saison où je sais que c'est ma dernière prise, parce qu'il gèle ou quoi que ce soit, et bien le lendemain, je repars, puis voilà, c'est la fin de la saison, mais ça me fait surtout pas pleurer. C'est trois mois dans l'année et puis voilà. Pas comme un gars qui consomme de l'héroïne à qui on va dire « bon trois mois c'est tout », et puis au bout de trois mois, « c'est tout, c'est fini, et on arrête pendant neuf mois ». Il va pleurer l'autre ! Et bien moi je pleure pas, c'est la saison, c'est la saison, c'est trois mois de consommation dans l'année, c'est très bien comme ça* » (Patrice, 35 ans).

Il y a les personnes qui utilisent des Psilos français plusieurs fois (six à douze environ) dans l'année, éventuellement préparés pour être conservés ou les personnes qui utilisent les champignons mexicains à un rythme similaire.

« *Ca dépend de la saison. En saison, peut-être deux, trois fois par mois. Sinon... Sinon, moins d'une fois par mois [...] Ouais disons une fois par mois en sautant un mois de temps en temps* » (Sabine, 20 ans).

« *Alors depuis septembre... Oui, il y a eu quelques champis. Mais c'était pas spécialement une année à champis non plus je crois. Enfin, il y a eu deux ou trois fois je crois depuis cette saison, depuis le mois de septembre [...] Donc occasionnellement en période d'automne et voire même après. C'est arrivé... C'est arrivé plus d'une fois, ouais, c'est clair [...] Après des [champignons] mexicains, j'ai dû en prendre deux ou trois fois à l'occasion de teufs, comme ça* » (Maya, 22 ans).

Il y a enfin les personnes qui utilisent des champignons mexicains à un rythme soutenu, c'est-à-dire une à deux fois par mois, avec des périodes durant l'année écoulée au cours desquelles ils ont pu en consommer plusieurs fois par semaine. Une personne (Johanna, 28 ans) raconte aussi une période récente d'usage quotidien de Psilos français pendant dix jours.

« *J'en consomme dès qu'il y en a [...] Y'a un pote il en a toujours, il fait pousser ses champis lui-même en fait, et il en a une fois toutes les deux semaines* » (Jérémy, 18 ans) ; « *Je vois cet été, on se défonçait environ trois fois dans la semaine. On a eu des champis en assez grosses quantités pendant un moment là. Cet été, en trois semaines de temps, on a dû en prendre dix, quinze fois quand même (Mais de façon générale...) Les champignons, environ tous les mois* » (Axel, 22 ans).

L'usage des autres champignons semble plus exceptionnel. Cette fréquence d'usage plus rare semble déterminée par deux facteurs. Le plus important est la disponibilité des champignons. Les hawaïens, amazoniens, cubains, équatoriens, etc. sont consommés lorsque les usagers ont l'occasion de s'en procurer, leur disponibilité apparaissant comme bien moins importante que celle des champignons mexicains.

« *J'en ai goûté d'autres, des mexicains, des hawaïens, plusieurs variétés, des amazoniens aussi, il y en a quelques-uns à Lyon en ce moment* » (Benoît, 22 ans) ; « *On a acheté et consommé des cubains aussi à Amsterdam, je me souviens, c'était pas*

cher » (Ludovic, 18 ans) ; « Les amanites tue-mouches aussi. J'en ai pris deux fois. La deuxième fois, c'était des trucs qu'on avait trouvé en centre-ville » (Bénédicté, 18 ans).

Fréquence d'usage des plantes hallucinogènes

Le plus souvent, les plantes hallucinogènes ont été consommées une fois ou à quelques reprises seulement, pour « en faire l'expérience », « pour goûter », « pour essayer ». C'est le cas du yopo, du « DMT organique », de l'iboga, de la belladone, mais aussi de la salvia et des graines contenant du LSA.

« J'étais à un anniversaire et on m'a proposé de tirer sur un joint de DMT » (Johanna, 28 ans) ; « J'ai pris de la salvia aussi. J'en ai pris deux fois » (Sarah, 26 ans) ; « J'ai eu l'occasion d'en regoûter parce que je sais plus quel copain lui en avait donné. Il avait un pote chez lui avec de la salvia et tout : ouais trop bien ! » (Léna, 24 ans).

L'accessibilité est souvent invoquée pour expliquer l'absence de répétition des prises, mais aussi le fait de ne pas les rechercher, seulement de saisir les opportunités. Par exemple, lorsqu'on demande à Maya (22 ans), si elle a repris de la salvia récemment, elle répond : « Non, non. Je ne suis pas retombée dessus. Elle n'est pas revenue me voir ». De la même façon, Martin (20 ans) justifie ainsi de ne pas avoir repris de graines contenant du LSA : « Comme je te dis, j'en ai plus trouvé quoi. »

Une minorité de personnes rapporte cependant un usage plus régulier de graines contenant du LSA, de salvia et de DMT organique : c'est le cas d'Étienne (25 ans) qui use régulièrement de graines contenant du LSA, et qui les utilise « en teuf » comme d'autres prennent du LSD. C'est aussi le cas de Jérémy (18 ans), qui consomme du concentré de salvia (x10) plusieurs fois par mois et vraisemblablement de façon au moins hebdomadaire, alors que les autres usagers de salvia en ont généralement consommé plusieurs fois mais n'en ont jamais un usage chronique. Léna (24 ans) a, pour sa part, consommé du DMT organique régulièrement dans un contexte festif, mais ce sont les sources de l'approvisionnement qui réduisent la fréquence de son usage. « Là ça doit faire peut-être deux mois que j'en ai pas eu parce que la personne qui nous en donne régulièrement n'est pas aux fêtes » (Léna).

L'usage des autres plantes est encore plus exceptionnel, excepté le datura, dont les fréquences d'usage sont plus variables. L'ayahuasca a été consommé trois à quatre fois, sauf par Julie (27 ans), qui a effectué une quinzaine de prises au cours des trois dernières années.

Les cactées peyotl et san pedro sont généralement expérimentés une seule fois ou à quelques reprises au cours de la vie. « De toute façon, pour en retrouver, ce n'est pas évident » (Anthony, 22 ans), sauf pour une personne qui en cultive elle-même à partir de bouture (Gaëtan, 25 ans) et un de ses proches qui en bénéficie (Max, 25 ans). Ces deux derniers utilisent la mescaline « plusieurs fois dans l'année ». Au vu du reste de leur discours, on peut supposer qu'il s'agit de cinq à six prises par an.

Le datura n'est le plus souvent essayé qu'une seule fois : c'est le cas de huit personnes sur les treize qui en ont fait l'expérience. Ce n'est pas l'accessibilité de la substance qui est évoquée pour justifier l'arrêt de l'usage, mais la peur de recommencer.

« Du datura ? J'en ai pris qu'une fois ! Un truc comme ça, sur trois jours, tu captes rien, tu maîtrises rien ; moi, j'aime pas trop, c'est un peu trop violent ! » (Quentin, 35 ans) ; « J'ai appris après, j'aurais dû me renseigner mieux que ça avant, que ça pouvait être assez dangereux, finir en psychiatrie ou même, mourir carrément, ou être dans le coma, donc... » (Sabine, 20 ans) ; « Une fois j'ai pris du datura, et ça m'a bien traumatisée on va dire » (Léna, 24 ans) ; « Le datura. J'ai essayé légèrement, mais alors ça m'a fait vraiment peur ! Non, tu maîtrises plus rien du tout. Déjà avec le reste tu maîtrises rien, mais là c'est vraiment... Moi, j'ai pas aimé du tout. En fait, si tu veux savoir, je me suis calmé avec de la rabla [héroïne] derrière ! » (Étienne, 25 ans).

Parmi les cinq personnes qui en ont pris plusieurs fois, deux ne veulent plus recommencer : Ludovic (18 ans) en a consommé à trois reprises et réalise qu'à chaque fois les hallucinations étaient « glauques » et qu'un accident grave a été évité de justesse ; Anthony (22 ans) en a intensivement consommé, jusqu'à en prendre quotidiennement, et a cessé l'usage depuis une année au jour de l'entretien, à la suite du choc ressenti lors de la perte d'un ami, renversé sur la route alors qu'il était sous datura : « Pendant deux, trois mois, ça a été tous les jours, tous les matins, huit graines, les autres l'après-midi, tu les mâches et tout, et puis c'est parti. Après voilà, c'était deux fois huit graines par jour et une petite infu de cinquante centilitres [...] Le datura, non j'en prendrai plus, parce que voilà, je sais ce que ça donne ».

Il n'y a donc que trois personnes sur les treize expérimentateurs qui sont usagers actifs de datura au moment de l'entretien : Christian (25 ans) en consomme occasionnellement et déclare trois à quatre prises dans l'année écoulée ; Yann (26 ans) rapporte une petite dizaine de prises au cours des trois à quatre mois qui précèdent l'entretien : « Cet été, j'en ai pris sept, huit fois, huit, neuf fois, parce qu'on m'en avait donné un gros paquet tu vois ». Le dernier des trois actifs, Martin (20 ans), ne précise pas sa fréquence d'usage du datura, mais au vu des expériences qu'il raconte et des différentes façons de consommer qu'il a expérimentées, il est certain qu'il a utilisé le datura au moins trois à quatre fois dans l'année écoulée. Il est vraisemblable que sa fréquence d'usage est largement supérieure à cette estimation basse.

Administration, conservation, dosage des champignons hallucinogènes

Les champignons sont le plus souvent mangés crus, frais ou secs, ou bien préparés en infusion. Certains ont essayé d'autres préparations à l'occasion (par exemple, en omelette, dans des pâtes), mais n'ont généralement pas réitéré l'expérience : « C'est le samedi ou le dimanche, tu fais les champs de vaches, tu vas chercher tes champis et tu les manges sur place » (Nathalie) ; « Directement crus, comme ça »

(Karim) ; « Séchés, ou congelés [...] et frais » (Sabine) ; « Comme ça quoi, crus. Séchés et crus. Bouffés comme ça, mâchés, gardés un peu dans la bouche, quoi, et avalés ensuite [...] c'est assez dégueulasse, mais bon tu te forces, tu te dis : ça va peut-être mieux monter, si tu prends le temps de mâcher, laisser ça macérer, et puis après j'avale » (Bénédicté) ; « Dans la bouche avec de l'eau, avec du liquide, je les avale simplement » (Anthony) ; « J'en ai mangé des frais, des crus, des secs, en tisane » (Axel) ; « Je les mange, avec de l'eau. Des fois, si il n'y a rien à disposition, ça me dérange pas de les manger comme ça, je trouve pas ça atroce, atroce » (Anna) ; « Le psilo, si on rentre un peu dans le détail, le psilo se consomme cru, se consomme cuit, se consomme en infusion, se fume, il y a pleins de possibilités, sachant que si on parle de préférée, moi je préfère l'infusion, c'est ce qui fait le moins mal au ventre » (Fabien).

L'infusion est généralement préférée, mais elle est réservée aux soirées dans des espaces privés plutôt qu'à la consommation dans l'espace festif, car elle implique une préparation préalable.

« Les champis entiers, dans l'eau bouillante, ébullition, on laisse reposer, puis on ajoute du thé » (Lucien) ; « On s'est fait une tisane, donc on les a mis dans de l'eau, à bouillir, et puis après on a bu tout ça à plusieurs. On en a ramassé, je sais pas, deux cents, et on a fait une infusion pour tout le monde. On a dû faire deux, trois litres, un truc comme ça. Trois litres » (Johanna) ; « On laisse bouillir, bien bouillir, et après on presse bien les champignons, bien comme il faut, pour extraire tout le jus, et quand tout ça, c'est bien foncé, bien, bien, bien foncé comme il faut, tu bois ça. Bon après tu peux assaisonner, parce que ça a quand même un goût assez fort, du sucre, du thé, enfin, chacun fait ses petits bricolages après » (Quentin) ; « Et hop ! On se partage tout bien comme il faut en eau et en champignons dans le verre » (Léna) ; « On s'est fait une infu du tonnerre. Un truc de ouf quoi. Surcharge de chez surcharge » (Clothilde).

Ceux qui cueillent les champignons les font souvent sécher eux-mêmes, dans le but de les conserver pour les consommer plus tard dans l'année. « Comme ça à l'air libre pendant une semaine, sur des rouleaux de feuilles de papier alu, que je mettais pas directement sur le chauffage pour pas que ça sèche trop vite, mais naturellement, et ensuite je les conservais dans de l'alu. Au début, j'avais commencé en les conservant dans des enveloppes, une fois qu'ils sont bien secs, mais les enveloppes ça laisse passer l'humidité, des choses comme ça, et ça m'est arrivé de retrouver des champis moisis, deux ou trois mois après. Le top c'est, une fois qu'ils sont bien secs, tu en fais une boule et tu les mets dans du papier alu, tu écrases bien pour qu'il n'y ait pas d'air qui passe, et tu laisses comme ça » (Olivier) ; « C'est comme le thé, une fois que c'est sec, ça se conserve comme ça » (Léna).

Les champignons peuvent aussi se conserver dans de l'alcool ou du miel. Selon ceux qui pratiquent ce mode de conservation, il faut laisser macérer les champignons (deux cents à cinq cents pour les psilos français) pendant trois mois dans un kilogramme de miel, pour obtenir du « miel aux champis ». « Soit on les fait sécher, ou il y a un truc qui est pas mal aussi, c'est de les mettre dans un pot de miel, à peu près

soixante à quatre-vingt champignons pour un pot de deux cent cinquante millilitres, tu les laisses macérer dedans pendant à peu près trois mois [...] ça a pas tellement le goût des champignons, c'est plutôt agréable, ça a le goût du miel et puis t'as les effets des champignons » (Fabien) ; « Faut les cueillir, après tu les fais sécher. Et soit tu les conserves comme ça soit tu les mets directement dans du miel, parce qu'effectivement c'est meilleur, c'est plus... T'as plus envie de te dire « Ah, je vais ouvrir un pot de miel aux champis » que de te dire « Ah je vais manger des champis tout secs », comme ça là [...] donc tu as le goût du miel, mais tu croques quelques têtes quand même » (Maya) ; « Cinq cents dans un kilo de miel, pour que ça dure, en plus c'est beaucoup plus fort » (Nicolas).

Ils peuvent aussi macérer dans toutes sortes d'alcool et cela permet d'obtenir du « punch aux champis », ou encore des cocktails champignons vodka, champignons whisky, champignons pastis, etc. « Ce qui est pas mal aussi c'est, t'achètes de la bonne vodka et tu les mets à l'intérieur. J'ai un copain qui fait ça : au moment des champignons, il met des champignons, après quand il a de la beuh [herbe de cannabis] il met de la beuh dans la même bouteille, et tu laisses dans le noir pendant six mois et après tu bois un petit boc. Enfin non, je crois que c'est plutôt un petit bouchon ! T'as de la potion, c'est marrant, c'est pas mal ça ! » (Léna) ; « On les gardait pour faire des punches en prévision des soirées qui allaient venir » (Nathalie) ; « Donc bien déshydratés, complètement secs, mais tout secs, tout secs, tout secs, et plongés dans n'importe quel liquide, de l'eau ou de l'alcool. Et comme je te disais tout à l'heure, en trois, quatre heures de temps, les champignons ont retrouvé leur forme, le liquide il est devenu tout jaune et la potion magique est bonne à consommer. Je te promets, moi je fais ça avec du rhum, tu mets trois, quatre cents psilos bien secs dans une bouteille de rhum, t'enlèves un peu de rhum, je te jure en trois heures le rhum il est jaune. Les psilos ils ont tout regonflé et tout, mais là ! C'est de la grosse potion, ça ! » (Patrice) ; « Des fois c'est ricard, des fois c'est rhum. Des fois c'est whisky. C'est plus souvent rhum quand même. Donc là (à la prochaine soirée...) guarana-rhum-champis » (Clothilde).

Les doses de psilos français que s'administrent les personnes rencontrées s'étendent de vingt-cinq à sept cent cinquante champignons consommés au cours d'une session de consommation, c'est-à-dire en une nuit, au cours de laquelle la dose peut être administrée en plusieurs prises, surtout si elle dépasse la centaine. Tout le monde s'accorde pour dire qu'une dose « normale » est de trente à quarante champignons environ. La plupart maintiennent ce dosage au cours du temps, mais ceux qui l'augmentent dépassent rarement la centaine. Il y a cependant plusieurs personnes qui relatent plusieurs prises à deux cent cinquante, quatre cent cinquante, six cents et sept cents champignons. « On était plusieurs à prendre les infus, donc ce qu'on faisait, on mettait trente champis par personne, pour commencer. On en faisait un peu plus, pour que trois quarts d'heure après, pour que les personnes à qui ça faisait rien puissent en reprendre » (Sabine) ; « Par centaine, parce que c'était des psilos » (Anthony) ; « On en a mangé cent soixante-dix, cent quatre-vingt, chacun une poignée comme

ça, y'avait encore de la bouse de vache et tout dedans, en fait on a tout bouffé comme ça » (Jérémy) ; « Tu peux pas manger sept cents psilos d'un coup, je pense pas. Faudrait quatre heures de temps pour les avaler d'un coup ! Non, mais je les prends en trois prises dans la nuit quoi, trois prises maximum, deux prises souvent » (Patrice).

Les dosages de champignons mexicains sont compris entre quatre et dix champignons, plutôt mangés crus et évalués à trois grammes environ, lorsqu'ils sont secs. « Ce qu'il y a c'est qu'au lieu d'en prendre trente, t'en prends trois, mais si tu prends trente ou quarante psilos de chez nous, t'as les mêmes effets qu'avec un champignon mexicain » (Fabien) ; « J'en ai pris dix. Et bien, il ne m'en fallait pas plus ! » (Sabine) ; « C'est deux, trois grammes la perche, quoi, à peu près » (Ludovic) ; « Trois ou quatre grammes » (Jérémy) ; « Deux grammes, trois grammes » (Clothilde) ; « J'ai vraiment pris une grosse dose, j'avais dû prendre trois, quatre doses d'un coup de champis mexicains » (Benôit) ; « Un champignon sec, ça fait beaucoup moins d'un gramme. Un champignon sec, c'est léger. Après ça dépend, si tu as des champignons de dix, quinze centimètres... Parce que moi, ça a toujours été cinq ou six de trois, quatre centimètres de haut » (Sarah) ; « Une dose, je sais plus combien ça fait de champignons exactement, il y en avait un vraiment énorme, il faisait bien vingt centimètres de haut, et le diamètre du chapeau, il faisait bien trois, quatre centimètres, et puis il y en avait deux, trois, non trois je crois, trois plus petits [...] un jour j'ai mélangé, j'ai pris deux doses, une dose de champignons hawaïens, une dose de champignons mexicains » (Axel).

Les dosages de champignons hawaïens sont décrits comme plus faibles en gramme que ceux des mexicains, car les effets sont perçus comme plus puissants à quantité égale. « Une dose d'hawaïens secs, c'est un gramme, un gramme et demi ; et une dose de mexicains, c'est trois grammes, trois grammes et demi à peu près. C'est pas la même dose, et la puissance c'est pas la même non plus » (Axel) ; « Je me souviens au début, un champignon hawaïen je le coupais en quatre, j'en prenais un quart, et ça me faisait l'effet de cinquante psilos de qualité moyenne » (Karim) ; « Ah non, c'est pas du tout les mêmes, les mexicains je crois que la première fois j'en ai mangé un gramme et demi ; les hawaïens, j'en ai mangé même pas un gramme [...] En fait, ils te préviennent¹⁰, ils disent « voilà pour faire un trip il faut 0,3 gramme » » (Jérémy).

Les informations sur le dosage des autres champignons sont plus parcellaires, puisque les personnes qui les ont expérimentés sont peu nombreuses. Les témoignages rapportent souvent la dose d'un à trois grammes, quels que soient les types de champignons, ce qui conduit à en prendre plusieurs de petite taille ou à couper un plus gros. En ce qui concerne les amanites tue-mouches, un chapeau correspondrait à quatre doses (Yann), mais une personne (Clothilde) raconte en avoir pris quinze grammes en une seule prise¹¹.

¹⁰ « Ils te préviennent » : allusion aux recommandations livrées avec les champignons achetés via Internet.

¹¹ Clothilde estime avoir largement dépassé la dose requise ce jour là. Cependant, rappelons que Clothilde est la personne qui dit avoir consommé des « champignons sibériens », au sujet desquels nous avons fait le choix de considérer qu'il s'agissait d'amanite-tue-mouches, peut-être à tort.

Administration, dosage des plantes hallucinogènes

Datura stramonium L. (dit « datura »)

Le datura est souvent préparé en infusion, mais certaines personnes l'ont consommé en mangeant simplement les graines. « Il y a eu une infu et on a bouffé les graines aussi » (Anna) ; « À la bouteille, tu fais une infu, bien sucrée, parce que c'est super amer » (Anthony) ; « Tu les manges directement [les graines] » (Ludovic) ; « Ce que j'ai encore fait cet été, là ça a été grave cet été, c'est... Je les avais croquées, c'était des graines, je les avais croquées, et je les avais gardées dans la bouche, pareil le coup des muqueuses, comme je fais je te dis avec pleins de produits [...] je me suis retrouvé dans un état à une vitesse ! » (Yann) ; « J'ai bu la décoction, ça devait faire soixante-dix centilitres, à peu près. Je me souviens, je l'ai bu d'un coup. Et c'est très amer, c'est très difficile à boire. On m'avait parlé qu'il fallait mettre pas mal de sucre, pour atténuer le goût, ou même des fois mettre du thé pour casser un peu... Ça a une odeur très, très prenante » (Karim).

L'infusion est idéalement faite avec les graines, qui se trouvent dans les capsules. Ce serait « le seul moyen de doser une perche au datura » (Ludovic). Cependant, on ne les trouve qu'en automne et l'infusion procure des effets tout aussi puissants si elle est réalisée avec les autres parties de la plante, comme les fleurs, mais aussi avec les parties qui se trouvent tout au long de l'année : les feuilles, les tiges et les racines qui ont la réputation de procurer les effets les plus violents, le problème majeur dans ce cas étant qu'il devient très difficile de contrôler le dosage. « Les bulbes d'abord¹². Les tiges. Les feuilles. Et le meilleur, les racines [...] Je les ai déracinées. Coupées, avec un couteau. Mis dans une grande casserole, de l'eau, je faisais bouillir [...] J'ai pris les bulbes, je les ai ouverts, toutes les graines, je les ai sorties, je les ai mises sur un journal pour les faire sécher. Et les racines, je les ai râpées avec un couteau, et j'ai refait une infusion qu'avec les racines » (Karim). « D'une plante à l'autre, c'est très variable la concentration en produit actif [...] Même au cours de la vie d'une même plante, sa concentration en produit actif, elle varie beaucoup et... Donc c'est imprévisible quoi... Et puis en plus ces plantes-là sont des plantes qui produisent des tropanes, les produits chimiques qui font les effets... Et les effets qui sont recherchés, hallucinogènes, sont très près de la dose... De l'overdose je veux dire. Donc c'est très dangereux, c'est dur à doser quoi, c'est dur d'atteindre cet effet là sans en prendre trop » (Gaëtan).

De façon plus exceptionnelle, le datura peut être préparé en rachacha à avaler, ou macéré dans de l'alcool. « La rachacha, normalement c'est pour le pavot, c'est pour l'opium, mais c'est possible avec le datura. Faire une infusion, plutôt une décoction, et la laisser réduire au maximum, pour que toute l'eau s'évapore, qu'il ne reste qu'une

¹² Le terme « bulbe » est ici employé dans un sens erroné. Il s'agit des capsules (fruits) qui renferment les graines.

pâte. Et cette pâte-là, une fois qu'elle sèche un peu, elle est un peu gluante. Vous en prenez une petite quantité, vous la mettez dans une feuille à rouler, et vous l'avalez [...] Ce sont les graines qui sont séchées, broyées, style avec un moulin à café, pas trop en poudre non plus, mises dans l'eau, montée à ébullition, montée au maximum, et ça diminue, ça diminue jusqu'à un moment où ça fait une sorte de caramel un peu, et là ça, c'est ce qu'on appelle la rachacha » (Karim) ; « On avait pris de l'alcool à quarante-cinq degrés... On avait mis de la datu dedans, des champignons, et ça avait macéré pendant deux, trois mois quoi ; et après, on mettait ça sur le sucre, on le flam-bait, et on le mangeait » (Martin). Elle peut aussi être incorporée à de la nourriture : c'est l'histoire de Léna (24 ans), qui arrive (déjà sous l'effet d'autres substances) dans un squat et décide de terminer une banane écrasée laissée à l'abandon¹³ ; c'est la seule personne qui a consommé du datura à son insu.

En ce qui concerne les graines de datura, les usagers décrivent des graines de coloration blanche et de coloration noire¹⁴. La dose serait d'une capsule pour deux, une capsule comprenant deux à quatre cents graines environ. Les dosages varient bien sûr d'une partie de la plante à l'autre : aucune sorte de « mesure » n'est réellement évoquée en ce qui concerne l'usage des tiges ou des racines. Certains d'ailleurs évoquent le dosage en litre d'infusion, sans précision sur la dose qui a effectivement infusé. « Des graines, c'était deux cents, deux-cent-cinquante » (Benoît) ; « C'était des baies, j'en avais six, je les ai consommées petit à petit, genre tous les trois quarts d'heure je prenais une dose... j'en ai mangé six, je t'ai dit, et au bout du sixième, ça a commencé à me monter à la tête » (Gaëtan) ; « Dans une cosse, il y a entre deux cents et quatre cents graines, et ben nous on met facilement deux cosses dans une infusion » (Christian) ; « Six personnes pour trois litres à peu près. Ça fait quoi ? Un demi-litre chacun » (Martin).

Tous ceux qui précisent le dosage des graines s'accordent à peu près (environ deux cents graines pour une prise), mais la dose peut être modifiée à la baisse lorsque la fréquence d'usage devient quotidienne, ce qui n'est rapporté que par une seule personne (Anthony), qui raconte avoir consommé seize graines et une infusion de cinquante centilitres par jour (il ne précise pas cependant combien de graines l'infusion contenait) chaque jour durant trois mois. Enfin, les doses sont associées à des durées d'effet plus ou moins longues : la durée des effets est souvent de deux ou trois jours, avec une durée la plus longue recensée de onze jours d'effets consécutifs.

¹³ Le fait que Léna soit déjà sous l'effet d'autres substances psychoactives explique vraisemblablement qu'elle ne se soit pas rendue compte immédiatement que sa banane écrasée était mélangée à du datura, car le goût très amer aurait dû l'alerter dès la première bouchée.

¹⁴ En fait, les graines de coloration noire sont celles qui sont arrivées à maturité (elles sont blanchâtres au départ). Cependant Yann estime que les blanches sont plus efficaces, ce qui paraît surprenant.

Salvia divinorum Epling et Jativa (dite « salvia »)

La salvia, qu'il s'agisse des feuilles ou des concentrés, ne se consomme qu'en bang¹⁵, ou dans une petite pipe, qui est livrée avec le produit lors des achats par correspondance. Elle peut parfois être chiquée. Une personne (Sonia, 22 ans) rapporte avoir consommé des gâteaux à la salvia. La substance se consomme en session de plusieurs prises car les effets sont courts. Selon les personnes, ces « effets courts » durent quelques minutes, tandis que d'autres parlent d'un quart d'heure, d'une demi-heure. « *La salvia, tu tapes une douille, ça monte quasiment instantané, et ça dure une minute, deux minutes maximum [...] La salvia, si tu veux le mieux pour doser, c'est de faire une boule à chiquer, de je sais plus combien de grammes, quoi, tu mets du miel et du sucre dessus, et tu le bouffes quoi. Tu la mâches dix minutes, un quart d'heure, après t'avales. Et le top, c'est si tu te retapes une douille par-dessus. Parce que la salvia en joint, ça marche pas. Enfin... Scientifiquement, il faut que ça atteigne une certaine température... C'est pour ça que la salvia, c'est mieux en douille avec une grille* » (Ludovic) ; « *En pipe, moi la salvia, la fois dix et la fois cinq, je fais ça en pipe toujours, une petite pipe oui, ils nous avaient envoyés¹⁶ la petite pipe exprès quoi* » (Jérémy) ; « *Tu prends les feuilles, tu les sèches, et tu les fumes ou tu en fais des chiques* » (Martin) ; « *La salvia, je l'ai mâché et je l'ai fumé. Le plus marrant avec la Salvia divinorum c'est de la fumer, réellement. Faut faire des grosses douilles dans un bang* » (Étienne).

Le dosage en termes de grammage n'est que rarement précisé (sauf citation d'Étienne ci-dessous), mais les personnes distinguent surtout le fait de consommer des feuilles de l'usage des concentrés. De plus, les concentrés se distinguent en termes de puissance des effets « fois cinq », « fois dix »... Cependant, aucun ne semble vraiment certain de la façon dont sont préparés les concentrés qu'ils achètent directement en fiole (personne ne prépare soi-même de concentré de salvia). « *La fois un, c'est des feuilles normales, c'est de la sauge quoi, des feuilles de sauge, et avec la fois dix c'est des feuilles toutes petites, la fois cinq, c'est tout préparé, enfin je sais pas ce qu'ils leur font mais... Elles sont toutes coupées en tout petit* » (Ludovic) ; « *C'est des feuilles marinées en fait si j'ai bien compris. Je crois que c'est des feuilles marinées dans de l'huile de salvia en fait, j'en suis pas sûr* » (Axel) ; « *La salvia, j'avais pris quinze grammes dans la bouche, et quatre, cinq douilles* » (Étienne).

Les graines contenant du LSA

Les graines contenant du LSA sont avalées et l'infusion de ces graines est réputée ou expérimentée comme inefficace. Les dosages rapportés varient entre cinq et quinze graines (hawaïian baby woodrose)¹⁷. « *J'ai goûté deux formes de graines de*

¹⁵ Le bang est une pipe à eau à large foyer et large embouchure. Le contenu du foyer est nommé « douille ».

¹⁶ « ils nous avaient envoyés » : allusion à l'achat via Internet.

¹⁷ Cf. Annexe III. Si les dosages d'hawaïian baby woodrose sont évalués à cinq graines environ (et donc jusqu'à quinze graines chez les personnes rencontrées), les doses de morning glory (ipoméé) sont de cent cinquante à deux cents graines pour un effet similaire.

LSA [...] la première que j'ai goûtée c'était des toutes petites graines, mais des toutes petites, ça faisait l'équivalent du bout de crayon que t'as là, et donc elle [la jeune femme qui les amène] les connaissait pas plus que nous, elle était partie sur treize graines par personne, donc pourquoi treize, pourquoi pas treize j'en ai aucune idée, soit-disant c'était treize, effectivement on en a pris treize par personne [...] on avait mis treize petites graines dans des feuilles de papier à cigarettes, et puis tu le fermes, tu l'avales » (Fabien) ; « Je les ai mâchées. Soit-disant on peut faire des infusions, j'ai essayé, ça a jamais été concluant [...] Morning glory, c'est un peu plus de trois grammes, et sinon l'hawaïenne, moi j'en prends cinq graines, ça me suffit, mais il y a beaucoup de gens qui en prennent plus » (Étienne) ; « Tu les manges comme ça, sans les préparer » (Ludovic) ; « Sous forme de graines. Je te dis, y'a plusieurs plantes différentes, j'en connais quatre, y'en a peut-être encore d'autres... Et voilà quoi, tu manges tes graines, tu te débrouilles ! » (Gaëtan).

San pedro et peyotl

Le san pedro et le peyotl sont consommés en infusion, en décoction, ou bien cuits pour en faire une pâte qui est ensuite roulée en boule, ou encore coupés en tranches et marinés dans du citron avant d'être avalés. Ils peuvent aussi être simplement séchés avant d'être avalés. Certains rapportent également avoir fumé le cactus. Une seule personne évoque le dosage en grammage. « Il a lui-même fait sa pâte et il avait fait cuire et il avait formé des perles. Il avait fait un mala, tu sais, les malas. Et c'était des perles de peyotl, de deux grammes de peyotl [...] Il m'a donné deux perles et j'ai mangé ces perles » (Mary) ; « J'ai essayé la technique du cactus séché, brûlé et fumé en fait : tu le fais brûler et tu aspirés la fumée. Nous on l'a fait dans une tente de camping parce que ça marchait mieux, c'était un big aquarium ! [...] Pour le san pedro, moi j'avais lu cette technique dans le livre de Castaneda, et c'est comme ça qu'il fait » (Martin) ; « Soit les tranches séchées et mangées ; soit marinées dans de l'eau et du citron, et on boit l'eau » (Gaëtan) ; « Tu avales un demi-litre de potion complètement comme de la morve, du mucus bizarre à boire quoi, donc il faut le vouloir ! » (Max).

La substance appelée « mescaline » a vraisemblablement été extraite du cactus avant l'achat par ceux qui l'ont consommée et se présente sous forme liquide ou sous forme de pâte gluante. La forme de pâte gluante permet de penser que la substance achetée correspond à du cactus qui a été préalablement préparé en décoction. « Ca se présente comme de la morve, c'est gras pégueux tu vois, je sais pas comment expliquer cette texture, c'est comme de la résine... La mescaline, c'est ce que l'on extrait du peyotl, donc c'est la résine... Ca fait un peu comme de la rachacha des fois, tu vois ? Sauf que c'est vert, quoi, mais bien vert [...] En fait la mesca, en fait nous on la prend par paliers, on prend pas tout d'un coup, donc il y a un premier palier d'une petite dose de mesca, une petite cuillère [...] au bout de quarante-cinq minutes, quand tu sens moins les effets, tu recommences à prendre une prise » (Martin) ; « Ça dépend, j'ai vu en plusieurs dosages, plusieurs formes. Mais en géné-

ral, c'est des fioles, elles font quinze, vingt centimètres à peu près [...] La fiole c'est pour deux, trois personnes en fin de compte » (Karim).

Comme pour le datura, le fait d'avalier le san pedro, qu'il s'agisse de l'infusion, de la décoction ou d'autres modes de préparation, est décrit comme particulièrement difficile, essentiellement à cause de son goût. « C'est pas en billes, je m'entends quand je dis en billes. Des petites boules [...] On était tous les deux ici, on s'est fait l'infu. Et comme j'ai dit c'était atroce, horrible au goût. Bon il connaissait pas trop les doses en fait, il testait [...] Et en fait on le buvait, la moitié d'un verre, la moitié d'un verre de sirop, la moitié d'un verre et la moitié d'un verre de sirop, parce que c'était atroce [...] il avait mis quatre billes par personne » (Sonia) ; « Quand tu prends par exemple du san pedro, rien que le boire déjà c'est super dégueulasse, c'est super amer, il faut vraiment avoir du courage ! [...] Il faut passer le cap de boire la potion et tout ça, c'est quand même un empoisonnement volontaire » (Max).

Ayahuasca

L'ayahuasca est consommée en décoction. La préparation semble prendre plusieurs heures, mais aucune personne ne détaille vraiment un procédé plus complexe que celui d'une infusion ou d'une décoction. Par contre, l'administration implique généralement une préparation préalable du consommateur. Le régime végétarien pendant plusieurs jours avant la prise est de rigueur (pas de viande rouge, pas de fromage, diète). C'est la seule plante hallucinogène pour laquelle une telle préparation du corps est rapportée. Chaque usager insiste sur la nécessité de cette préparation, par contre aucun n'évoque véritablement la question du dosage de la plante dans la décoction. « (on l'a consommé...) avec du yagé, qui est une sorte de liane psychédélique [...] cette IMAO¹⁸ tu dois pas la marier avec du fromage, avec des produits laitiers, fermentés, avec de la viande rouge, du vin rouge, et donc pendant trois jours tu bouffes pas ce genre de trucs, tu bouffes de la salade, des tomates » (Max) ; « Le but de faire une chose comme ça, d'aller dans un endroit comme ça, pour prendre de l'ayahuasca, c'est d'être prête. Voilà, de te rendre prête. Et normalement pour te rendre prête, il est très bon de faire un jeûne, déjà, pendant au moins dix jours avant de prendre de l'ayahuasca. C'est-à-dire, ça veut pas dire de ne pas manger. Ça veut dire, plus prendre de café, plus prendre trop de sucre, tu vois, tout ce qui est mauvais, café, sucre [...] Plus de sel. Manger très, très, très sainement, tu vois. Et beaucoup de légumes et tout ça. Pas de viande » (Mary).

L'usage d'ayahuasca est le seul parmi ceux des plantes hallucinogènes recensées qui génère chez une partie des consommateurs (trois sur quatre) des discours savants ou du moins qui se veulent informés¹⁹. « Les effets de l'ayahuasca, ils sont

¹⁸ IMAO : inhibiteur de la monoamine oxydase.

¹⁹ Cf. Annexe III. En se référant aux connaissances botaniques et toxicologiques, on remarque que Julie a un discours approximativement bien documenté, tandis que Gaëtan et Max font plus de confusions. Notamment, ils attribuent au yagé les propriétés de l'ayahuasca et à l'ayahuasca les propriétés du yagé.

plus ou moins forts, selon comment tu les prépares. En fait, la base c'est la liane du *Banisteriopsis caapi*, qui est une liane d'Amazonie, qui contient de l'harmaline, et à ça on va ajouter une plante qui contient du DMT, et en fait ce DMT, quand tu l'absorbes par voie orale, il est assimilé par une enzyme de l'organisme qui s'appelle la mono oxydase. Pour que le DMT arrive au cerveau, on va inhiber cette enzyme par de l'harmaline et donc au niveau des visions, c'est le DMT qui donne les visions et c'est l'harmaline qui nettoie, qui a une vertu de purge. Et après, ça c'est la potion de base, après on peut rajouter du yagé... Enfin d'autres plantes [...] Le yagé, c'est aussi une plante à harmaline, c'est un parent de l'ayahuasca, un petit arbuste qui contient aussi de l'harmaline. Et après suivant les régions d'Amazonie, ça change, ils peuvent ajouter du *datura*, ils peuvent rajouter plein de trucs, ça dépend » (Julie, 27 ans) ; « Il faut faire une diète alimentaire et... C'est obligé, sinon, ça peut être dangereux [...] Il faut que tu prennes une substance chimique qui est une IMAO, qui inhibe une enzyme de ton corps qui règle beaucoup, beaucoup de choses... Et après si tu manges certains aliments, comme le fromage ou d'autres aliments... Ton corps il a plus cette enzyme là, il va... Enfin, c'est compliqué, normalement c'est une enzyme qui régule la pression dans ton sang, etc. Si tu manges des aliments qui contiennent de la [inaudible], ça augmente la pression de ton sang parce qu'il y a plus l'enzyme qui la régule, et voilà tu peux faire des crises d'hypertension très graves et qui... Voilà, qui peuvent être fatales... Jusqu'à hémorragie cérébrale, ou des trucs comme ça... » (Gaëtan).

Comme dans le cas du *datura* ou du cactus *san pedro*, le goût de la décoction d'ayahuasca est généralement un mauvais souvenir, c'est un moment qu'il faut « dépasser » pour ressentir les effets recherchés. « C'est la chose la plus dégueulasse que j'aie jamais goûtée quand même l'ayahuasca. C'est vraiment, vraiment, vraiment dégueulasse » (Mary).

Enfin, on peut regretter de ne pas avoir approfondi la technique de préparation avec les personnes qui le consomment en France et le préparent eux-mêmes (Gaëtan, Max), notamment en termes de dosage, car les personnes qui consomment cette plante en Amérique du Sud seulement (Julie, Mary) absorbent une préparation qui est réalisée par un chamane ou du moins un « maître de cérémonie » et ne l'ont jamais préparé elles-mêmes. « Les préparations elles sont super différentes les unes des autres, y'en a qui sont super fortes, d'autres qui sont super âpres, ou super âpres et super liquides, très froides ou d'autres chaudes... Donc c'est un peu la surprise, et suivant le Curanderos²⁰ que tu as, on dit que c'est eux qui les préparent tout seuls, t'as pas le droit d'y assister. Et après ce qui joue aussi sur la qualité de l'ayahuasca, c'est la manière dont c'est cueilli [...] la préparation dure une douzaine d'heures et pendant une douzaine d'heures, le curanderos va chanter et apparemment ce chant influe sur la qualité de l'ayahuasca. Voilà » (Julie).

²⁰ Curanderos : chamane.

DMT organique, yopo

En ce qui concerne le « DMT organique », aucune personne ne parle de la provenance de ce « DMT naturel » (ni même ne semble s'interroger sur le sujet) : c'est « végétal ». Le DMT organique est mélangé à du tabac et fumé en joint. C'est le cas de toutes les personnes qui en ont consommé en France ; par contre Mary, en Australie, l'a consommé dans « une pipe en verre ». « *C'était toujours des joints qui tournaient. Ouais ça a une odeur particulière, un goût particulier* » (Léna) ; « *J'ai pas vu le mec le préparer, on m'a passé le joint comme ça* » (Johanna). Parallèlement, ceux qui désignent explicitement le yopo (et dans ce cas, ils ne font aucune allusion au DMT) rapportent l'avoir sniffé. « *(le yopo) C'est une graine que tu mouds. [...] D'ailleurs c'est un problème parce que tu peux pas la faire aussi fine que de la poudre, et tu es obligée de sniffer des gros bouts, c'est... Au début je voulais pas le prendre à cause de ça, mais bon, la tentation a été plus forte !* » (Sarah).

Les doses de yopo sniffé ne sont pas précisées. Par contre, les dosages sont un peu plus explicites en ce qui concerne le DMT organique fumé : une personne explique la dose de DMT ajoutée à un joint (citation de Léna ci-dessous), et toutes signalent que deux ou trois aspirations sur un joint suffisent à ressentir de violents effets. ceux-ci sont courts (d'un quart d'heure à une heure) et conduisent a priori à renouveler les prises dans une soirée. Mais dans le cas des personnes rencontrées, elles en prennent une fois ou deux dans la soirée, comme un « point culminant » de l'état de conscience modifié, et ont consommé d'autres produits en parallèle. « *J'ai tiré deux lattes. Deux ou trois lattes, j'ai tiré* » (Nathalie) ; « *J'ai tiré deux lattes... Je suis partie vomir* » (Johanna) ; « *Un trait pour deux, disons que un centimètre serait la dose [...] Un centimètre c'est la dose pour te scotcher normal, normal* » (Léna).

Pour l'ensemble des plantes consommées (hors champignons), les personnes rencontrées ont de toute façon plus tendance à s'appesantir sur les modes de préparation et les voies d'administration, que sur les dosages. Il semble que ce soit aussi en partie parce qu'elles ne maîtrisent pas véritablement cette question de dosage : soit le produit est préparé par quelqu'un d'autre, soit on le prépare soi-même sans avoir d'idée strictement définie sur le dosage, et on se l'administre « petit à petit », « par palier ».

Le mélange des substances

Le mélange de champignons et de plantes hallucinogènes avec d'autres substances est fréquemment rapporté. Il peut s'agir du mélange de substances naturelles entre elles, comme Axel qui a fait une fois l'expérience de prendre deux doses de champignons « une dose de champignons hawaïens, une dose de champignons mexicains ». Mais le plus souvent, les substances naturelles sont mélangées à des substances de synthèse, ce qui témoigne du fait que la quête des effets supplante

souvent de loin le désir de « drogues écologiques ». « *Quand je prends des champis comme ça en teuf, j'ai déjà obligatoirement picolé avant de faire la fête, et fumé aussi, et ça, ça s'enchaîne tout au long de la soirée. Et après quand on arrive sur le site, c'est la recherche de quelques taz [ecstasy], quelques trips [LSD], quelques champis, de ce qui se trouve là, et ça se prend à ce moment là, à peu près en même temps ou alors on se dit : on se prend ça, on prend des champis maintenant, et puis un taz plus tard dans la soirée* » (Bénédicté).

Si les substances naturelles sont distinguées, plantes d'un côté et champignons de l'autre, ces derniers sont le plus souvent associés à des substances synthétiques. Les plantes le sont plus rarement, à l'exception des « mélanges d'opportunité » (Hoareau, 2005), qui concernent le plus souvent le DMT organique et la salvia en feuilles : le mélange d'opportunité signifie qu'une personne a déjà consommé une ou plusieurs substances au cours d'une fête (ça peut être de l'ecstasy, de la cocaïne, du LSD, etc.) et qu'elle se retrouve alors confrontée à quelqu'un qui lui propose de partager avec elle une substance naturelle, ce qu'elle accepte. La localisation de la prise du produit dans le contexte festif est présentée comme l'argument qui justifie le fait de mélanger. « *En fait, moi, du DMT, j'aurais bien aimé en avoir pour goûter en dehors. Parce que c'est toujours des occasions où t'as déjà pris d'autres prods avant, comme c'est en fête, donc t'as toujours pris soit un peu de Cé [cocaïne] soit un tata [ecstasy], soit pleins de trucs, des champignons, et tu fumes du DMT par-dessus. Et moi j'aurais bien aimé connaître l'effet du DMT tout seul, naturel voilà. Pas à jeun de manger, mais à jeun d'autres drogues* » (Léna).

Lorsque les champignons sont consommés, ils sont le plus souvent accompagnés d'alcool et/ou de cannabis. « *J'ai jamais pris de champignons sans avoir bu de l'alcool ou fumé du cannabis, ça c'est sûr. Par contre, j'ai jamais associé de champis avec d'autres produits comme des trips, de la coke ou quoi que ce soit d'autre. Par contre, alcool, cannabis, à chaque fois, oui* » (Lucien) ; « *Le Cannabis ce qui est bien avec, c'est que ça rajoute un peu des hallus [hallucinations], des couleurs. Quand tu fumes, ça va plus rajouter ça, alors que si tu bois avec, ça va plus être du speed* » (Olivier) ; « *Avec les champignons ? Oui, l'alcool. L'alcool et le pétard* » (Patrice) ; « *Cannabis et alcool. Ouais, presque obligatoirement. C'est clair [...] Ouais, je crois que j'ai jamais pris vraiment que des champis je crois. C'était souvent associé au moins à l'alcool, au moins à des joints. Voire des fois, je sais pas, du speed [amphétamine] peut-être, ou de la coke. Ouais, non, j'ai jamais ressenti l'effet uniquement, uniquement champi* » (Maya).

Les champignons peuvent aussi être associés à d'autres substances : cocaïne, amphétamines, ecstasy... L'association peut relever d'un « mélange d'opportunité » (se retrouver confronté à une proposition alors qu'on a déjà consommé un produit), mais le mélange peut aussi être effectué sciemment dans le but de moduler les effets. « *Les dernières fois quand j'associais ça avec un taz [ecstasy] ou deux, ça me... Non seulement... Enfin c'était ça qui me boostait sûrement... Du coup je profitais plus des*

effets hallucinatoires » (Bénédicté) ; « *Champignons amphétamines, comme on dit ça booste, ça amplifie les hallucinations, les effets des champignons. Donc quand j'avais l'occasion de mélanger les deux, j'hésitais pas quoi [...] Les champignons d'abord, les amphétamines derrière. Des fois j'ai fait l'inverse, mais on sent pas les deux produits, il y en a un qui a tendance à prendre le dessus sur l'autre. Par contre, champignons, plus amphétamines derrière, là on sentait les deux produits, mais un des deux était augmenté, les champignons, c'est pas qu'ils prenaient le dessus, mais je les sentais plus. Et là, j'avais des hallucinations* » (Karim).

La façon d'obtenir les effets par le mélange est comme l'exprime Karim affaire d'expérience empirique, qui informe sur les façons de composer son cocktail. La recherche des meilleurs ingrédients pour réaliser son programme d'effets apparaît comme une priorité, et prend le pas sur toutes considérations qui justifient la prise de drogues naturelles par les moindres risques qui leur seraient associés. La disponibilité des produits apparaît comme une variable qu'il faut aussi intégrer dans la pratique des mélanges, et qui n'est pas toujours maîtrisée. « *Faut dire que j'avais déjà pris des ecstas et des trips ensemble et que je savais que ça passait bien, donc je me doutais que ecsta et champis ensemble ça passerait bien quoi* » (Sarah) ; « [Et avec quoi tu les consommes les champis mexicains ?] *Souvent du speed, ou des taz, des trucs comme ça. La dernière fois, c'était de l'alcool, des trips et du speed. [Avec les champis ?] Oui* » (Anna).

Le « mélange d'opportunité » représente ainsi l'absence de toute anticipation sur son « programme des effets » et seule la disponibilité, c'est-à-dire les propositions, détermine la succession des prises au cours d'une session de consommation (un week-end dans l'exemple de Johanna). « *J'avais pris un trip qui ne m'avait rien fait en fait au niveau visuel, que j'avais pas trouvé fort en fait. Et donc comme j'avais pris des substances qui me speedaient, comme de la coke et... J'avais pris quoi d'autres ? Enfin, ouais j'avais pris les trips qui me speedaient mais qui ne me faisaient rien au niveau visuel, et y'a quelqu'un qui m'a proposé des champis, et j'en ai pris juste pour avoir l'effet visuel. (Au cours du week-end, en même temps que les champis mexicains) j'avais pris du MDMA, de la coke, des trips, une infu de pavot [...] Y'avait aussi un truc liquide là, [...] qui se vendait sur le festival, [...] du foxy liquide* » (Johanna).

Les mélanges qui viennent d'être cités sont quasiment simultanés, c'est-à-dire que les produits sont consommés pratiquement en même temps ; les mélanges peuvent aussi être successifs, c'est-à-dire que l'administration d'un produit attend l'arrivée de la descente du précédent, pour terminer une session de consommation, ou pour tenir le temps d'un week-end, selon le principe des montagnes russes. « *C'est un effet qui vient remplacer l'autre aussi. Enfin, pas remplacer, mais je les ai pas en même temps, même temps. Non, j'ai jamais mélangé les trucs, « Allez, on va se faire un gros pot pourri de toutes les drogues et on va tout prendre en même temps », non. C'est plus « Tiens là j'ai des champis, j'ai eu ma montée de champis. Je suis en*

redescende de champis, je commence à être un peu fatigué et tout. Bon allez, il reste encore vingt quatre heures ». *T'as ton pote qui te file une boulette de speed* : « Bon allez hop ! ». *Tu prends ta boulette de speed au moment de la redescende de champis, bon tu es en remontée, donc forcément c'est plus un truc qui vient remplacer l'autre* » (Nicolas) ; « *En général, pour avoir une bonne redescende, j'essaie toujours d'avoir un peu d'héro ou un peu de shit* » (Étienne).

Les mélanges d'opportunité sont donc plus fréquemment rapportés pour les plantes hallucinogènes que les mélanges programmés pour obtenir des effets particuliers. Cependant ils surviennent très rarement au regard des mélanges rapportés avec les champignons. Ces mélanges concernent généralement des prises simultanées avec les graines contenant du LSA, la salvia mais aussi le DMT organique. « *[Avec la salvia ?] En fait j'avais aussi pris des taz cette soirée-là...* » (Sarah). Le fait que les mélanges surviennent avec ces plantes plutôt qu'avec les autres s'explique facilement : les graines contenant du LSA sont réputées pour avoir des effets moins importants que les autres plantes et le fait d'y associer d'autres produits n'inquiète pas les consommateurs. La salvia et le DMT ont des effets courts et constituent souvent l'occasion d'une prise ou deux dans la soirée, alors qu'un autre produit est déjà consommé pour avoir de l'effet « sur la longueur ». Ils contribuent à « casser le rythme » et sont souvent relatés comme le point culminant de la soirée, un « événement dans l'événement », car ces mélanges surviennent généralement lors de soirées festives. « *Pour la plupart des gens c'était la première fois [qu'ils prenaient du DMT], donc il y avait une espèce d'électricité [...] C'était hyper intense pendant tout ce laps de temps. Après donc ça s'est arrêté net, après une grosse fatigue mais due à je ne sais quelle substance. Je ne sais pas si c'est ça qui m'a éclaté autant ou si c'est les autres drogues* » (Johanna).

Le datura, la potion d'ayahuasca, le san pedro et le peyotl sont consommés sans autre produit associé la plupart du temps : les personnes mettent en avant les précautions sanitaires en premier lieu, mais aussi, dans le cas de l'ayahuasca et du san pedro, le fait de ne pas perturber la nature des hallucinations recherchées ; enfin, ces plantes sont rarement prises dans le contexte d'une soirée festive. Des mélanges sont cependant rapportés avec le datura, mais ils sont rares (deux personnes, Yann et Martin). Ils peuvent être liés à son mode de préparation ; il peut être macéré dans de l'alcool (Martin). Le statut « à part » de ces plantes tient ainsi au degré de risque qui leur est attribué, celui-ci apparaissant essentiellement au travers des représentations personnelles et collectives qui sont associées à chaque plante dans la communauté de leurs usagers. Il trouve aussi sa source dans le type de bénéfices en termes d'effets que les usagers attendent, qui s'expriment dans le sens qu'ils investissent dans l'usage et, par voie de conséquence, les contextes de consommation dans lesquels ils pratiquent.

Les effets ressentis

Une approche transversale des effets ressentis

Les plantes ont toutes des effets spécifiques et d'autres qui se ressemblent. Cela nous permet de les classer en plusieurs grandes catégories. Chaque plante ou champignon peut susciter chaque type d'effet ou une partie d'entre eux : stimuler, faire rire, apporter de la plénitude, surprendre par des perceptions inattendues, ou provoquer des idées noires, des angoisses, un *bad trip*²¹. Tous ces types d'effets ont été relatés pour presque chaque plante ou champignon qui a été consommé, mais certaines « plantes » sont plus souvent associées à un type d'effets que d'autres. C'est le cas des champignons, qui sont plus souvent associés à des effets joyeux, des moments d'hilarité, bien que parfois mis en cause dans l'induction de *bad trip*, ou du *datura* qui est généralement associé à des effets ténébreux, mais qui a pu susciter des moments de plaisir.

La présentation des effets de façon générique semble la plus adaptée car elle permet d'aborder l'ensemble des « plantes » de façon transversale, d'autant que s'ajoutent aussi des effets différents qui impliquent des distinctions entre les seuls champignons. Les champignons peuvent néanmoins être présentés comme une catégorie autonome dans le cadre d'une approche transversale, malgré la variabilité des effets : ainsi, les hawaïens sont perçus comme plus forts que les mexicains qui sont perçus comme plus forts que les psilos français... Pour certains, les hawaïens suscitent toujours plus d'hallucinations que les mexicains, qui en provoquent plus que les psilos français, et ce à dose « égale » (en grammage). « *Les hawaïens sont biens, mais il font moins marrer mais ils te font taper des hallus pas pareilles, tu vas voir des trucs qui poussent sur les murs, enfin ça dépend, tout dépend des doses que tu prends* » (Anthony) ; « *Le mexicain est plus doux, est moins hallucinogène, l'hawaïen est plus hallucinogène que le mexicain, il a un effet plus psychédélique je dirais* » (Benoît) ; « *C'est pas vraiment différent des champignons équatoriens ou mexicains, c'est toujours pareil, ça reste toujours la même chose quasiment, sauf qu'ils sont plus forts, les équatoriens sont plus forts que les mexicains* » (Christian) ; « *Les mexicains sont vachement plus forts du coup que les psilos. Après au niveau effet, ce que ça te fait c'est pareil. Le délire il est pas complètement différent, ou même pas différent* » (Léna) ; « *Tu prends trente ou quarante psilos de chez nous, t'as les mêmes effets qu'avec un champignon mexicain* » (Fabien).

Mais les avis divergent : d'autres diront qu'à dose équivalente de produit actif plutôt que de grammage, les mexicains sont plus « sourds » et les psilos plus « fulgurants ». Les doses « conseillées » par les pairs ou les vendeurs pour différents champignons ne seraient pas vraiment similaires en concentration en principe actif.

²¹ Littéralement « mauvais voyage », soit un épisode d'angoisse qui peut confiner à la terreur et qui résulte de l'effet d'une substance hallucinogène.

Les usages des champignons et des plantes hallucinogènes

Par exemple, une dose de psilos pour une personne peu habituée est de quarante champignons, alors qu'une dose de mexicains est de quatre à cinq champignons selon leur taille. Mais certaines personnes pensent que la prise d'une dose de mexicains produit un effet similaire à celle de deux doses de psilos (environ). « *Je préfère les psilos. Les mexicains, ils sont plus forts parce que tu en prends moins en quantité, enfin en poids. Mais l'effet, moi je le trouve moins fulgurant que celui des psilos. C'est plus un effet sourd, enfin, par derrière. Alors que les psilos c'est plus fulgurant. Après ça dépend, c'est plus proche les mexicains, un petit peu plus proche du LSD à la limite, dans l'effet* » (Nicolas).

De grandes catégories d'effets permettent de mieux comprendre la variété des effets déformants qui sont suscités par l'absorption des champignons et des plantes hallucinogènes. Leur description permet d'avoir une vue d'ensemble des effets de toutes les substances naturelles hallucinogènes, de façon exhaustive, mais généraliste. Ils sont nommés comme suit : les effets stimulants, les effets euphorisants, les effets sereins, les effets réflexifs, les effets de perturbation des sens, les effets déroutants et les effets ténébreux.

Classement des principaux effets ressentis des champignons et des plantes hallucinogènes

	Fréquemment déclarés	Déclarés	Rarement déclarés
Effets stimulants	champignons LSA		
Effets euphorisants	champignons LSA	salvia en feuilles	datura
Effets sereins	champignons ayahuasca san pedro	salvia en Feuilles LSA datura	
Effets réflexifs	ayahuasca	san pedro champignons concentré de salvia	
Effets de perturbation des sens	champignons ; LSA, salvia en feuilles	DMT organique, san pedro, datura	
Effets « déroutants »	concentré de salvia DMT organique san pedro datura	champignons salvia en feuilles ayahuasca	
Effets ténébreux	datura	ayahuasca concentré de salvia	champignons DMT organique

On peut aussi ajouter à ces principaux effets ceux dits « inconfortables », qui ne sont pas forcément mal vécus mais peuvent perturber péjorativement la sensation des effets recherchés : diarrhées, vomissements, etc.

Ces grandes catégories permettent de mieux saisir la diversité des effets recherchés et ressentis, mais l'approche transversale efface en partie les spécificités des effets de chaque « plante », qui sont toujours subtilement différents des effets d'une autre. Au-delà de la différence d'une « plante » à l'autre, les usagers insistent toujours sur l'importance du dosage d'une même substance pour obtenir l'un ou l'autre effet : avec les champignons par exemple, l'obtention d'effets uniquement stimulants est conditionnée à la prise d'une dose perçue comme faible, au maximum vingt-cinq à trente champignons. D'autre part, les usagers s'étendent aussi sur la progression par palier qui fait qu'à chaque dosage moyen correspond un type d'effet ressenti, ce qui est connu avec d'autres produits, par exemple la kétamine, qui permet d'obtenir, selon le dosage, un effet d'ivresse qui peut atteindre une phase hallucinatoire, qui peut se prolonger par l'expérience d'une sensation de décorporation (Reynaud-Maurupt et Akoka, 2004). Ce principe de gradation des effets existe ainsi avec toutes les « plantes », en fonction du dosage et de la voie d'administration. Au sujet de la salvia par exemple, Ludovic note les similitudes entre son expérience et les conseils d'utilisation diffusés sur Internet (Cf. Annexe IV) : *« Il y a des gars qui ont fait une sorte de manuel, de guide d'utilisateur de la salvia [...] Ils divisaient ça en six étapes. L'étape un, c'est une petite montée similaire au cannabis, petites hallucinations ; deuxième étape : modification du processus de pensée ; étape trois, c'est apparition d'un pattern de couleurs ou un truc comme ça ; étape quatre, je sais plus ce qu'ils disent, oui, la sensation de se prendre pour un liquide, un objet, ou ce genre de trucs ; étape cinq, c'est style l'osmose, le plus gros truc ; et étape six, c'est l'anesthésie du cerveau et du corps. Et en fait, si tu prends pas une dose bien précise, tu vas directement passer à l'étape six, tu vas rien sentir en fait, tu vas peut-être un peu sentir l'étape un, et puis tu passes directement à la fin, ça vaut pas le coup. Dans ce guide, ils te disaient aussi de faire attention à ce qui t'entoure, qu'il y ait pas de couteau, de trucs comme ça, j'ai trouvé ça pas bête. Moi ça m'a servi, j'ai fait à peu près comme ils disent »* (Ludovic).

Ainsi, cette tentative d'approche transversale des effets n'a pas pour objectif de contredire ce type de connaissances, bien au contraire, mais propose une typologie généraliste qui permet de rendre compte de l'ensemble des effets des plantes et des champignons hallucinogènes. Cette interprétation reste pour autant en cohérence avec l'expérience que les usagers ont des effets, car si ils soulignent toujours la spécificité des effets de chaque « plante », ils essaient parfois de faire comprendre la puissance de l'effet d'une « plante » par sa comparaison à l'usage d'une autre, comme le fait Jérémy pour exprimer la nature des effets du concentré de salvia (fois dix) : *« On peut dire en fait qu'avec la salvia, tu prends quinze doses de champignons en trois minutes »*, ou Ludovic pour parler des graines contenant du LSA : *« Les graines de LSA par exemple, par rapport aux champignons mexicains, il y a moins de paranoïa, c'est assez tranquille »*.

D'autre part, cette approche ne rend pas compte du fait qu'une cadence rythme tous les récits de l'expérience des effets hallucinogènes : le rythme dépend des étapes dans les effets que suscitent le produit administré en fonction de son dosage, mais aussi du schéma classique d'une session de consommation : montée, plateau, descente. Selon les contextes, les effets se succèdent aussi selon cette courbe. « *C'est parti pendant quatre heures, ça s'enchaîne les montées, les hallus [...] après il y a effectivement un passage plus calme [...] les sensations sont beaucoup moins modifiées, t'as l'impression de revenir à ton état à peu près normal, t'as plus trop de sensations, et c'est là le piège parce que si jamais tu crois que c'est fini à ce moment-là tu te trompes, parce qu'il reste toute la partie de cogitation et là vaut mieux être en groupe à tchatcher de tout et de rien, parce que s'isoler individuellement dans cette phase là... !* » (Fabien, champignons mexicains).

La courbe « montée, plateau, descente » peut aussi être vécue de façon hachée, mais c'est moins fréquent : par exemple, connaître de petites descentes au cours de la montée, qui n'affectent pour autant pas le mouvement ascendant général, mais contribue à laisser un sentiment de vitesse, donné par le rythme, et exprimé a posteriori par les interjections dans la phrase (tac, hop). « *C'était encore plus violent, d'un seul coup quoi, ouais ça montait, ça redescendait, avec les mexicains ça fait toujours ça aussi, ça monte, ça redescend, mais là c'était vraiment violent les changements quoi, ça faisait tac, tac, tac, je partais et je revenais, hop, c'était assez fréquent, ça revenait et ça s'en allait* » (Jérémy).

Dans le cas des champignons, l'euphorie est généralement associée à la « montée » et les effets non désirés interviennent plus aisément sur le plateau ou lors de la descente, sauf « montée trop violente », c'est-à-dire « non maîtrisée » du point de vue des usagers. « *Avec les champis, j'attends que ça monte, en fait les champis c'est vrai que la première montée c'est toujours comme ça, au début je me dis : « putain ! J'espère que ça va monter plus et tout », et cinq minutes après je me dis : « putain ! J'espère que ça va pas trop monter ! » C'est toujours comme ça avec les champis* » (Ludovic, champignons mexicains).

Les différentes catégories d'effets

Les grandes catégories d'effets sont le plus souvent recherchées et ressenties : c'est le cas des effets stimulants, des effets euphorisants, des effets de perturbation des sens, de ceux qui apportent la sérénité ou qui suscitent la réflexion, ainsi que des effets déroutants, c'est-à-dire les effets qui surprennent ou qui déstabilisent. Cependant, ces deux derniers types d'effets, les effets déroutants ou les effets réflexifs, sont plus ambigus car ils peuvent aussi être ressentis sans être désirés.

À leur côté, les effets ressentis non désirés comprennent surtout ceux qui ne sont jamais présentés comme recherchés, soit les effets dits « ténébreux », ainsi qu'une série d'autres perçus comme inconfortables.

Les effets recherchés et ressentis

Les effets recherchés et ressentis comprennent les effets stimulants, les effets euphorisants, les effets dits sereins qui apportent de la plénitude, les effets qui suscitent la réflexion et la méditation, les effets de perturbation des sens, ainsi que les effets dits « déroutants », qui pourraient être qualifiés, s'il fallait définir ces derniers en quelques mots, comme des effets incongrus, c'est-à-dire des effets auxquels on ne s'attend pas sous la forme dans laquelle ils s'expriment, qui sont recherchés et parfois redoutés simultanément. Parmi ces effets recherchés et ressentis, les effets déroutants et les effets de réflexion/méditation peuvent aussi, pour certaines personnes et dans certaines circonstances, faire partie des effets non désirés. D'autre part, il faut souligner que les effets les plus souvent recherchés par les personnes rencontrées sont d'abord les effets euphorisants et les effets de perturbation des sens, ensuite les effets déroutants et, en dernier lieu, les effets stimulants, les effets de plénitude et les effets de méditation.

- Les effets stimulants

Les effets stimulants sont caractéristiques de toutes les plantes ou champignons consommés, sauf si les prises, du fait de l'utilisation de produits aux effets violents (*datura*, *ayahuasca*...) ou du fait d'un surdosage (quelle que soit la « plante »), génèrent un état de perte de conscience ou d'incapacité à se mouvoir. Le *datura* par exemple suscite souvent le désir irrésistible de marcher sur de longues distances. Cependant, l'obtention des effets stimulants seulement (notamment sans hallucination associée) n'est rapportée qu'au sujet de l'utilisation des psilos français, consommés dans des quantités que les usagers jugent « faibles », soit vingt-cinq à trente psilos, la dose moyenne étant d'une quarantaine de psilos. Dans ce cas, les personnes relatent un effet qui favorise la dynamique festive, c'est-à-dire qu'il supprime la fatigue et stimule la parole. « *C'est marrant quoi ! Quand tu en prends pas trop c'est juste... c'est comme un bon petit verre de rhum que tu t'envoies cul sec, ça te donne un coup de fouet. Mais bon faut savoir doser, c'est sûr qu'il faut avoir un peu l'habitude* » (Quentin, psilos) ; « *J'avais bien la pêche, je discutais avec tout le monde* » (Sabine, psilos).

- Les effets euphorisants

Les effets euphorisants constituent un point commun de tous les récits sur l'usage des champignons hallucinogènes au cours de la vie ; ils sont rapportés pour l'ensemble des prises et particulièrement lors de la première. Les usagers insistent tous sur les effets d'hilarité et associent systématiquement la prise de champignons hallucinogènes au rire. « *Ca m'a fait rigoler comme j'avais jamais rigolé* » (Maya, psilos) ; « *À croire que j'allais mourir de rire !* » (Yann, psilos) ; « *J'étais morte de rire pendant tout ce temps* » (Sonia, champignons *Psilocibe cubensis*) ; « *C'est vraiment rigolo,*

oui vraiment tu rigoles » (Fabien, champignons mexicains) ; « *pendant six heures on va être mort de rire* » (Ludovic, champignons mexicains) ; « *ça m'a donné surtout une énorme envie de rire* » (Sarah, champignons mexicains) ; etc.

Les effets euphorisants sont ainsi surtout rapportés au sujet des champignons, mais ils peuvent, plus rarement, être associés à d'autres substances naturelles hallucinogènes, comme la salvia en feuilles et les graines contenant du LSA. Les effets euphorisants se limitent à ces substances et ne sont jamais mis en avant dans les discours au sujet des autres plantes (concentré de salvia, ayahuasca, DMT essentiellement). « *Je ressentais surtout un effet violent d'avoir envie de me marrer, qui durait pas longtemps* » (Bénédicte, salvia en feuilles) ; « *cet état de méga euphorie, parce que c'était la méga euphorie, quoi, des espèces de fou rires !* » (Martin, graines contenant du LSA).

- Les effets sereins

Les effets de sérénité, de plénitude sont finalement rarement décrits. Ils sont cependant présents dans les discours, essentiellement avec les champignons. « *On est décontracté, on se sent bien, on a l'impression qu'il peut rien nous arriver, on est avec des amis, on rigole* » (Benoît, psilos).

Ce type d'effet est également relaté par une personne à l'occasion d'une prise de datura : c'est la seule qui a ressenti de tels effets avec cette substance, la seule aussi qui a utilisé cette plante sans connaître sa réputation et ses risques. « *Je me suis endormie et je me suis réveillée peut-être cinq heures après m'être endormie, et j'avais fait, enfin, c'est comme si j'avais fait un voyage quoi, c'était... On aurait dit un rêve initiatique [...] J'avais vraiment des sensations de grandeur, sur une montagne, sur un rocher... Vraiment une sensation d'être grand, d'être puissant* » (Sabine, datura).

- Les effets réflexifs

Les effets qui conduisent à la réflexion sur soi ou son environnement, à la méditation de façon générale, sont rarement recherchés ; ils peuvent être décrits par d'autres comme des effets inconfortables. Lorsqu'ils sont ainsi décrits, ils surviennent avec n'importe quelle substance, notamment les champignons. Sciemment recherchés, ils ne sont cependant mentionnés qu'au sujet du concentré de salvia et de l'ayahuasca. « *(je réfléchis...) sur tout ce qui peut se passer, sur mon environnement, sur ma vie, sur les gens, sur pourquoi ci, pourquoi ça, pourquoi on a inventé un Dieu. Enfin, tu vois je me pose des questions, je sais même pas où je vais les chercher, mais bon à ce moment-là, elles sont là donc j'y pense, c'est pour ça que je philosophe, que je fais le penseur quoi [...] C'est pas comme si ça m'hypnotisait mais ça me concentrait, je me concentrais sur ça [...] C'est vraiment là que je commence à penser, mais penser... !* » (Martin, concentré de salvia) ; « *je voyais tous les jours de ma vie, j'ai compris tous les jours de ma vie, mais enfin là, sur le moment, tu comprends tout* » (Jérémy, concentré de salvia) ; « *Pour réfléchir sur soi* » (Julie, ayahuasca).

- Les effets de perturbation des sens

Les effets de perturbation des sens sont les premiers réels symptômes d'un effet proprement hallucinogène et sont les plus souvent recherchés. Ils sont très liés aux effets euphorisants, car souvent ils les suscitent : les effets de perturbation des sens servent de support à la diffusion des effets euphorisants au sein du groupe de pratique. « *On a bien rigolé ! On a bien rigolé ! Bon ben voilà, les trucs qui bougent, t'es mort de rire ! [...] dans le camion, il y avait tout qui bougeait, les arbres, la route, tout... C'est ça qui fait rigoler justement* » (Anthony, psilos) ; « *Dans la glace je me voyais toute vieille, c'était marrant ! [...] Je savais que j'allais me taper des hallus, on rigolait, après on voyait des feux d'artifice dans la voiture, les arbres qui bougeaient, c'était marrant !* » (Anna, champignons mexicains).

Ces effets ne concernent pas des illusions corpo-réifiées (des « apparitions »), mais la perturbation de la perception par la vue (objet, couleurs, mouvement), des sons, des odeurs, comme des interactions (qui se construisent le plus souvent avec des personnes qui vivent les mêmes effets). « *J'avais l'impression que je m'enfonçais dans le sol, je sais pas, je voyais le sol bouger* » (Christian, psilos français) ; « *Je ressentais toutes les odeurs... toutes les odeurs, tout ce qu'il y avait autour de moi, puissance mille. Et j'arrêtais pas quoi [en riant]. Déjà j'arrêtais pas de leur dire d'arrêter de marcher parce qu'en fait ils écrasaient les plantes et... les plantes aromatiques et en fait jusque dans la gorge, j'avais le goût des plantes* » (Sonia, champignons *Psilocybe cubensis*) ; « *Une hallucination, c'est d'abord un blocage visuel. Style je marchais dans la rue, et je regardais un truc qui m'interpellait, je bloquais un petit moment, et je voyais que ça commençait à se déplacer. Par exemple, un arbre, je le voyais se déplacer, tout doucement, les branches qui grandissaient, je les voyais grandir, les branches* » (Karim, champignons mexicains et hawaïens) ; « *J'ai retrouvé pas mal de visuels, mais des visuels très colorés en fait. Et l'image que j'ai d'ailleurs, pour ceux qui connaissent le film « L'Ours », je sais pas si tu l'as vu, il en bouffe le petit ourson, des amanites tue-mouches. Et il voit des couleurs, des papillons en couleur, et bien moi j'ai eu vraiment, je voyais pas les papillons des trucs comme ça, mais je voyais exactement les mêmes couleurs, et ça se passait comme lui... C'était assez curieux* » (Yann, amanite tue-mouches) ; « *Les traits étaient un peu modifiés, et tout, les teintes, la lueur, les lumières et tout ça mais c'était pas des grosses hallus comme je vais te regarder et je vais voir un monstre ou je ne sais pas un animal, une fleur en face de moi tu vois. Tu vas rester femme en face de moi mais avec des traits un peu changés et tout. Mais alors des sensations !* » (Clothilde, amanite tue-mouches, qu'elle appelle « champignons sibériens »).

Ces perturbations des sens génèrent le plus souvent l'euphorie, mais aussi l'émerveillement. « *Tout était beau... Ce que tu trouves beau dans un état naturel, là tu le trouvais... super beau ! Une couleur qui te paraît belle naturellement, là elle*

t'éclatait aux yeux, quoi ! C'était vraiment lumineux ! » (Patrice, psilos français) ; « On écoutait les bruits de la nature parce que... les bruits de la nature (il baisse la voix) après quand t'as bien respiré tout ça, ils sont plus pareils les bruits de la nature. Une fois, c'était une goutte d'eau qui était tombée, ça a fait un BWAAAH ! Alors je suis resté un peu con, mais bon voilà. Et donc vraiment y'a des bruits, j'ai pas besoin de musique d'ambiance, de sons en plus, parce que j'ai déjà les bruits de la nature, rien que le bruit des branches,... Ca me perche encore plus, j'ai un sentiment total de communion avec la nature. Souvent quand je prends des drogues c'est pour être en communion avec la nature » (Martin, san pedro).

L'illusion du mouvement d'objet ou de son changement d'apparence peut modifier entièrement la perception de l'espace. « De jour, tu vois des couleurs, et après la nuit, ce qui est sympa aussi, c'est que tu as le sentiment... d'être perdu. Moi, j'aime bien me mettre dans des forêts, avec des grands arbres, où tu as des ombres, des bruits bizarres, tu te sens un peu perdu [...] Tu vois une ombre, au fond, tu ne sais pas trop ce que c'est parce que tu sais que tu es sous substance, t'essaies d'imaginer ce que c'est, en même temps, c'est peut-être pas du tout ça. Tu te fais ton petit délire et tout, mais c'est marrant ! C'est vrai que le jour, tu tripes plus sur les couleurs. Des fois, tu fermes les yeux, tu ré ouvres les yeux, tu as l'impression que l'intensité de la lumière a changé [...] Tu vas avoir l'impression que c'est super plus coloré, différent et tout, alors que c'est le même truc ! Donc c'est super marrant comme délire ! » (Max, san pedro).

- Les effets déroutants

Les effets déroutants sont les états qu'on désire tout en les redoutant, les effets qui vont surprendre, étonner, qui peuvent susciter une réaction d'hilarité ou de stupéfaction au moment de l'effet ou, a posteriori, lorsque l'épisode est raconté. Le point commun des substances naturelles hallucinogènes est de pouvoir produire ce type d'effet. « Comme un petit dessin animé, c'est pas mal visuel, auditif, tu as l'impression que les gens parlent au ralenti, que tu parles au ralenti » (Léna, salvia) ; « J'avais pas fini de la prendre encore la douille, mon corps il s'est mis à gonfler comme ça un truc de malade ! [en riant] Comme deux mains qui me tirent un sourire comme ça sur la tronche et comme si je... Comme si je... Tu sais comme si j'avais un espèce de... Comme si j'étais un pas de vis en fait qui se dévissait comme ça, qu'on fait monter [...] J'étais montée à dix mètres au-dessus de tout le monde. Je m'étais dévissée, mon corps il partait, il bougeait dans tous les sens alors que je bougeais pas en fait, tu vois » (Clothilde, salvia) ; « La salvia tu as vraiment la sensation d'être un objet. Tu vois, t'es assis comme ça, tu te prends pour le matelas, ou quoi, tu as vraiment l'impression... D'être dans le matelas, d'être le matelas » (Ludovic, assis sur un matelas au moment où il parle) ; « les hallucinations visuelles, il y en a c'est impressionnant, parce que tu vas même voir la tête d'un pote ici avec le cou qui monte comme ça et qui revient se poser sur sa tête, ça va loin » (Fabien, champignons mexicains).

Le plus souvent (pas toujours), les usagers s'accordent sur le caractère illusoire de ces effets lorsqu'ils prennent la forme de visions vécues comme véritables lorsqu'elles surviennent ; d'autre part, ils développent souvent des discours qui rationalisent le fait qu'ils aient eu telle vision à tel moment. « *Je voyais les choses super en relief. Et là, le mec qui s'était mis en lotus à côté de moi, justement j'ai vu une espèce d'onde sortir de son ventre comme ça. En fait c'était un mec qui me draguait depuis le début de la soirée* » (Maya).

De nombreux effets déroutants sont relatés au sujet du datura, comme le fait de parler tout seul à des interlocuteurs imaginaires ou bien à un objet ou un être inanimé : le mur, un arbre. L'expression optimale des effets déroutants prend figure dans la notion « d'état limite ». « *À force d'en prendre un peu tous les jours, tous les jours, tous les jours. Ça allait dans la journée quand on faisait la manche entre nous, on rigolait entre nous, mais arrivé au soir, il suffisait qu'on boive un peu d'alcool, après le soir, voilà, c'est folklo, quoi, tu parles tout seul, pourtant il y a des copains à côté, mais non tu es tout seul, moi j'ai couru après mon chien, il était pas là, pleins de trucs comme ça* » (Anthony) ; « *Tu fais des choses insensées, mais... Tu les fais, tu les fais bien. Par exemple, si tu montes les escaliers, tu vas les monter très bien, pas comme quelqu'un qui est défoncé, mais tu seras pas conscient que tu montes les escaliers, tu sauras pas pourquoi tu le fais, ni où tu vas [...] comme si tu étais possédé, t'étais en dehors de ton corps, t'étais mis sur la touche quoi, et pendant ce temps, quelqu'un prend le contrôle de ton corps, et fait des choses sans que tu le saches [il s'esclaffe] Tu dis des mots qui veulent rien dire, dans une langue inconnue... » (Gaëtan) ; « *Superbe expérience, des hallus, à parler aux arbres, et tout... Pff ! À un moment, j'ai commencé à me battre contre un buisson, mais pas méchamment ! Tu sais, en blaguant [...] d'un seul coup ils ont vu mes yeux, et comme j'ai les yeux clairs tu sais, ils voyaient presque plus de bleu. Ils se sont dit : ça y est ! Lui il est parti ! » (Yann) ; « *On marchait dans Lyon, on discutait avec des gens alors qu'il n'y avait personne, c'est tout là-dedans quoi, on a l'impression qu'il y a du monde alors qu'il n'y a personne des fois* » (Christian).**

Ces effets déroutants sont souvent vécus comme étant à la limite des effets ténébreux, qu'il s'agisse de la crainte du *bad trip*, de la peur d'hériter d'un état de conscience qui reste modifié après la prise, mais aussi de la peur des accidents. « *J'oublie que je réfléchis à un truc, donc je réfléchis à autre chose, tu vois ce que je veux dire ? C'est pas spécialement parce que la datu m'apporte quelque chose ; tu déliras, avec les potes Bliblibili, tu pars dans tous les sens, y'a des anecdotes de fou [...] j'essayais de grimper sur les murs, je voyais des trucs s'inscrire sur le mur, et je lisais les trucs au fur et à mesure. [Rires] La datu c'est chaud en fait, c'est chaud parce qu'il faut vraiment doser bien, parce que si tu doses mal, ça peut être mortel déjà, ou alors ça peut te percher la gueule comme pas possible ! [...] Parce que ça me fait peur maintenant, parce que j'ai vu dans les états qu'on était. Franchement quand tu as fini ta perche, pffff tu réalises : « Mais qu'est ce qui vient de se passer ? » En fait ces trois*

jours tu les as oubliés, c'est comme si tu étais dans une autre sphère, y'avait plus de jour, y'avait plus de nuit, y'avait plus rien, et c'est tout, tu vivais, tu mourrais... » (Martin) ; « Moi ce que je trouvais drôle, c'était de parler en étant persuadé qu'il y avait quelqu'un, je sais pas, c'est un peu dangereux quand même... » (Ludovic).

Plus que d'avoir des hallucinations, le fait d'évoluer dans un environnement entièrement halluciné, en d'autres termes le fait de se percevoir directement dans un environnement déroutant plutôt que d'éprouver des sensations déroutantes, est aussi caractéristique d'autres substances naturelles, et notamment de l'usage de concentré de salvia ou de champignons « puissants ». La perte de contrôle, le basculement vers les états limites, font partie des effets déroutants recherchés. Cela se présente finalement comme un jeu, celui de la recherche volontaire de l'expérience psychotique temporaire. « *On est transformé en bêtes avec mes potes, on était des animaux dans la prairie, quand on se baladait dans la forêt, comme des bêtes quoi, on montait aux arbres [...] on était obligé de le faire* » (Jérémy, champignons amazoniens) ; « *J'avais plus de corps en fait, mais ce qui est bizarre, c'est que je voyais plus mon corps, comme si je flottais, mais en même temps je sentais mon corps qui brillait [...] C'est une perte de contrôle quand même [...] Je suis rentré dans le corps de mes potes, j'étais eux, j'étais vraiment eux, quoi, j'étais là, ils étaient trois, et moi j'étais dans les corps des trois en même temps, et je pensais comme eux en même temps, j'étais plus moi, et je me voyais de leurs yeux* » (Jérémy, concentré de salvia) ; « *C'était très bizarre, j'étais avec trois potes, et tout d'un coup, je me suis retrouvée dans une immense plaine, avec trois montagnes devant moi, et les trois montagnes, c'était les trois têtes de mes potes, tu vois. C'était hyper bizarre* » (Sarah, concentré de salvia) ; « *Oui, oui, c'était agréable. Je me voyais d'en dessous, je voyais ma silhouette toute noire [...] ça m'a fait flipper, ça m'a donné un peu l'impression de mort, enfin, je sais pas j'avais un peu l'impression d'être dans un cercueil, je voyais juste ma silhouette noire au dessus... Et donc j'étais mort de rire* » (Axel, concentré de salvia).

Exceptionnellement, l'état limite peut se traduire par l'expérience du dédoublement, plusieurs fois expérimentée par Jérémy, comme lors de cette session aux champignons mexicains : « *Il y avait un gars qui marchait au bout de la route, en fait je le suivais, mais en fait c'était moi qui marchait devant.* »

L'état limite, ressenti comme la situation d'un funambule coincé sur un fil entre effets déroutants et effets ténébreux, peut ainsi être l'effet recherché sciemment ; dans certains cas, qui se réfèrent à des cadres d'interprétation spécifiques, tout se passe comme si l'usager outrepassait sa peur dans l'espoir d'obtenir une connaissance révélée plutôt qu'acquise. « *(Avec l'ayahuasca) C'est vrai que c'est un affrontement avec des forces inconnues, parce que tu ne sais pas, tu n'es pas préparé [...] Donc ça m'a fait vraiment peur, et en même temps, c'est agréable et en même temps, tu es poussé à aller de l'avant pour savoir* » (Max) ; « *Il y a des connaissances, comme la géométrie sacrée, tu vois. Tu sais des trucs de géométrie sacrée, ça va loin tout ça. Tu sais des trucs à expliquer, expliquer la cause et l'effet* » (Mary).

Les effets ressentis non désirés

- Les effets ténébreux

Les effets ténébreux, c'est-à-dire les sensations glauques voire morbides, sont surtout associés au datura, généralement présenté comme une plante provoquant des visions qui créent la peur, l'angoisse, le stress, la panique. Les visions évoquent généralement l'histoire personnelle dans ses aspects les plus sombres ou font appel à la mythologie populaire pour exprimer et donner corps à l'angoisse : les chats noirs, les corbeaux... Les effets dits ténébreux sont ressentis aussi après les prises, par le fait que rien n'a été maîtrisé ou que le souvenir des événements a pu s'effacer. « Les corbeaux, c'est pas super. En plus c'est revenu les trois fois ce genre de visions [...] c'est super glauque, quoi c'est clair, c'est dangereux en plus c'est clair aussi » (Ludovic, datura) ; « Comme je connaissais pas la plante [le datura], et que je me connaissais pas moi-même, ces hallucinations elles étaient très... Très lugubres. Je voyais des monstres [...] l'arbre se transformait en monstre, ou en mon père, beaucoup de choses qui ressortent de vous-même en fin de compte, c'est surtout ça. C'était un combat de moi contre moi on va dire [...] Mon père se transformer en monstre ! Me voir moi-même. En plus jeune. En beaucoup plus vieux. Mais en me reconnaissant pas non plus. En sachant que c'était moi, mais ce que je voyais c'était pas moi non plus » (Karim, datura) ; « Tu vas voir passer des chats noirs, ou des animaux noirs vite fait, et tu tournes la tête, il n'y a rien » (Quentin, datura) ; « Tu vois, je m'en allais, je ne sais pas ce que j'ai fait pendant deux jours. C'est bien simple quoi, voilà. Et puis c'était pas mes fringues, c'était pas mes fringues à moi, j'étais toute crado, je m'étais roulée par terre, j'en sais rien. [...] On m'en avait tellement parlé avant. C'est un produit méchant, tu peux rester chéper [perché] [...] J'ai vraiment flippé de prendre du datura, j'ai vraiment eu peur, j'ai plus ou moins des trous. Je sais pas ce que j'ai fait » (Léna, datura).

Les effets ténébreux ou morbides sont le plus souvent racontés au sujet des prises de datura, mais aussi, quoique bien plus rarement, avec les autres substances naturelles, y compris les champignons. Mais dans ce dernier cas, il apparaît plus un symptôme dépressif que des illusions corpo-réifiées. « Le bad trip ? Le bad trip c'est pas bien quoi. Il faut le vivre pour le sentir, bon tu écoutes ce qu'on te dit, mais tant que tu n'auras pas vécu de mauvais trip, tu sais pas ce que c'est qu'un mauvais trip, parce qu'un mauvais trip, c'est vraiment un mauvais trip ! C'est des sales sensations, tout est noir, le moindre truc ça te met dans un sale état, tu déprimes, le moral à zéro » (Patrice, psilos).

- Les effets inconfortables

Les effets dits inconfortables ne sont pas ressentis lors de chaque prise, mais sont signalés avec toutes les substances.

Alors que les effets recherchés et ressentis sont de l'ordre de la perception et de la vie psychique, les effets inconfortables rapportés sont généralement physiques, à l'exception du sentiment de paranoïa (Ludovic, champignons mexicains), ou des « pensées incontrôlables », qui s'apparentent à des effets de méditation non maîtrisés et non désirés. « *Des pensées incontrôlables, ça partait dans tous les sens, j'arrivais plus à arrêter de réfléchir, de dire : « arrête de réfléchir », c'était pas possible de faire ça* » (Fabien, psilos) ; « *Si il y a un truc qui te turlupine dans la tête, ça te fait bien... Bien cogiter [...] C'était une torture mentale* » (Sabine, psilos).

Axel notamment, évoque la « souffrance » de l'introspection systématique qu'il connaît au moment de la descente des champignons mexicains, qui s'associe souvent à des symptômes de paralysie de la décision. « *T'arrêtes pas de te poser des questions, des trucs à la con, mais même pour des conneries tu vois : est ce que je vais me lever ou pas ? Et tu vas te poser des questions, et ça va te saouler. Pour plein de trucs, tu réfléchis trop quoi* » (Axel, champignons mexicains).

En dehors des situations qui viennent d'être citées, les effets perçus comme inconfortables sont donc en règle générale des effets physiques, qui selon les usagers « gâchent » l'expérience psychédélique : déshydratation, nausées, « décharges nerveuses qui pètent dans la tête », perte d'équilibre, picotements sur la peau, crispation des mâchoires, tachycardie, tension musculaire, perte de connaissance, diarrhées et vomissements... Mais parmi ces effets inconfortables, les plus fréquemment déclarés sont les problèmes digestifs et les maux de ventre lors des prises de champignons hallucinogènes. D'ailleurs, lorsque les drogues de synthèse sont préférées aux drogues naturelles (le LSD plutôt que les champignons par exemple), ce sont ces effets inconfortables des champignons qui sont mis en avant pour justifier cette préférence.

Les sources d'approvisionnement

Les sources d'approvisionnement des plantes et des champignons hallucinogènes méritent l'attention car elles diffèrent de celles des autres drogues : le trafic n'emprunte pas les mêmes réseaux que celui des autres substances (cocaïne, héroïne, ecstasy, cannabis). Il n'existe pas réellement de réseaux structurés, mais un approvisionnement direct, ou un approvisionnement qui implique le plus souvent un seul intermédiaire au maximum entre soi et la source. Le plus souvent, les plantes et les champignons proviennent de deux sources majeures et d'une plus minoritaire.

La première est la cueillette et l'achat (ou l'acquisition par le don), auprès d'une personne qui en a cueilli. Elle concerne essentiellement les psilos français et le datura. La seconde est l'achat par Internet ou auprès de quelqu'un qui s'en est procuré via la Toile, ou de s'en faire offrir par lui. Ce second cas peut englober une phase de production, car il est possible d'acheter sur Internet des kits pour cultiver soi-même

les substances. Cela est de plus en plus courant pour les champignons exotiques, mexicains, hawaïens, cubains, amazoniens... Les graines contenant du LSA sont aussi achetées sur Internet, comme la salvia, en feuilles ou en concentrés.

La source plus minoritaire est l'achat, dans un autre pays (la consommation peut avoir lieu sur place) ou auprès de quelqu'un qui en a ramené de l'étranger, ou de s'en faire offrir par lui : ce peut être le cas des champignons exotiques, qui sont ramenés des Pays-Bas (ou directement consommés là-bas), de la salvia qui peut être ramenée d'Espagne, ou plus rarement de champignons ou de plantes qui proviennent d'Amérique Centrale ou d'Amérique du Sud. Dans ce dernier cas, il s'agit du transport d'une petite quantité, pour l'utilisation ponctuelle, au retour, de celui qui l'a ramené de voyage et de son entourage.

Il faut cependant souligner que l'augmentation de l'usage des champignons hallucinogènes dans l'espace festif techno semble s'accompagner d'un accroissement actuel d'une vente organisée de ces champignons dans les manifestations festives.

Les champignons psilos locaux sont pratiquement toujours cueillis par soi-même ou offerts par des amis qui les ont cueillis. Les régions des Alpes, de l'Auvergne, de l'Aveyron et de Bretagne sont particulièrement citées. La cueillette des champignons s'effectue en automne. Elle est le plus souvent pratiquée en groupes d'amis, à l'occasion d'une sortie pédestre ou même d'une randonnée. Elle peut se faire pour consommer sur place, ou bien en prévision d'une soirée particulière, ou encore pour constituer des réserves pour l'année. Elle est présentée comme une activité qui nécessite un savoir empirique. « *Ça pousse plus au sud, il faut aller sur les crêtes, plus sur les terrains acides. Par exemple, un truc tout simple, les champignons poussent plus là où il y a des colchiques. Si t'as des colchiques, c'est que t'as des champis, parce que ça pousse sur des terrains hyperacides, ça pousse à la même période que les champis, ça a besoin d'humidité comme les champignons et ça pousse sur les mêmes terrains. Après bouse de vache, forcément, c'est sur les estives, là où ils amènent les brebis en estive. Tu vas un lendemain du jour où il a plu, il suffit qu'il fasse beau et puis tu pars à la cueillette des champignons* » (Nicolas).

La vente de psilos français existe mais elle est assez rare. Seulement deux personnes en ont occasionnellement acheté dans l'espace festif au prix de dix euros le gramme. Ils peuvent être vendus sous forme de dose collective (un pochon de trente euros pour deux personnes).

De façon générale, il faut quinze à vingt euros pour une dose de champignons, quels qu'ils soient. Certaines variations sont observées, certainement liées à des monopoles locaux.

Les champignons mexicains constituent la quasi-totalité des prises récentes de champignons hallucinogènes par les personnes rencontrées. Leur accessibilité, comme celle d'autres types de champignons exotiques, a récemment augmenté

dans le milieu festif. Ils peuvent être achetés dans le contexte festif, mais aussi dans des soirées urbaines ou des lieux privés. Ils sont le plus souvent achetés directement sur Internet, auprès de personnes qui en ont acheté sur la Toile, ou sont allées en chercher en Espagne ou en Hollande. On peut acheter des champignons séchés, mais aussi des spores accompagnées du nécessaire pour les cultiver soi-même. Les achats réguliers à des petits producteurs de champignons sont ainsi plusieurs fois cités (huit personnes ont « un pote qui en fait pousser » et trois d'entre elles en ont fait pousser elles-mêmes). Ces cultures en hydroponie permettent de disposer de champignons tout au long de l'année, avec un renouvellement des cultures tous les quinze jours, au dire des connaisseurs rencontrés. Dans le contexte festif, les champignons mexicains et hawaïens sont vendus pour dix euros le gramme (soit vingt à trente euros la dose). Les achats directement sur Internet permettent d'obtenir ces champignons pour six euros le gramme. Les achats effectués semblent concerner le plus souvent de petites quantités pour l'usage personnel, mais des achats en gros sont également cités. « *J'ai un copain qui s'est fait livrer dix kilos de champignons mexicains par la poste* » (Léna).

Les seringues contenant des spores de champignons, pour cultiver soi-même, se vendent sur Internet comme dans les réseaux de consommateurs (cinquante euros la seringue et le bac dans lequel la production des champignons est périodique). Il y a également des bacs préensemencés qu'il n'y a plus qu'à arroser. Comme pour la récolte des psilos français dans la nature, la culture hydroponique génère des discours sur le savoir-faire empirique. Il semble notamment y avoir un consensus sur le caractère « pratique » et facile d'utilisation des bacs préensemencés, alors que la culture à partir des spores fournies dans une seringue demande un investissement méticuleux du producteur.

Les autres champignons expérimentés par les personnes rencontrées ont été offerts (amanite tue-mouches, ...), expérimentés à l'occasion d'un voyage en Hollande (ou dans le pays d'origine du champignon considéré). L'amanite tue-mouches s'achète également via Internet, mais cela n'a pas été le cas des personnes rencontrées qui en ont utilisé.

Les graines contenant du LSA peuvent avoir été offertes, ramassées dans des massifs floraux mais sont le plus souvent achetées sur Internet sous l'appellation « graines de LSA », ou « graines d'hawaïenne ». Pour ces dernières (hawaïen baby woodrose seulement), le prix est de dix euros les dix graines. « *Se les procurer : ben je les commande sur Internet, avec ma carte bleue et je me fais livrer chez moi ! [...]* Il y a des smart shops en France, hein, moi les premiers smart shops que j'ai connus, ils étaient en France, sur Internet par contre » (Étienne).

La salvia peut être offerte par des connaissances, mais elle est principalement achetée sur Internet. Elle peut également avoir été ramenée d'Espagne. Les personnes qui ont acheté de la salvia sur Internet racontent qu'elles reçoivent les feuilles ou les fioles de concentrés accompagnées d'une petite pipe pour les fumer. Jérémie

rapporte notamment avoir acheté sur un site hollandais un « kit psychédélique » comprenant une fiole de concentré de salvia, une pipe adaptée et des spores de champignons à faire pousser, le tout pour cinquante euros.

Le datura a généralement été cueilli dans un ensemble floral urbain par les personnes qui l'ont consommé, ou dans un lieu inculte, ou bien la préparation à base de datura leur a été offerte.

Le DMT naturel a toujours été offert aux personnes qui l'ont expérimenté et l'une d'entre elles raconte que son « fournisseur » l'achète aussi par Internet.

Les usagers de mescaline, de cactées san pedro et peyotl, peu nombreux, déclarent des sources variées : la substance a pu être ramenée de son pays d'origine, achetée sur Internet, cultivée à domicile après l'achat de boutures de cactus sur Internet, ou achetée lors d'un *teknival*.

L'ayahuasca enfin, a pu être acheté sur Internet, ou être expérimenté – et donc acheté ou donné – en Amérique du Sud. Ce qui est nommé ici « l'achat d'ayahuasca », est en fait le paiement d'un « séminaire de développement personnel », qui comprend la prise d'ayahuasca « encadrée » par un chamane, au prix de cent dollars la journée dans le cas de la personne qui en rapporte le coût (Mary).

Les sources d'approvisionnement des plantes et des champignons hallucinogènes s'inscrivent ainsi dans des réseaux parallèles à ceux qui fournissent les autres substances psychoactives, et sont essentiellement caractérisées par une logique de « débrouille » au sein des groupes de pratique (entraide, transport de quantité pour son réseau personnel seulement), les réseaux structurés de vente n'ayant plus que la forme d'un interlocuteur déréalisé grâce à la place d'Internet. Jamais les discours n'évoquent la figure d'un « dealer » qui cherche le profit. Le principe de l'achat avec carte bleue et de la livraison par la poste banalisent le statut des substances naturelles qui sont achetées par ce biais.

Les conséquences sanitaires et sociales

Les conséquences sanitaires et sociales de l'usage des substances naturelles hallucinogènes, telles qu'elles sont racontées et perçues par les usagers eux-mêmes, comprennent trois grands thèmes.

Le premier, sanitaire, est celui de l'expérience du *bad trip* qui, comme le note la première étude réalisée en France sur ce thème (Lys et al., 2004), est généralement résolu sans séquelle au sein du groupe de pairs. Aucune personne en effet ne raconte d'internement en psychiatrie du fait d'un tel épisode ; cependant, ils peuvent le relater au sujet de connaissances, preuve s'il en est que ces événements n'ont pas toujours d'issue heureuse. Les *bad trip* peuvent survenir avec n'importe quelle substance hallucinogène naturelle (dans notre base de données, aucun épisode de ce type n'est cependant raconté avec les graines contenant du LSA). Les experien-

ces de *bad trip* sont expliquées par les personnes qui les ont vécues par deux types de raisons : soit du fait du contexte de la prise (par exemple, être entouré de personnes mal connues, être dans un endroit où l'on est mal à l'aise), soit le plus souvent par le surdosage. « *Un jour j'ai mélangé, j'ai pris deux doses, une dose de champignons hawaïens, une dose de champignons mexicains [...] au moment de partir je me suis levé, et là : noir, quoi. Je voyais plus rien, j'entendais tout, j'entendais très bien. Ça fait bizarre, l'impression d'être dans le noir total, comme dans une pièce noire, c'est juste un écran noir [...] Je flippais, parce que je croyais que j'allais tomber aveugle. Mes potes arrivent, j'étais à moitié en sanglot, je leur dis « Ça va pas, j'arrive plus à voir », c'était vraiment flippant... D'un coup, au bout de dix minutes que je me calmais, que je respirais bien fort, ça a commencé à revenir la vue, et là, j'ai dit : « C'est bon, on va pouvoir y aller ». [...] et au moment où je veux me relever, plus moyen de me servir de mes jambes. Je pouvais rien faire, je pouvais pas bouger un doigt de pied, rien. Là, vraiment, je me suis mis à chialer : « Putain, qu'est ce qui se passe ? » » (Axel).*

Le deuxième thème est celui des accidents, des risques d'accidents ou des situations de soumission involontaire²² qui peuvent être provoqués par la prise de substances : dans le cas des personnes qui ont participé à l'étude, ces situations ne sont survenues que lors de prises de datura ou d'ayahuasca.

Après onze jours d'errance, perdu dans un monde horrifique, Karim se fait renverser par une voiture. Il est hospitalisé alors qu'il est encore sous l'effet du datura. Également sous datura, Ludovic empêche un ami, qui voulait éviter de prendre les escaliers, de sauter du cinquième étage (il s'agissait pour lui d'une forme « d'esprit pratique » oublieux du principe de la gravité et non d'un geste suicidaire). Les situations de soumission involontaire sont quant à elles illustrées par l'histoire de Mary : elle prend contact avec un « anthropologue américain », qui lui permet de participer à son premier séminaire de développement personnel, c'est-à-dire à une initiation à l'ayahuasca avec un chamane qu'il connaît, en Amérique du Sud (où elle avait déjà pris de l'ayahuasca, mais dans un contexte de manifestation festive, avec des adeptes du Santo Daïme venus chercher de nouvelles recrues). Alors qu'elle est complètement dominée par les effets de la substance, le (soit-disant ?) anthropologue profite de son état et la viole à plusieurs reprises.

Une autre anecdote peut être évoquée au sujet du datura, différente de celles où les usagers sont ou risquent d'être victimes. Le consommateur de datura peut devenir dangereux pour les autres, selon sa personnalité et ses expériences passées, et ce du fait de la perte de contrôle sur soi. « *Moi j'ai mon meilleur pote il s'est carrément battu... Parce qu'il a fait l'armée, et il a ramené des armes de Yougoslavie, et entre autres il a une dague de kalachnikov, une dague baïonnette, et il se battait*

²² On parle généralement de soumission chimique lorsqu'il s'agit de substances synthétiques. Le terme de « soumission involontaire » a été préféré ici du fait du caractère naturel des substances incriminées, mais les deux termes peuvent être utilisés.

contre les arbres, à les planter et tout ! [...] ses potes osaient pas l'approcher [...] Il a quand même fait quarante kilomètres le mec, sur vingt-quatre heures » (Yann).

Le dernier thème est le seul qui puisse véritablement être qualifié de « conséquence sociale de l'usage » : il s'agit de la modification du rapport à autrui. Le plus souvent, les personnes parlent de conséquences positives de l'usage, par le développement de leur capacité relationnelle – qui perdurerait au-delà des prises – et l'augmentation de leur capacité d'empathie. « *(Je suis) peut-être un peu plus ouverte* » (Anna) ; « *Ça modifie un peu la façon de voir les choses, je suis peut-être plus serein, moins énervé, moins speed qu'avant* » (Benoît) ; « *J'ai cet esprit d'écoute, c'est resté. On va dire, comme si je l'avais... Comment dire ? Comme si ça l'avait révélé ces produits, et quand l'effet de ces produits est parti, et ben c'est resté* » (Karim) ; « *Pour moi c'est vachement positif ! [...] je vois les choses autrement, je m'ouvre plus aux autres* » (Étienne) ; « *Je suis un peu plus sociable, ça c'est sûr parce que maintenant, j'arrive plus à aller vers les gens facilement, parce qu'avant j'étais une teigne !* » (Martin).

Aucune conséquence sociale négative de l'usage n'est mentionnée, y compris lorsque la question est explicitement posée. « *Pour l'instant, très honnêtement, les drogues ne m'ont jamais posé un problème de ce point de vue là* » (Fabien) ; « *Moi je dis les champignons, après dix-sept ans de consommation, pas de mauvaises séquelles* » (Patrice). Certaines personnes estiment que l'usage de drogues a pu modifier leur trajectoire sociale (perte de motivation à la recherche d'emploi, dégradation de la relation à la famille), mais elles attribuent ces processus à l'usage abusif d'autres substances psychoactives (alcool, héroïne notamment), ou au polyusage. « *Quand je prends des drogues, après je suis démotivé pour aller chercher du boulot ou faire des démarches* » (Christian) ; « *Par rapport aux drogues oui (il y a eu des conséquences négatives sur ma vie), mais par rapport à ces produits naturels, non* » (Yann).

Malgré les expériences de *bad trip*, d'accidents et de soumission involontaire qui ont été exposés, le discours général que tiennent les consommateurs est plutôt dominé par un consensus sur l'absence de conséquences sanitaires et sociales liées à leur usage de « plantes » hallucinogènes. Ils évoquent plutôt des conséquences qu'ils perçoivent comme « positives » : une meilleure sociabilité, de la sérénité et une désinhibition qui persistent hors des prises, de l'intérêt pour la méditation et l'ésotérisme, du désintérêt pour la « superficialité », une meilleure compréhension de points de vue différents, le fait de voir les choses « autrement »... Ce « décalage » suscité par la prise de substances hallucinogènes peut aussi conduire à développer un regard critique sur la société en général ou sur le sujet des drogues en particulier. « *Ça a changé qu'une seule chose, c'est de me rendre compte qu'on se fout de notre gueule [...] dans mes pensées, ça m'a radicalisé un petit plus dans mon positionnement vis-à-vis de la société, de dire « Je suis pas d'accord », mais sur ma vie personnelle, non* » (Fabien).

Enfin, lorsque les hallucinations sont interprétées comme des « visions », l'usage peut avoir des conséquences qui modifient complètement l'appréhension de soi et du monde. C'est l'exemple de Julie dont les représentations relatives à sa conception du monde vivant sont entièrement modifiées par l'usage de l'ayahuasca (les plantes communiquent). Cela l'a conduit à développer une croyance spirituelle qui ne trouve pas, selon elle, de source dans son éducation. « Il y a des choses qui ont changé dans ta vie depuis que tu consommes des plantes hallucinogènes ?] *Oui. Plein [elle rit]. Ma vision du monde, ma vision du spirituel, ma vision de la religion. [Tu étais croyante avant ?] Non. Mais maintenant je le suis* ».

La perception des risques associés à l'usage

Un travail conduit sur la perception des risques associés à l'usage des substances psychoactives (Verchère, 2005) fait un constat qui peut être strictement repris pour les discours des usagers des plantes et des champignons hallucinogènes : « *Globalement, la notion de « risques » n'apparaît pratiquement jamais spontanément dans les discours des personnes interrogées. De fait, les liens entre pratiques et risques ne sont pas immédiats. Les individus préfèrent parler d'abus et de « limites à ne pas dépasser* » (Verchère, *op. cit.*). Dans nos entretiens, aucune personne n'aborde le sujet du risque sans que l'enquêteur/trice ne l'incite à le faire. De plus, il est probable que cette incitation ne précède pas une évocation spontanée : parmi les enquêteurs, une personne n'a pas posé la question du risque et aucun des huit entretiens qu'elle a réalisés n'aborde le sujet.

Une seule véritable exception à cette assertion : l'usage du datura. C'est la seule plante pour laquelle un discours sur les risques encourus peut apparaître au cours des entretiens sans que ce soit l'enquêteur qui introduise le sujet. De façon générale, le fait que les substances dont il est question soient « naturelles » constitue généralement un argument qui justifie en soi de postuler que les risques sont inférieurs à ceux qui sont pris lors de l'usage des substances de synthèse. Cependant, ce discours n'est pas unanime et certains usagers insistent au contraire sur le fait qu'une molécule qui suscite un état de conscience modifié comporte des risques similaires, qu'elle soit d'origine naturelle ou synthétique.

Comme le souligne Céline Verchère, la perception du risque est avant tout liée à la notion d'« abus » et de « limite ». Dans les discours, elle est ainsi très liée à la question du « dosage » des substances consommées, dont le contrôle doit permettre, selon les usagers, d'éviter les principaux risques perçus, celui du *bad trip* et celui de « rester perché ». Mais pour le groupe de substances que constituent les plantes et les champignons hallucinogènes, les discours montrent également la perception d'une « échelle du risque » dont la variable principale est le type de substances consommées. Cette échelle s'étend des champignons de type psilos français (risque

le plus réduit) jusqu'au datura (risque le plus élevé). Bien entendu, cette échelle est bâtie sur les constats empiriques de sa propre expérience et de l'observation des pairs. Cependant, elle n'est pas totalement concrète dans le sens où elle fait également appel à des représentations qui ne sont pas entièrement liées à l'expérience et à l'observation, comme en témoigne la place de l'ayahuasca, dont les effets devraient le placer presque au même niveau que le datura. Ce n'est pourtant pas le cas, car il semble jouir d'une image positive, y compris auprès des individus qui n'en ont jamais fait l'expérience²³.

Produits naturels et minimisation des risques encourus

La représentation qui veut que la prise de substances psychoactives naturelles implique moins de risques que la prise de substances synthétiques n'est pas unanime : une partie des personnes rencontrées insiste sur le fait qu'elles n'attribuent pas de différence de risques entre produits naturels ou synthétiques. « À mon avis, tu prends un très bon trip, tu prends l'équivalent de cent vingt champis [*psilos français*], t'auras exactement les mêmes effets, c'est juste une histoire de dosage par rapport au trip comment il est dosé, mais je crois réellement qu'à dose égale ça a les mêmes effets » (Fabien) ; « Il y a des risques avec toutes les drogues. Par exemple, je connaissais une meuf... Il y en a beaucoup qui disent « Ouais, je prends que des trips naturels », ou je sais pas quoi, mais franchement c'est de la grosse connerie, faut pas croire que parce que ça vient de la nature ! Les amanites phalloïdes c'est naturel hein ! » (Anna) ; « De toute façon, que ce soit une plante ou une molécule de synthèse, à la base c'est une molécule qui agit » (Max).

Au contraire, lorsque produits naturels et minimisation des risques encourus sont associés, différents arguments sont mis en exergue pour le justifier. Ils peuvent être distingués en quatre types.

Le premier consiste à s'inscrire dans un cadre de pensée qui prône la perception d'une « nature idéalisée » et qui implique que tout ce qui vient de la nature est forcément meilleur que ce qui est artificiellement créé par l'homme. Il peut s'apparenter à un argument « écolo-apocalyptique » : tout ce que l'homme crée le conduit à sa perte (Léger, 1983). Mais attention, tenir ce discours ne signifie pas forcément pour autant que le principe en soit respecté (les drogues de synthèse sont largement consommées par les personnes citées ci-après).

« Parce que j'aime la nature, j'ai l'impression que c'est moins nocif » (Jérémy) ; « Moi je préfère l'effet des trips [LSD], mais je préfère prendre des trucs naturels parce

²³ Les effets violents de l'ayahuasca devraient effectivement conduire à pratiquement l'assimiler au datura en termes de risques perçus. Mais aucun décès lié à une surdose d'ayahuasca n'a été recensé, ce qui n'est malheureusement pas le cas du datura. Si l'usage d'ayahuasca augmente dans certains groupes d'usagers de drogues, et notamment dans le cadre de prises « non surveillées » par autrui, l'ayahuasca est pour le moins susceptible de générer le même type d'accidents que ceux qui ont pu être recensés avec le datura (par exemple, sauter par la fenêtre, traverser la route de façon inconsidérée, etc.).

que au moins c'est moins dangereux pour le physique [...] pour le Karma, je pense que c'est pas plus mal, pour le corps et tout, si tu veux être un peu en paix avec toi-même... C'est comme les végétariens qui bouffent pas de viande pour se sentir mieux, je pense que si tu prends que des produits naturels, tu te sentiras sûrement mieux que si tu prends des ecstasy, ou tout ce qui est chimique » (Axel) ; « Quand je prenais un champignon, je le faisais avec un respect de mon corps parce que je me disais que ça venait de la nature, et comme je me disais que la nature c'était moi-même, que je faisais partie de ce tout en fait... Ça respectait la loi naturelle en fait. C'est sûr que quand on prenait une grosse poutre de Ké [kétamine]... je ne respectais pas mon corps ! [Il rit] C'était plus du tout la même philosophie ! » (Martin).

Les trois autres types d'arguments qui justifient l'association entre les produits naturels et l'idée de réduire les risques encourus sont plus pragmatiques que celui précédemment cité.

D'abord, il y a un argument qui est lié au fait que les produits synthétiques sont obtenus à partir du marché noir, de l'économie parallèle. Dans cette perspective, le produit naturel revêt l'avantage de ne jamais contenir de produits de coupe. C'est l'argument le plus souvent cité. La hantise du produit de coupe s'appuie sur la peur de consommer un produit encore plus dangereux, ce qui pourrait être nommé « l'angoisse de la strychnine », mais aussi sur la peur d'acheter un produit synthétique qui se révèle sans effet : dans ce dernier cas, le produit naturel permet surtout de réduire le risque de « perdre son argent ». « [Les drogues de synthèse] on ne sait jamais ce qu'il y a dedans. Les champis, c'est clair, c'est quelqu'un qui les a fait pousser » (Anthony) ; « Je serai plus confiant si c'est un champignon, parce qu'au moins je sais que c'est un champignon, il y aura rien d'autre qu'on ait pu rajouter. Sur les trips [LSD], on met de la strychnine, dans les taz [ecstasy] on fait ce qu'on veut, dans la ké [kétamine] on fait ce qu'on veut, dans les poudres on met ce qu'on veut, au moins tu sais que ton champignon, c'est un champignon » (Martin) ; « Tu prends des champis, y'a pas le souci de se dire : « ça va monter ou ça va pas monter ? » » (Jérémy) ; « Moi ça va plus être pour ça, pas vraiment pour le délire naturel [...] mais pour le délire « effets », c'est-à-dire qu'au moins là je suis sûre qu'il va y avoir un effet réel quoi. Alors que les trips, ils sont coupés... Les buvards ils mettent de la strychnine dedans, des trucs qui te vont aussi dans le cerveau, ça vraiment je supporte pas, ça te fait mal aux dents, ça te pourrit les dents. Des trips j'irais pas en acheter, ça c'est sûr, alors que des champis j'irais en acheter tu vois, parce que je suis sûre de l'effet, c'est un truc de bonne qualité, c'est une bonne défonce [...] C'est pas coupé avec des trucs de merde. Parce qu'à la limite ce serait du sucre tu vois, mais on trouve des tas de trucs bizarres dedans, de la strychnine, des trucs comme ça » (Sarah) ; « Au choix, quitte à consommer des drogues, il vaut mieux prendre celle-ci, la naturelle, plutôt que toute cette merde trafiquée là » (Patrice).

Un autre argument, concernant surtout les champignons, prétend justifier une perception de moindre risque des produits naturels, celui de la facilité du dosage. Il

souligne qu'il est plus aisé d'en prendre par petites doses, ou de s'en administrer une en plusieurs prises (par exemple cinquante champignons en deux ou trois fois, pour susciter une « montée douce »), contrairement à un produit synthétique comme le LSD, dont l'ensemble du principe actif est concentré sur une petite surface de buvard. La possibilité du dosage avec les « plantes » hallucinogènes apparaît ainsi à la fois comme un risque (« mal doser ») mais aussi comme un facteur de protection du risque de *bad trip* (« bien doser »). L'intérêt qui est perçu est de pouvoir soi-même maîtriser sa dose, alors que dans le cas des substances synthétiques, le dosage est inconnu et dépend du producteur. « *Des produits que tu vas ramasser toi-même, en général, tu connais le dosage, la plus grosse donne elle est là pour moi, c'est pas tellement que ce soit synthétique ou pas, le seul truc c'est que je sais ce que je prends, et combien j'en prends, et pour ça c'est un vrai intérêt pour moi. Après il y a tout le côté où t'es pas dans une relation de deal puisque tu vas cueillir tes champignons [...] C'est ce qui me fait prendre des produits hallucinogènes naturels, parce que je gère le dosage* » (Fabien).

Enfin, le dernier argument est cité de façon minoritaire : il consiste à estimer que l'usage des substances naturelles favorise l'espacement des prises du fait de la voie d'administration, contrairement aux drogues de synthèse dont la consommation peut plus aisément être régulière, du fait d'une administration inodore et sans saveur. « *Une drogue de synthèse par exemple, pour comparer hallucinogène et hallucinogène, tu as d'un côté le LSD, et de l'autre par exemple le cactus ou la salvia, ou d'autres potions que tu bois... Le LSD, c'est un pauvre timbre, tu te le mets sous la langue, tu es perché pendant douze heures, bon et puis voilà, c'est très sympa à faire... Tandis que le cactus c'est quand même une potion que tu te prépares toi-même, t'essaies d'être à jeun avant, parce que ça fait vomir [...] tu as mal au ventre, il faut boire la potion... Pour moi ça n'a rien à voir avec un timbre que tu te mets sous la langue et point barre. C'est pas aussi facile. Faut déjà être déterminé, en vouloir, il faut vraiment en vouloir, comparé à un morceau de buvard à gober, pour moi ça n'a rien à voir* » (Max).

Les risques perçus

Une partie des personnes rencontrées déclare que l'usage des substances naturelles hallucinogènes n'implique aucun risque. Pour les autres, le fait de percevoir des risques ne les conduit pas à cesser leur pratique mais à développer des stratégies pour éviter d'éventuels problèmes. Comme le souligne Gaëtan, consommer des « plantes » hallucinogènes ne veut pas dire que le risque est forcément nié, c'est plutôt « *miser, en espérant avoir le meilleur et en espérant éviter le pire* ».

- La crainte du bad trip et de « rester perché »

Le *bad trip* est un épisode d'angoisse profonde, qui est soit généré par un délire psychotique transitoire, soit par le sentiment d'une extrême lucidité qui révèle des analyses perturbantes sur soi ou son environnement, soit le fait de mal réagir face

à une situation inattendue qui survient. Dans tous les cas, c'est une réaction de panique (Lys et al., 2004). Cependant, la crainte du *bad trip* est moins importante que nous l'imaginions au départ ; l'épisode de panique peut même être envisagé comme un risque assumé, si l'on peut dire, dans la carrière de l'usager d'hallucinogène. « *J'ai pas vraiment l'impression de prendre des risques, peut-être plus tard, peut-être qu'il y aura des séquelles, et peut-être que je le regretterai un jour, mais pour l'instant... Si. Le risque de bad, quoi, c'est tout. Ou alors le risque de te faire agresser* » (Axel) ; « *Bad trip, ouais, ouais, tu imagines, le nombre de fois où j'ai pu en prendre. Ben le bad trip, la première fois ça fait peur ça c'est clair ! [...] Parce que quand tu sens que tu pars, c'est baisé, quand tu pars, c'est pas compliqué, c'est bai – sé ! C'est pas la peine d'essayer de réfléchir à quoi que ce soit, quand tu commences à partir en vrille, c'est que, ben, c'est que t'es conditionné pour partir en vrille ce jour là quoi, et puis ben tu pars en vrille quoi. [...] Des bad trip, j'en ai eu avec tout le monde, tout seul et en groupe. Mais bon, ça arrive, hein* » (Patrice).

Par contre, c'est le fait de « rester perché » qui inquiète surtout les usagers, le fait que la recherche volontaire de l'expérience psychotique temporaire devienne involontairement un état permanent. Il est perçu comme le risque extrême, dans le sens où, contrairement à l'épisode du *bad trip*, le fait de « rester perché » s'inscrit dans la durée, c'est l'enfermement dans une réalité virtuelle alors que les effets hallucinogènes devraient avoir cessé (Hoareau, 2004). Le terme viendrait de la perche du perchiste dans la discipline athlétique : le perché est celui qui est resté « coincé » au sommet du saut, entre terre et ciel – la perche étant la métaphore des produits psychotropes (Hoareau, *op. cit.*). Cette interprétation semble particulièrement valide puisque le terme de « perche » participe à plusieurs expressions populaires dans les groupes d'usagers : « tenir une perche » signifie être dans la pleine manifestation des effets hallucinogènes ; « le *perchman* » est celui qui abuse des produits hallucinogènes, etc. (Hoareau, *op. cit.*). Le fait de « rester perché » apparaît ainsi comme la plus grande crainte des amateurs de produits hallucinogènes : celle-ci n'est pas seulement de l'ordre du fantasme ; elle s'enracine aussi dans l'observation des pairs. Plusieurs personnes racontent comment un ami ou une connaissance a pu « rester perché », être interné dans un service de psychiatrie, sans forcément d'ailleurs que l'entourage familial et médical ait véritablement conscience des raisons qui ont suscité son état. Il faut dire que le plus souvent, ces récits se rapportent à des prises de datura. « *Prendre un risque... je sais pas. Prendre un risque, ce serait peut-être ne plus revenir à un état normal, rester dans tes délires, être un peu... T'enfermer dans tes trips, plus trop calculer le réel de l'irréel, vivre un peu dans l'autre monde. Ne plus trop calculer la réalité qui t'entoure* » (Anna) ; « *Prendre des risques, c'est avoir des troubles irréversibles* » (Étienne) ; « *Le risque c'est resté perché psychologiquement* » (Max) ; « *Ne jamais redescendre, prendre le risque de jamais redescendre* » (Jérémy) ; « *J'ai tellement de gens qui ont pété les plombs autour de moi, que bon... Quand tu vois tes copines complètement en vrille ! [Pour toi c'est quoi prendre un risque ?]*

Risquer de perdre mon cerveau [Risquer de perdre ton cerveau ? C'est-à-dire ?] Avoir le cerveau complètement déboîté, ne plus être capable d'assumer le quotidien » (Sarah).

Lorsque les usagers perçoivent effectivement le risque de « rester perché » ou de faire un *bad trip*, ils essaient généralement de réunir des conditions favorables pour ne pas avoir à se soucier de ces risques au moment de la prise. « Au moment où j'en prends, est-ce que j'ai conscience de prendre un risque ? Non, parce que je ne prends pas de risques [...] Le risque zéro n'existe pas, ça n'existe pas on est d'accord, mais je me mets suffisamment de conditions pour que j'ai pas à me poser la question de savoir si je suis en danger ou pas » (Fabien).

Ces conditions favorables regroupent trois types de précautions : la première mise en avant est de veiller au dosage du produit, à laquelle s'ajoutent le fait de veiller à consommer dans un contexte approprié – être entouré de personnes de confiance, dans un lieu sécurisant/sécurisé, le plus souvent non confiné et le fait de veiller à ne consommer que lorsque son état psychologique est bon. Généralement, lorsque les personnes racontent un *bad trip*, elles expliquent d'ailleurs sa survenue par le fait qu'elles n'ont pas respecté au moins une de ces trois conditions. « Moi je préfère être avec une ou deux personnes de bonne confiance, qui savent maîtriser leur drogue, qui savent comment ils sont sous substance, ce qui permet de mieux te laisser aller, et en même temps tu sais que tu peux te reposer sur ces gens si jamais toi tu vas pas bien [...] quand tu prends une drogue, il faut être bien entouré et bien se documenter sur les choses. Sinon, après ça devient malsain, et vraiment trop dangereux [...] Lorsque tu les prends, déjà tu es dans une bonne condition psychique, parce que si tu n'es pas bien dans ta tête, c'est pas du tout le bon moment pour prendre ces produits-là. Parce que tu vas y penser, tu vas te faire un mauvais voyage » (Max) ; « Je perçois pas tant de risque que ça. Le risque ça va être de conduire, mais je conduis pas quand j'en prends, enfin j'essaie de ne pas conduire... À part ça, faut pas se mettre à côté d'un précipice... Mais ça, c'est des trucs qui paraissent logiques. Les risques, c'est une surdose, je prends toujours des doses... À chaque plante quand j'ai commencé, à chaque fois j'ai pris à peu près les doses qui étaient prescrites²⁴ au départ sur les sites Internet ou sur les papiers, et après j'ai augmenté les doses » (Étienne) ; « c'est bien pour triper, mais alors entourée. Entourée de gens en qui on a confiance » (Bénédicté) ; « Moi j'ai vu des gens vouloir se suicider en descente, vraiment à être pas bien, mais bon ce n'est pas le psylo, c'est le bonhomme » (Fabien) ; « Si je déprime, je vais sûrement pas aller prendre des champis » (Lucien).

²⁴ Le terme « dose prescrite » fait référence aux informations diffusées sur Internet ou reçues avec le produit acheté par la Toile et en dit long sur la confiance qui leur est accordée.

- Gradation des risques des champignons datura

Les risques associés à la prise d'hallucinogènes naturels sont également liés à la nature du produit consommé. Les discours montrent que les usagers se représentent une échelle du risque dans laquelle les champignons de type psilos français et les graines contenant du LSA représentent le risque le plus bas et dans laquelle le datura représente le risque le plus élevé. « Avec les champis, tu vas quand même pas faire des trucs qui peuvent te mettre en danger, qui vont te mettre trop en décalage avec la réalité. Là [avec le datura] c'est vraiment flippant, de te dire que pendant un moment tu vas rien maîtriser, tu ne vas plus être toi-même, tu vas plus te souvenir de ce que tu as fait, même pas tu te souviens de tes parents parce que tu es dans un autre monde, et bon, tu te souviens de rien quoi » (Sarah) ; « J'ai vu une copine qui était comme une marionnette carrément, il y a quand même des risques de se faire racketter » (Anthony, datura) ; « Le datura, il y en a qui sont vraiment restés scotchés, je connaissais un gars il reconnaissait même plus son père, il paraît que c'est de la folie, le datura, ça peut être dangereux » (Benoît) ; « [Pour toi, c'est quoi prendre un risque ?] Prendre du datura !... par exemple » (Étienne) ; « La bête noire, c'est le datura » (Karim).

Plus la substance est associée à un niveau élevé sur cette échelle du risque, plus les personnes qui la consomment néanmoins vont veiller à respecter les précautions précédemment citées : état psychologique, contexte de la prise et surtout, contrôle du dosage autant que faire se peut. Chez des personnes comme Martin, qui apparaît de façon générale comme peu conscient des risques qu'il prend en utilisant ces produits, un discours de mise en garde se retrouve lorsqu'un produit comme le datura est abordé (mais chez d'autres, le seul fait de ne pas consommer du datura et de préférer des substances perçues comme comportant moins de risque constitue une précaution en soi). Ainsi, plus on associe un risque élevé à la substance consommée, plus la question du dosage apparaît comme essentielle « La datu c'est un hallucinogène, mais l'effet qu'elle a, pour moi, il est bien plus violent qu'un champignon, il est bien plus violent que... c'est vraiment pour moi, c'est violent, si tu le doses pas c'est violent [...] tu sais plus ce que tu fais. C'est pour ça qu'il faut doser, mais pour tout, pour toutes les drogues il faut doser. Là, c'est vraiment, moi à chaque fois je mets le tampon, je dis aux gens à chaque fois « mettez le tampon : dosage ». Pour moi c'est dangereux, c'est vraiment dangereux » (Martin, datura).

L'hypothèse peut être posée que cette échelle du risque est exclusivement bâtie sur l'observation empirique de soi et des pairs, sur les récits qui circulent dans les groupes de pratiques sur les expériences des pairs, ainsi que sur les récits qui sont lus sur Internet. Cela signifie que finalement peu de crédit est réellement attribué au discours qui ne provient pas de personnes qui participent, de près ou de loin, à ces groupes de consommateurs. Cette hypothèse trouve sa source dans un constat. Le datura est considéré comme la substance la plus dangereuse et cette

perception s'accorde avec le discours scientifique sur les effets des substances actives qu'il contient, notamment la scopolamine et l'atropine. Mais les β -carbolines et les autres constituants actifs contenus dans la décoction d'ayahuasca devraient conduire à classer cette préparation au même rang que le datura, ou du moins à lui associer également un risque élevé. Or, contrairement au Datura, l'ayahuasca semble jouir d'une bonne image. La question du risque n'est pas évoquée à son sujet, y compris par les personnes qui n'en ont jamais consommé. Contrairement au datura, il faut dire que les personnes qui n'ont pas consommé d'ayahuasca ne connaissent pas ou peu de personnes qui en ont effectivement fait l'expérience. Il circule par contre des représentations à son sujet, similaires à celles qui étaient rapportées à propos du LSD à partir des années soixante, en termes de « d'ouvertures des portes de la perception » principalement, et de « compréhension sensible du monde ». « *En ce moment, [en souriant] je lis Le Serpent cosmique [...] ça me travaille pas mal. Je l'ai pas fini, je l'ai presque fini, et c'est toute une remise en question. Et en fait j'aimerais bien tester l'ayahuasca. [...] En fait parce que je me retrouve pas du tout... du moins la création du monde et la création des humains, de la vie, par... je retrouve pas ça du tout, dans toutes les religions, j'y crois pas. Le truc Dieu a créé Ève, Adam. Tu vois. Je serais vachement plus... bin tu vois, le fait d'avoir lu ce livre maintenant je serais vachement plus... pas rationnelle parce que ça t'empêche aussi de voir certaines choses le fait d'être rationnelle ou trop rationnelle. Mais je pencherais plus vers ce mode-là de création de vie, cette façon-là. Et puis que dans toutes les religions de toute façon se retrouve le double serpent-là. Et en fait, je me dis bien que... je me dis que c'est tout à fait possible en fait. Et on va dire que je pencherais plus sur cette version là* » (Sonia).

Ainsi, l'image de l'ayahuasca n'a pas de point commun avec celle du datura. De fait, des personnes rapportent qu'elles « aimeraient essayer » et la lecture d'ouvrages peut susciter ces velléités d'expérimentation, notamment celle d'un livre qui supplante ceux de Castaneda dans les nouveaux cadres de référence associés à l'usage des drogues naturelles aujourd'hui : *Le serpent cosmique*, de Jérémie Narby. Nous reviendrons sur ce livre et sur le sujet de l'engouement pour le « néochamanisme » dans la seconde partie de ce rapport, ainsi que dans la discussion qui conclue ce travail.

Synthèse

Toutes les personnes rencontrées ont déjà consommé des champignons hallucinogènes, essentiellement des psilos français ou des champignons mexicains. Presque toutes les personnes rencontrées (28/30) ont également expérimenté au moins une plante hallucinogène, principalement le datura et la salvia. Les champignons peuvent n'être consommés qu'à l'automne, période de cueillette pour les psilos locaux, mais ils sont souvent consommés tout au long de l'année. Notamment, des usages bimensuels des champignons mexicains sont plusieurs fois rapportés. Les autres champignons sont plus exceptionnellement consommés, lorsque les personnes ont l'occasion de s'en procurer. Le rythme de consommation « opportuniste » concerne également les plantes hallucinogènes, car une minorité seulement les utilise régulièrement.

Les champignons sont le plus souvent mangés crus, frais ou secs, ou bien préparés en infusion. Les plantes sont consommées en infusion, fumées, ou préparées en « décoction ». Il n'est pas rare que les champignons ou les plantes soient macérés dans de l'alcool, ce qui permet de les conserver et de disposer de mélanges qui majorent les effets psychoactifs.

Les effets recherchés et ressentis ne sont pas seulement hallucinogènes ; ils varient bien sûr selon les champignons et les plantes consommés, mais il est possible de les décrire de façon transversale. Les effets qui procurent de la stimulation, de l'euphorie, de la sérénité, voire de la méditation sont caractéristiques des effets non hallucinogènes recherchés. Les effets hallucinogènes recherchés sont décrits comme une perturbation des sens (la perception d'une modification de l'environnement, des couleurs, des sons, des odeurs, de l'aspect des objets ou des personnes présentes), mais aussi comme des effets dits déroutants (notamment des hallucinations corporelles au sens propre, c'est-à-dire des « apparitions » visuelles). D'autres effets ressentis ne sont pas recherchés : il peut s'agir pour certains des effets de méditation, mais le plus souvent il s'agit des effets « ténébreux », c'est-à-dire la survenue d'un mal être, d'un sentiment dépressif, ou d'hallucinations visuelles qui provoquent de la panique voire de la terreur. Les personnes décrivent également des effets inconfortables, c'est-à-dire des symptômes physiques qui perturbent l'état de conscience modifié (nausées, vomissements...).

Les sources d'approvisionnement apparaissent comme non liées aux réseaux de distribution des autres drogues : en dehors de la cueillette faite soi-même ou par un ami (le plus souvent des psilos), la source la plus fréquente est l'achat sur la Internet ou l'achat auprès d'une personne qui s'est procurée la substance par la Toile. Il peut également s'agir de la culture de graines ou de spores achetées par le même média.

Les conséquences sanitaires de l'usage concernent le plus souvent le récit de *bad trip* ou d'accidents sous l'effet des substances. Du point de vue social, les usagers ne perçoivent pas de conséquence négative de leur usage, seulement pour les hallucinogènes naturels ; ils ont plutôt tendance à évoquer un effet positif sur leur capacité relationnelle et d'empathie.

Du point de vue des risques associés à l'usage, les liens entre la consommation d'hallucinogènes naturels et la prise de risque ne sont pas immédiats. Globalement, il y a une tendance à minimiser les risques encourus, du fait du caractère naturel des produits, et au regard des risques encourus avec les substances synthétiques. Les risques perçus concernent essentiellement la crainte de « rester perché » et sont surtout associés à des substances comme le datura. Pour prévenir les risques, les personnes mettent le plus souvent en place des stratégies de contrôle qui ont partie liée avec la gestion du dosage et l'attention portée à son état psychologique au moment de la prise, d'une part, et au contexte de la consommation, d'autre part.

Typologie des significations associées à l'usage des champignons et des plantes hallucinogènes

Rendre compte des significations associées à l'usage des substances naturelles hallucinogènes permet de mieux saisir la diversité des façons d'utiliser ces « plantes » et, par extension, les motivations de leurs usagers. En effet, les significations associées à l'usage permettent de mieux comprendre les raisons pour lesquelles les personnes utilisent ces substances, et celles par lesquelles elles justifient leurs pratiques, mais ces significations conditionnent également en grande partie les substances privilégiées, ainsi que les contextes de consommation. Dans cette perspective, les significations associées à l'usage des champignons et des plantes hallucinogènes permettent d'appréhender différents profils d'usagers et de restituer la variété des usages contemporains de ces substances naturelles.

L'analyse de contenu thématique des composantes sociales et subjectives qui participent au déroulement des itinéraires d'usagers de ces substances met ainsi en évidence le rôle central du sens investi dans la consommation. Celui-ci conditionne les représentations des substances (par extension les représentations des risques qui leur sont associés), les contextes d'usage, les produits privilégiés et, plus largement, les façons de vivre et de concevoir ces expériences. Cette analyse permet de dégager une typologie qui distingue sept façons d'investir du sens dans l'usage des plantes et des champignons hallucinogènes, chacune impliquant une activité spécifique de consommation de ces substances. De plus, l'analyse du sens investi dans la consommation fait apparaître trois grands types de représentations de ces « plantes », au sein desquels se répartissent les sept types de significations associées à leur usage.

L'interprétation des significations de l'usage

La typologie interprétative des significations de l'usage a pour objectif d'être opératoire²⁵. Elle vise à favoriser une meilleure compréhension des usages contem-

²⁵ La notion de « typologie » est précisée dans l'annexe I, « Méthode de l'enquête ».

porains des plantes et des champignons hallucinogènes ainsi que des motivations des consommateurs. Le moyen est le classement des éléments de discours sur les pratiques et de ceux relatifs à l'interprétation personnelle des usagers quant à leur façon de justifier et de relater leurs expériences avec ces substances.

Cette typologie est donc construite à partir d'une classification fondée sur le sens investi et les représentations des substances. Elle est transversale quant aux dynamiques des carrières de consommateurs. Cela signifie qu'elle rend compte des significations associées à l'usage des plantes et des champignons hallucinogènes au moment de l'entretien, mais que lorsque différentes significations de l'usage se sont succédées au cours des carrières d'usagers, ces significations passées correspondent toujours à l'un ou l'autre des types qui vont être exposés. Comme tout exercice typologique, le compte rendu des significations associées à l'usage ne doit pas être envisagé de manière figée : différents types de sens investi ont pu se succéder au cours de la vie d'un usager (c'est souvent le cas chez les personnes âgées de plus de vingt-cinq ans). Mais pour une minorité de personnes rencontrées, différentes significations peuvent coexister simultanément et être privilégiées selon les partenaires de consommation, les contextes des prises, comme selon les substances consommées.

Le sens investi dans l'usage des substances naturelles hallucinogènes s'éclaire avec une première distinction par les représentations des substances²⁶, lesquelles permettent de mieux décrire les différents types de sens investi qui s'y réfèrent.

Le premier groupe de représentations considère les substances hallucinogènes naturelles comme des « plantes » enchanteresses. Les « plantes » enchanteresses ont la vertu de « réenchanter » le monde, c'est-à-dire qu'elles transforment des interactions, des événements, des objets banals en interactions, événements ou objets merveilleux, et leur confèrent « comme par magie » la capacité à susciter le ravissement et la passion : les relations avec autrui sont plus empathiques, les fêtes sont plus gaies et plus vives, la nature est plus belle. En peu de mots, les « plantes » enchanteresses multiplient les émotions, embellissent les ambiances, favorisent l'exubérance.

Le deuxième groupe de représentations appréhende les substances hallucinogènes naturelles comme des « plantes » d'égarement. Ce terme est emprunté à Patrick Prado (Prado, 2004), mais recouvre ici un sens plus large. L'enquête conduite dans la société traditionnelle bretonne, déjà citée dans l'introduction générale, permet de conclure que le datura est plus une plante d'égarement qu'une plante hallucinogène, selon les discours de ses consommateurs : Patrick Prado entend par là que les usagers de datura n'évoquent pas d'hallucinations, mais le fait de « se perdre », de ne pas retrouver leur chemin dans un espace connu. C'est un égarement dans l'espace territorial : Patrick Prado précise même que dans le cas des groupes de personnes enquêtées, il s'agit de « girotopie » (espace perçu comme courbe), ou de « girodromie » (le déplacement s'arrondit). Dans le cas de notre

²⁶ La notion de « représentation » est précisée dans l'annexe I, « Méthode de l'enquête ».

étude, l'appellation de « plantes » d'égarement désigne également leur capacité à égarer l'usager dans l'espace physique, au sens géographique et matériel, mais aussi psychique, au sens du développement d'une activité onirique, où rêves et réalité se confondent le temps des effets du produit. L'égarement dans l'espace territorial et l'égarement psychique peuvent se cumuler dans le cas d'une perte de conscience active (l'usager agit, se déplace) ; ou bien l'égarement psychique peut se limiter à l'activité onirique dans le cas d'une perte de conscience passive (l'usager rêve, perd connaissance).

Le dernier groupe de représentations conduit à estimer que les hallucinogènes naturels sont des « plantes » visionnaires. Avec les perceptions des « plantes » comme enchanteresses ou d'égarement, les usagers estiment – a minima après la prise – que les modifications induites par l'absorption des « plantes » sont des illusions. A contrario, les représentations des hallucinogènes naturels comme « plantes » visionnaires impliquent que l'usage permet d'accéder à des vérités, des réalités, ou des mondes cachés, invisibles autrement. Ces « plantes » ne sont plus qu'un médium, un moyen d'accès, voire un véhicule. Les « plantes » visionnaires favorisent ainsi la connaissance endogène par le développement d'une meilleure connaissance de soi, mais peuvent aussi permettre l'accès à des réalités exogènes, c'est-à-dire une connaissance de type mystique sur une réalité invisible pour le commun des mortels.

Chacun des trois groupes de représentations comprend deux ou trois types de significations associées à l'usage de ces substances. L'interprétation des discours recueillis a ainsi conduit à distinguer les façons de donner du sens comme suit.

L'usage de « plantes » enchanteresses comprend deux types de significations qui lui sont associées :

■ L'émulation sociale et festive est le premier (type 1). Il regroupe deux tendances. La première considère les substances comme « un émulateur festif à risque réduit » (type 1A), tandis que la seconde n'associe pas de risque à la recherche de l'émulation festive par le biais de ces substances (type 1B).

■ La syntonisation avec l'environnement naturel est le second type. Il correspond à une forme de réenchantement du monde, à la recherche de l'embellissement de la nature et d'un sentiment de communion avec elle (type 2).

L'usage de « plantes » d'égarement rassemble deux types de significations qui lui sont associées :

■ L'objectif est de générer une déconnexion complète avec l'environnement extérieur, en stimulant l'activité onirique. L'apparence du sommeil ou de la perte de conscience est concomitante d'une activité psychique intense, caractérisée par le rêve et le bien être (type 3).

■ L'objectif est de se déconnecter de l'environnement extérieur, par la transformation complète de la perception de cet environnement. C'est une activité qui implique de se déplacer et d'interagir dans un monde métamorphosé (type 4).

L'usage de « plantes » visionnaires regroupe trois types de significations qui lui sont associées.

■ Le premier considère l'usage de ces substances comme un moyen d'atteindre un monde parallèle. Ces « plantes » constituent un véhicule pour rejoindre un monde inaccessible aux non initiés (type 5).

■ Le deuxième implique de considérer les « plantes » comme des « lunettes » qui permettent de « voir l'invisible » (type 6). Cela regroupe deux aspects. D'une part, les « plantes lunettes » permettent aux initiés de percevoir des entités qui nous entourent et de communiquer avec elles, mais aussi d'accéder à des « connaissances cachées ».

■ Le troisième est tournée vers le développement personnel : l'usage des « plantes » est conçu comme une psychothérapie accélérée, une grille de lecture de soi qui permet de mieux se comprendre, d'accéder à la connaissance et à la vérité sur soi (type 7).

Comme le montre le schéma suivant, les types un à quatre sont associés à une interprétation en termes de pratique festive, contrairement aux types cinq à sept, considérés comme des expériences de connaissance, voire même, pour les types six et sept, comme un « travail », selon l'expression même des personnes concernées.

Les types un et deux impliquent des usages collectifs, les types trois à sept des expériences solitaires, même si le plus souvent (mais pas toujours) celles-ci se déroulent à côté d'autres personnes. Le croisement des pratiques festives ou non et des pratiques collectives ou non montre qu'il apparaît tout à fait possible, et non incongru aux yeux des usagers concernés, de « faire la fête tout seul » (lorsque les substances sont utilisées comme des « plantes » d'égarement, dans les types trois et quatre).

« Faire un trip », expression populaire depuis la diffusion du LSD dans les années soixante, correspond plutôt aux types deux à quatre. L'expression « connaître un état modifié de conscience » concerne mieux les types six et sept, même si elle est souvent utilisée, depuis les années soixante également, en lieu et place de « faire un trip ».

Enfin, le schéma montre également que certaines « plantes » sont privilégiées selon les significations qui sont associées à l'usage et les représentations que les consommateurs développent au sujet des substances naturelles hallucinogènes. La représentation des « plantes » comme enchanteresses concerne plutôt les champignons hallucinogènes, les graines contenant du LSA, la salvia en feuilles et le cactus san pedro. La représentation de « plantes » d'égarement conduit plutôt à consommer du datura, des champignons à forte dose, du « DMT organique », du cactus san pedro ou du cactus peyotl, de la salvia en feuilles ou en concentrés et de l'ayahuasca. Enfin, la représentation des « plantes » comme visionnaires est associée à la consommation d'ayahuasca, de concentré de salvia, de san pedro et de peyotl, et (moins souvent) des champignons à forte dose. On remarque que selon les dosages administrés, l'usage de certaines « plantes » peut poursuivre plusieurs fins : c'est le cas des champignons et du san pedro notamment. Mais il faut remarquer aussi que certaines plantes sont exclues de certaines façons de concevoir les prises et de leur

Typologie des significations associées à l'usage des champignons et des plantes hallucinogènes

donner du sens : les graines contenant du LSA sont associées uniquement à des plantes enchanteresses. Le datura est associé seulement à une plante d'égarement, de même que le « DMT organique ». La salvia en feuilles n'est jamais perçue comme une plante visionnaire. Enfin, les concentrés de salvia, l'ayahuasca et le peyotl sont essentiellement conçus comme des plantes d'égarement ou des plantes visionnaires.

Typologie des significations associées à l'usage des champignons et des plantes hallucinogènes						
TYPE 1 Émulation Sociale/festive	TYPE 2 Syntonisation avec la nature	TYPES 3 et 4 Déconnection passive active	TYPE 5 Véhicule vers un monde parallèle	TYPE 6 Décodeur de l'environnement invisible	TYPE 7 Outil de psycho- thérapie sauvage	
Usage de « plantes enchanteresses »		Usage de « plantes d'égarement »		Usage de « plantes visionnaires »		
Champignons, LSA, Salvia en feuilles San Pedro		Datura, champignons forte dose « DMT organique », San Pedro/Peyotl Salvia feuilles/concentré, Ayahuasca		Ayahuasca, concentrés de Salvia, San Pedro/Peyotl, champignons forte dose		
Faire « un trip » au sens argotique du terme					Provoquer un état modifié de conscience (EMC) au sens psychédélique du terme	
COLLECTIF		FESTIF		NON FESTIF		
				SOLITAIRE (ou vécu comme solitaire)		

Le sens investi dans les pratiques des substances naturelles hallucinogènes

Les types de sens investi dans l'usage des plantes et champignons hallucinogènes se répartissent donc dans les catégories de représentations de ces substances, selon qu'elles sont perçues comme enchanteresses, d'égarément ou visionnaires. À chaque type est associé une préférence pour certaines substances, ainsi que des contextes de consommation spécifiques.

User de « plantes » enchanteresses

Utiliser des « plantes » enchanteresses revient à rechercher l'émulation sociale et festive ou à favoriser un sentiment de communion avec la nature. Le contexte varie selon l'objectif des prises. Du point de vue des carrières, les personnes qui recherchent le sentiment de communion avec la nature ont généralement débuté leur usage dans une perspective festive. Puis les effets ressentis les ont conduites à mieux apprécier les prises dans l'environnement de la nature que dans le contexte festif. Cependant, plus exceptionnellement, l'inverse peut aussi exister et cela dépend alors essentiellement du sens investi dans l'usage par les initiateurs. « *Les premières fois en fait, quand j'ai goûté ça en fait, les gens qui m'ont appris à manger ces drogues, ils m'ont donné leur philosophie à eux, de communion avec la nature, tout ça quoi... Mais avant j'étais dans leur contexte, maintenant je suis dans un contexte où c'est la fête à la drogue, toute manière on va en teuf rien que pour prendre des drogues, tout est en rapport avec la drogue* » (Martin).

- L'émulation sociale et festive

La prise de « plantes » hallucinogènes est considérée comme un émulateur de la fête, dont le but essentiel est de modifier les interactions avec les membres du groupe en favorisant la stimulation, l'excitation collective, l'hilarité : c'est souvent le fait d'avoir ri qui justifie de reprendre des champignons hallucinogènes. « *Danser, rigoler, faire la fête [...] cet état de méga-euphorie, parce que c'était la méga-euphorie, des espèces de fous rires !* » (Martin) ; « *Rajouter un côté délire* » (Bénédicte) ; « *Moi j'y vais, j'y allais, et j'y vais encore pour l'espace humain que ça crée [...] zen tu vois, un petit peu rigolarde, un petit peu vapo-reuse* » (Nathalie) ; « *J'ai pas besoin de ça pour m'amuser, mais je m'amuse plus quand j'en prends, le fait est là* » (Sabine) ; « *La manière festive, je sais pas, ça va être partir en teuf, aller triper sur du son, ou triper entre potes, et voilà. Dans une ambiance où tout le monde est là pour faire la fête, c'est pas tout le monde déprime dans son coin [...] Faire les cons, rigoler, délirer [...] En général on aime bien, parce que c'est rigolo, parce qu'on passe un bon moment [...] J'aime bien l'effet dans lequel ça te met. Déjà ça te motive, tu as la tchatte, t'es au taquet,*

tu t'endors pas, ouais t'es bien motivée, dans le sens où tu peux rester réveillée longtemps, dans le pogo²⁷ c'est pareil, enfin voilà c'est tranquille ! Tu es sociable, ça me plaît bien » (Anna).

Le but est aussi de favoriser le sentiment d'appartenance au groupe, la consommation est communautaire, « entre amis ». « *C'est un truc, il faut régaler une tribu avec, sinon c'est pas possible* » (Maya) ; « *C'est quelque chose qui se partage* » (Nicolas) ; « *Tout seul, y'a pas trop d'intérêt* » (Christian). La stimulation, l'excitation collective et l'hilarité suffisent au sentiment de succès de la session de consommation ; si des modifications dans la perception visuelle surviennent (dénommées « petites hallucinations »), elles servent avant tout de support aux interactions. La communication tout au long de la session favorise également la survenue de perceptions altérées identiques, qui jouent sur le renforcement des liens dans le groupe. « *Alors moi je fais ça qu'en groupe, c'est pas une drogue que je vais prendre tout seul et aller m'amuser tout seul, donc on fait bien ça ensemble, en plus ce qui est rigolo c'est que tu arrives à avoir des sensations communes quand t'es en groupe, alors c'est incroyable quand même, mais des hallus que tout le monde voit et que ça n'existe pas, alors qu'on est cinq à voir la même chose* » (Fabien).

La prise collective est aussi appréhendée comme un antidote à la survenue des effets de réflexion et au maintien des effets recherchés. « *(Être en groupe) c'est un cadre sécurisant, le cadre du groupe fait qu'on se raconte ce qu'on voit, on discute de ce qui se passe, et du coup peut-être que ça coupe le passage où tu pourrais te mettre à réfléchir sur toi (Réfléchir sur moi au moment des prises de champignons) c'est quelque chose que je ne souhaite pas du tout, et justement peut-être qu'une des façons de ne pas l'avoir c'est de rester en groupe* » (Fabien) ; « *Ca me viendrait pas à l'esprit de me faire une infu, ou de croquer une trentaine de champis tout seul. Ou de prendre quoi que ce soit d'ailleurs* » (Lucien) ; « *C'est pas le genre de produits qui m'intéresse quand tu es seul, c'est comme un trip, j'irai pas le bouffer tout seul non plus [...]* Il faut au moins être deux. Il faut au moins une personne qui a pris la même drogue que toi, le même produit que toi, et avec qui tu peux délirer » (Olivier).

Il existe deux tendances différentes dans ce type de sens investi, selon que la perception des substances comme émulateur festif y associe, ou non, la notion de risque réduit.

La première tendance regroupe des personnes pour qui l'usage des « plantes » hallucinogènes est un émulateur festif à risque réduit et ce principalement du fait de leur caractère naturel. Ce sont des consommateurs « prudents », qui ne veulent pas risquer de perdre le contrôle d'eux-mêmes. Pour eux, le fait que les psilos soient un produit naturel est très important dans la décision de le consommer. Pour les plus nombreux, cette perception de l'usage est récente dans leur carrière d'usager de substances naturelles qu'ils ont pu utiliser sans parcimonie dans le passé. Les

²⁷ Danse associée à la musique Punk, consistant à favoriser les collisions entre les individus.

sessions de consommation se déroulent chez soi, ou lors de soirées entre amis, à la campagne le plus souvent, en intérieur ou en extérieur. « *En général, on fait ça à la campagne, entre potes, sans qu'il n'y ait aucun événement gênant qui puisse se passer autour. On fait assez attention à ça* » (Sabine) ; « *C'est un peu plus sécurisant d'être éloigné des routes, selon les délires. S'il y en a un qui a envie de galoper, dans la campagne c'est moins dangereux en principe* » (Patrice) ; « *À la campagne ou au bord de la mer. Un feu de cheminée, enfin quelque chose de sympa... Et puis ça n'empêche pas d'aller faire une ballade parce qu'on a un petit besoin de se dépenser* » (Quentin).

Dans leur cas, les psilos français sont le produit privilégié. Les plus nombreux sont des usagers exclusivement saisonniers : ils n'utilisent les psilos qu'à l'automne, après en avoir fait la cueillette. C'est une « gourmandise ». Les doses de psilos ne dépassent jamais cinquante champignons (entre vingt-cinq et cinquante).

La seconde tendance regroupe des personnes qui n'ont pas de discours sur la consommation écologique ou la question de la réduction des risques. Les substances naturelles hallucinogènes sont plutôt perçues comme « un produit comme un autre », dont la prise est essentiellement liée à l'opportunité de s'en procurer. Les substances de synthèse (ecstasy, LSD, cocaïne, parfois de l'héroïne) sont d'ailleurs consommées plus souvent que les hallucinogènes naturels. Les prises collectives se déroulent généralement dans une manifestation festive (*free party, rave party, concert rock, concert punk*) ou dans une fête privée, le plus souvent à l'extérieur. « *Pour des fêtes, dans la nature, comme certains vont consommer de l'alcool* » (Nicolas) ; « *En teuf* » (Bénédicte) ; « *À la Fête de la musique [...] Après des mexicains j'ai dû en prendre deux ou trois fois (dans l'année) à l'occasion de teufs* » (Maya) ; « *Rencontre avec la trance²⁸* » (Nathalie) ; « *Une teuftrance [...] un petit festival [...] un anniversaire* » (Sonia) ; « *Quand je vais en rave party ou en soirée comme ça, je vais toujours avec des hallucinogènes* » (Anthony) ; « *Il fait son anniversaire [...] ça va être l'orgie de champis* » (Clothilde).

Les champignons mexicains sont les plus souvent consommés (quelle que soit la période de l'année), les produits privilégiés regroupant champignons mexicains, psilos français (le plus souvent entre quarante et quatre-vingt, mais des expériences à deux cent cinquante sont rapportées), et les graines contenant du LSA.

- La syntonisation avec l'environnement naturel

74

La prise de « plantes » hallucinogènes est conçue dans ce cas comme un outil de réenchantement du monde et particulièrement de la nature, festif, collectif, dont l'objectif premier est de modifier la perception de l'environnement. Les hallucinations sont recherchées pour elles-mêmes, principalement pour embellir la nature ou favoriser un sentiment de communion avec elle. On recherche les « colorations de la réalité », l'extase face à la beauté d'une fleur ou d'un coucher de soleil. « *Tu*

²⁸ La *trance* est une variété de musique électronique.

vois, quand tu vas te balader dans la colline, et que d'un coup tu regardes la montagne et qu'entre la crête de la montagne et le ciel, tu vois un liseré bleu fluo avec un aura bleu fluo, comme les chevaliers du zodiaque ont autour de leur armure et que tu as tout ça qui s'illumine, franchement voilà, c'est magnifique [...] Tu vois une plante, tu la trouves trop belle, alors que si t'avais pas pris ça, le lendemain tu repasses, tu la trouves classique. Mais là, tu hallucines, tu t'émerveilles [...] On commence à prendre ça [le san pedro] vers 17 h 00, on sait que ça met trois heures à monter, on sait que le soleil se couche à 20 h 00, et à 20 h 00 on est en pleine montée et on voit le soleil se coucher, avec les nuages, avec les nuages qui se déforment, trop beaux, avec le coucher de soleil qui est rouge, mais tu le vois rouge vif, tu vois, les couleurs sont vachement changeantes, tu vois des trucs style comme un kaléidoscope, voilà, quoi. C'est trop agréable, quoi je veux dire, c'est trop sympa » (Max) ; « J'ai pas besoin de musique d'ambiance, parce que j'ai déjà les bruits de la nature, rien que le bruit des branches... Tout ça, ça me perche encore plus, c'est vraiment... J'ai un sentiment de communion totale avec la nature quoi. Souvent quand je prends des drogues, c'est pour être en communion avec la nature » (Martin).

Les prises sont collectives ou à deux, et se déroulent le plus souvent dans la nature, parfois chez soi et de plus en plus rarement dans une manifestation festive. « On essaie toujours de faire ça dans des lieux différents, on prend jamais ça à domicile en fait, à la maison, ou dans des endroits classiques [...] On se trouve dans la nature, dans un endroit qui nous plaît à la base, qui est déjà superbe à voir, et puis après on prend cette substance là pour être dans une réalité magique [...] Tu te déconnectes complètement du milieu industriel, de la ville que tu connais... Tu as l'impression de te retrouver à l'Âge de pierre, et t'as ta petite vie dans la colline, et voilà, tu n'as besoin de rien, t'es au milieu des plantes... » (Max) ; « Moi quand je dis nature, c'est dans un coin de nature, toute seule avec des potes. Une teuf, t'as déjà le monde, le bruit, c'est plus la nature, nature pour moi. Mais ça c'est moi, après je conçois tout à fait que des gens aillent triper comme ça en teuf. Pour moi c'est dans la nature, le calme... » (Sarah) ; « Moi ça me gave quand il y a trop de monde sous champis... Moi les champis en teuf, ça me branche pas trop. Ça me dérange pas plus que ça, mais je trouve que c'est gâché en fait, t'as rien le temps de capter (le mieux...) en petit comité, au bord de la rivière, avec un feu » (Axel).

Des consommations qui ont ce même objectif d'embellir l'environnement sont aussi rapportées en milieu urbain, toujours à l'extérieur, notamment chez des personnes qui vivent en squat et consomment « avec des collègues de rue » (Benoît).

Les champignons mexicains sont le produit hallucinogène privilégié ou, moins souvent, le cactus san pedro. Les champignons sont consommés tout au long de l'année, mais plus souvent aux beaux jours, pour garantir des conditions climatiques favorables. Presque toutes les personnes qui investissent ce sens dans l'usage consomment régulièrement des substances synthétiques type ecstasy, LSD, cocaïne, voire de l'héroïne ou de la morphine.

User de « plantes » d'égarément

Utiliser des « plantes » d'égarément implique d'associer à l'usage le sens d'une déconnexion complète avec la réalité. On peut cependant distinguer une « perte de conscience passive », qui a pour objectif de rêver, et une « perte de conscience active », qui a pour objectif d'évoluer réellement dans un monde transformé. Les prises sont solitaires. Quand elles sont effectuées en groupe, elles sont tout de même vécues comme solitaires, car il n'y a pas de communication entre les personnes, ou presque. Dans ce dernier cas, celles-ci sont côte à côte, mais pas vraiment ensemble. Être en groupe peut cependant être important après les prises, car chacun raconte son expérience de la soirée et ses « rêves hallucinés ». « *Après on se raconte ce qu'on a ressenti, ce que ça nous a fait* » (Christian).

Les hallucinations perçues comme « réelles » au moment des effets sont cependant entièrement interprétées comme des illusions après leur dissipation. « *Nous on sait à peu près les effets que ça fait, et je me dis, les gens les premiers qui ont dû tester ça, ils ont dû se dire : « Mais merde, quoi, je vois à travers la vérité... » Parce que nous on sait, enfin moi je sais que c'est pas la vérité en fait, je sais que c'est des illusions, des hallucinations* » (Max).

Du point de vue des carrières, les usagers ont généralement débuté par un usage festif des champignons et/ou des plantes hallucinogènes, puis ont découvert un intérêt pour ces voyages solitaires. Les prises ont lieu chez soi (en squat pour ceux qui vivent en squat), et parfois dans la nature, ou dans une manifestation festive si le produit concerné a des effets de courte durée, comme le DMT organique. Les autres produits privilégiés sont les psilos français (à des doses comprises le plus souvent entre cent et sept cent cinquante champignons en une session de consommation, soit une nuit), les champignons mexicains et le datura. Des prises de san pedro, peyotl, ayahwasca et salvia sont aussi rapportées dans ce cadre.

- Une voie de déconnexion, avec perte de conscience passive (à visée onirique)

Les « plantes » hallucinogènes peuvent être utilisées comme un moyen « d'égarément psychique » dont le but est de stimuler l'activité onirique. La prise est perçue comme le moyen de faire un rêve, qui est complètement déconnecté de la réalité et caractérisé par la sensation de bien être. L'activité psychique décrite comme intense revêt l'apparence du sommeil ou de l'évanouissement, a minima d'une semi inconscience : la personne est amorphe et s'est le plus souvent préparée à cet état en veillant à un contexte propice, par exemple chez soi, dans un fauteuil. « *Tu as les yeux fermés et tout, c'est des hallus internes, bon je connais bien ça, je l'ai tellement vécu, tu vis quand même quoi, tu évolues dans un monde... Tu as les yeux fermés, mais tu évolues dans un monde de beauté, de plaisir et de chaleur, c'est vraiment trop cool quoi ! Moi quand je m'en mets trois ou quatre cents... Je pars, mais trop bien ! [...]* Je reste chez moi. C'est pour me défoncer bien évidemment, c'est pour me défoncer,

mais c'est pour l'expérience quand même, parce que pour moi c'est une expérience de consommer en saturation, ça c'est clair, c'est une expérience [...] Pour en prendre beaucoup, mieux vaut être tout seul » (Patrice, psilos) ; « J'adore la sensation que ça te fait et tout. T'es complètement, ça te met complètement dans un autre monde. T'as l'impression que ça te propulse dans un autre univers que les gens qui sont autour de toi [...] Je pense pas que c'est très convivial comme drogue. Comme je te dis, c'est pas un truc pour discuter » (Léna, « DMT organique ») ; « Toute façon c'est une chose que tu dois consommer dans l'isolement le plus absolu possible, donc voilà, la seule présence de quelqu'un ça peut te perturber assez pour ne pas te laisser aller dans le rêve... C'est pour ça que je le fais tout seul, quoi, dans le noir » (Gaëtan, salvia).

- Une voie de déconnexion, avec perte de conscience active (« se déplacer »).

Les « plantes » hallucinogènes peuvent aussi être utilisées comme un moyen d'égarer dans l'espace, ce qui correspond à la recherche volontaire des effets « déroutants » : le monde environnant est totalement transformé, dans le sens où l'utilisateur est perdu dans un monde qu'il connaît pourtant. Alors que certains relatent les effets déroutants comme des effets qui leur ont fait peur, les personnes qui mettent en avant cette signification associée à l'usage les recherchent, car ce sont ces effets qui permettent de s'introduire dans le « jeu ». Celui-ci consiste ainsi à prendre du plaisir à parvenir à évoluer puis « se sortir » d'un monde virtuel. Comme le montre déjà Patrick Prado (2004) au sujet de l'usage du *datura* dans la société bretonne traditionnelle, ici se retrouve l'idée de se perdre dans un territoire pourtant connu. « Y'a à un quart d'heure de chez moi, y'a un chemin qu'on faisait tous les jours tous les deux depuis x années. Tu peux pas faire plus d'un quart d'heure en marchant. Ce jour-là, on n'a pas quitté le chemin et on a mis deux heures pour faire le chemin, sauf qu'on courait. Et qu'on n'a pas quitté le chemin qu'on faisait tous les jours en un quart d'heure. Alors on escaladait des gravillons, on était aspiré par le ciel, c'était à celui qui tombait le moins rapidement par terre, on s'est pris les fils électriques de téléphone qui volaient et ainsi de suite quoi. Délire génialissime. Et quand je suis arrivé chez moi, je me suis posé dans mon lit, il tournait dans tous les sens, je tournais dans l'autre sens avec des lumières qui tournaient encore dans un autre sens. Enfin, c'était tout un délire psychédélique. C'est peut-être un des meilleurs délires que j'ai fait de ma vie, je crois une des fois où je suis parti le plus loin comme ça en modification, ouais » (Nicolas, psilos) ; « Le *datura*, moi il me démonte la gueule ! [Il rit] Je suis perdu, y'a plus aucun truc qui marche dans le même sens [...] Y'a des anecdotes de fou quoi ! Une pote à moi qui cherchait une pote en soulevant les plaques d'égout en criant « Margooooot ! », moi j'essayais de grimper sur les murs... » (Martin, *datura*).

Comme ce fût aussi observé dans la société traditionnelle bretonne, le fait que l'espace devienne courbe (Prado, *op. cit.*), et que cette girotopie induit égarer et incapacité à « rentrer chez soi », revient aussi dans les descriptions des expé-

riences vécues. De même, Patrick Prado évoque « les animaux d'égaré » (chien, cheval, furet) qui ramenaient leur maître à son domicile. « *C'est vrai que là, oh putain ! J'ai fait fort ! À un moment je passais par une rue, je disais « c'est bizarre et tout ! Normalement, la rue elle est droite pour rentrer chez moi » ; je la voyais en virage ! [...] Et en fait mon chien, heureusement qu'il est là, quoi tu vois, comme quand on dit des fois, « la voiture connaît le chemin ». Ben mon chien, tu lui dis « cherche l'appart ! Cherche la maison ! » Tu le suis, il t'emmène à l'appart, il y a pas de problème. Et du coup, j'ai été obligé de suivre mon chien pour rentrer à la maison, moi je croyais que je m'étais perdu [...] et la rue pour moi je la voyais, wou, wou, wou, alors qu'elle est droite quoi ! » (Yann, datura).*

Le déplacement dans ce monde transformé peut également avoir à faire, selon les substances utilisées, à des hallucinations corpo-réifiées qui interviennent dans cet environnement métamorphosé et sont perçues sur le moment comme « réelles ». C'est souvent le cas avec le datura, comme cela a déjà été détaillé en traitant la question des « effets déroutants » : il semble que c'est finalement le caractère absurde de ces expériences (au sens premier du terme, qui défie la logique) qui suscite l'engouement, et qui justifie de rechercher volontairement l'égarément psychique et spatial. « *Il y en a un dans le groupe, qui marchait : « Bon faut que j'y aille, il y a des flics qui s'approchent », tu vois ? Il commence à courir, tu commences à le suivre et tout, il s'est enfermé dans une cage d'escalier : « Il y en a partout ! » (Ludovic) ; « Ca fait bien rigoler quoi, quand on vous dit qu'il y a personne alors que ça fait dix minutes que tu discutes avec quelqu'un, les gens après ils se demandent si t'es pas fou quoi ! » (Christian).*

User de « plantes » visionnaires

Utiliser des « plantes » visionnaires s'associe à trois types différents de significations de l'usage. Ces derniers impliquent des schémas de pensée spécifiques, qui favorisent l'adoption de ces types de sens investi et orientent l'interprétation des effets. C'est une configuration d'esprit qui se veut libérée du cadre cognitif scientifique et rationaliste typique de notre société occidentale contemporaine.

Dans le premier cas, les « plantes » peuvent être utilisées comme un véhicule vers un monde parallèle, ce qui implique la croyance en l'existence d'un monde parallèle auquel on peut accéder par l'esprit.

Dans le deuxième cas, les « plantes » sont utilisées pour faire apparaître des entités invisibles qui nous entourent, leur donner un corps pour qu'elles puissent être perçues par nos sens, ou au contraire augmenter les capacités de perception de telle façon que ces entités soient « visibles » par l'esprit. Elles sont aussi utilisées pour accéder à des connaissances cachées. Ces connaissances sont « révélées », c'est-à-dire que les « plantes », qui ont la capacité de communiquer, les transmettent à l'initié sans que celui-ci ait besoin de les apprendre. C'est un accès à la

« Vérité », une vérité globale et cosmologique, qui donne un sens nouveau à la création et au maintien de la vie.

Dans le troisième cas, les « plantes » sont utilisées comme un outil de psychothérapie. Cette troisième voie peut sembler a priori éloignée des deux premières, mais elle leur est commune justement par les capacités visionnaires qui sont attribuées aux « plantes », car elles permettent d'accéder à la connaissance de soi, dans le sens d'accès à une « Vérité » personnelle et individuelle. Les masques de l'interprétation de soi (représentations, préconceptions) tomberaient d'eux-mêmes, parce que ce n'est pas seulement la personne qui fait de l'introspection, mais celle-ci se laisse diriger par la « plante » qui lui révèle quelle est sa nature profonde.

Il semble que dans le premier cas, la perception de la « plante » se limite à l'image du véhicule. Dans les deux autres cas, par contre, la « plante » est « personnalisée » dans le sens où elle est conçue comme ayant une intentionnalité : la « plante » agit dans le but de faire voir « la Vérité » à celui qui fait le choix de l'absorber. La perception des « plantes » visionnaires comme décodeur de l'environnement invisible autant que des connaissances cachées et leur perception comme outil de psychothérapie sont d'ailleurs très liées, car elles se retrouvent chez les mêmes personnes. Ces significations associées à l'usage impliquent que les plantes « communiquent » et sont exprimées avec des catégories mystiques. *« Il y a le fait de te dire que c'est un être vivant, de ta planète, avec lequel tu peux plus ou moins communiquer. Enfin, c'est comme si le truc te racontait des choses, comme si la plante te racontait des choses, un peu. Alors que si c'est le LSD qui te fait voir des choses, c'est pas pareil, tu te dis : « Ça vient juste d'un dérèglement de ma tête », et voilà, alors qu'avec une plante, tu te dis que c'est des choses qui ont une certaine véracité [...] Moi je vois ça comme une religion [...] Ça implique une relation de respect... Je les considère comme quelque chose de sacré quoi, quand même, tu vois ? »* (Gaëtan) ; *« C'est la plante qui te dirige »* (Julie).

Enfin, il faut souligner que la représentation des substances naturelles hallucinogènes comme des « plantes » visionnaires implique des significations associées à l'usage qui tiennent à se distinguer des usages récréatifs des substances psychoactives : c'est le cas lorsque l'usage s'inscrit dans un référentiel mystique. L'usage de ces « plantes » est décrit comme un « travail ». *« Moi je prends pas ces drogues-là pour m'amuser, ça m'amuse pas quoi, comme je t'ai dit tout à l'heure. Les drogues hallucinogènes ça m'amuse pas, c'est vraiment dans une recherche mystique, voire spirituelle que je le fais et parce que ça me fait du bien après, mais sur le moment, je trouve pas ça marrant »* (Julie) ; *« C'est un travail, ils appellent ça the work²⁹. Ils appellent pas ça la défonce ou quoi que ce soit, c'est un travail [...] C'est sérieux, c'est pas à prendre à la légère »* (Mary).

²⁹ Ils appellent ça « the work » fait référence aux Indiens d'Amazonie.

Du point de vue des carrières, toutes les personnes qui expriment des significations associées à l'usage de « plantes » visionnaires sont passées au préalable par les différents types qui ont été précédemment décrits : toutes ont débuté leur usage des plantes et des champignons en les utilisant comme des « plantes » enchanteresses, puis éventuellement comme des « plantes » d'égarement, avant d'en venir à l'usage des « plantes » visionnaires. Cependant, l'usage visionnaire s'impose à eux au cours de leur carrière d'usager de drogue de deux manières différentes : empirique, comme chez Gaëtan, les hallucinations devenant si réelles que des interprétations en termes de visions finissent par remporter l'adhésion, puis sont recherchées en tant que telles ; ou théorique, comme chez Julie, pour qui lecture et discussions avec des pairs conduisent à modifier sa perception et son utilisation des substances. L'usage festif de « plantes » enchanteresses est supplanté par celle de « plantes » visionnaires, parce que des interrogations mystiques préexistent à leur usage. Il n'y a pas de croyance mystique ferme au départ, mais les hallucinations se chargent de confirmer l'existence d'une réalité inaccessible aux non initiés.

En ce qui concerne les contextes, les prises se déroulent chez soi, dans la nature, ou bien dans un centre chamanique en Haute Amazonie péruvienne dans les cas de Julie et Mary. Les consommations peuvent être solitaires (notamment celles qui se déroulent chez soi), mais elles peuvent être vécues comme telles au sein d'un groupe : c'est le cas le plus souvent des prises qui se déroulent dans la nature, et toujours le cas des « séminaires de développement personnel » en Amérique du Sud. « *Même si après on se retrouve tous dans un coin tu vois, au moins on est tous ensemble ; j'aime pas me retrouver tout seul* » (Martin) ; « *Y'avait des gens plus âgés qui prenaient ça avec moi. Pas mal d'Américains. Ouais, ouais que des Occidentaux qui venaient au Pérou que pour ça ! Qui prenaient l'avion, qui venaient, boum ! Qui venaient dans cet endroit là, qui payaient cent dollars la journée pour prendre de l'ayahuasca* » (Mary).

Les produits privilégiés sont l'ayahuasca, le san pedro, le peyotl, les concentrés de salvia et, dans une moindre mesure, les champignons exotiques (mexicains, hawaïens...) à forte dose.

- Un véhicule vers un monde parallèle

Seul Jérémy évoque clairement l'usage des plantes comme un véhicule pour atteindre un monde parallèle, sans y associer aucune sacralité ou discours ésotérique. Pour lui, la prise de concentré de salvia est un moyen d'atteindre un monde réel, qui serait situé, s'il peut l'être, dans une dimension parallèle, donc invisible, mais ceci en dehors de toute préoccupation mystique. La description que Jérémy donne de ce monde caché permet de poser l'hypothèse qu'il s'agit symboliquement d'un retour à l'enfance, dont il souhaite si fort qu'il ne soit pas de l'ordre du fantôme, qu'il en devienne une réalité. « *Tu es dans l'autre monde avec la salvia, tu as vraiment l'impression d'être autre part, d'être dans un autre monde. C'est vraiment... C'est réel, quoi, enfin moi je pense que c'est réel. J'y avais rêvé, j'y avais*

déjà pensé et tout quand j'étais petit à ça, à cet endroit-là, je le connaissais avant d'y aller [...] C'est un voyage dans l'au-delà, vraiment comme Beetle Juice, tu connais Beetle Juice³⁰, d'un seul coup il prend le train, et hop !, il se retrouve dans l'au-delà, ben là c'est pareil quoi [...] c'est un voyage de l'esprit » (Jérémy).

Ce type de sens investi dans l'usage peut également être interprété avec des catégories mystiques, ce qui apparaît chez les personnes qui utilisent aussi les « plantes » visionnaires comme décodeur de l'environnement invisible et comme outil de connaissance de soi. Le plus souvent, il s'agit d'ayahuasca, qui est présenté comme permettant de remplir toutes les fonctions requises. L'absorption des « plantes » hallucinogènes est considérée de la même façon comme un moyen d'atteindre un monde réel mais invisible mais, dans ce cas, il s'agit d'un monde sacré peuplé d'entités déifiées. Cependant, en plus de la notion de « véhicule », un autre point commun apparaît avec le discours de Jérémy, les liens avec l'après vie (les fantômes). Ici le discours va encore plus loin en abordant la vie éternelle et l'angoisse de la mort, comme les événements douloureux de la vie. « Ces mondes parallèles, ils existent, seulement là on les perçoit pas comme ça à l'œil nu dans le monde où on est nous, et que dans ces mondes parallèles tu as des esprits, et qu'il il y en a qui te veulent du mal, y'en a qui te veulent du bien, et que tu peux avoir tes grands-parents, tes ancêtres qui sont là, tu peux avoir pas mal de personnes... Je te parle en tant qu'entité, hein, pas en tant que personnes physiques, et par rapport à ça je pense que ça t'aide à traverser les épisodes difficiles que tu traverses dans la vie, et que ça t'aide aussi à te protéger, et que la protection spirituelle est superimportante, ça t'empêche que les autres te démontent, ça t'empêche que la vie te démonte, et que t'as toujours quelque chose auquel tu peux te raccrocher, que t'as beaucoup moins peur de la mort parce que tu sais que de toute manière, tu sais qu'il y a quelque chose derrière et... Voilà quoi. Je peux pas t'en dire plus, après il faut essayer [elle rit]. Je suis en train de te dire des trucs, tu dois te dire : « Celle là, elle est folle » (Julie).

- Un décodeur de l'environnement invisible et des connaissances cachées

Lorsque les « plantes » visionnaires sont utilisées comme un décodeur de l'environnement invisible, il ne s'agit plus d'être transporté par leur fonction de véhicule mais de percevoir des entités invisibles qui nous entourent, dont la connaissance ne peut être révélée qu'aux initiés. Ce sont des petits êtres invisibles, ou des énergies, qui ne peuvent être perçus qu'à l'aide des « lunettes » que sont les « plantes » visionnaires. En tant que décodeur de l'environnement invisible, les plantes

³⁰ *Beetle Juice*, littéralement « Jus de scarabée » est un film célèbre de Tim Burton, dans lequel les fantômes se battent contre de « méchants êtres humains ». Il faut prononcer trois fois son nom (*Beetle Juice*) pour être transporté dans son monde. Les héros humains meurent quelques minutes après le début du film (ce sont les gentils fantômes), puis les gags s'enchaînent. Le but est de rire de la mort, de rire d'être mort... et au bout du compte, être encore vivant même quand on est mort. Tim Burton a développé un art pour faire passer ce type de concept - et on ne peut que remarquer sa récurrence au sujet des expériences de salvia (Axel, dans un verbatim déjà cité : « Ça m'a donné l'impression de mort [...] et donc j'étais mort de rire »).

visionnaires ont également la vertu de permettre l'accès à des connaissances complexes et cachées, présentées comme étant au croisement des savoirs ancestraux (par exemple le « serpent cosmique ») et de la science contemporaine (le serpent est en fait le ruban d'ADN). C'est en ce sens qu'elles communiquent. Il s'agit là de comprendre une logique de création du monde – interprétée du point de vue du néochamanisme – qui favorise le renforcement des sentiments mystiques. C'est une compréhension donnée de fait, qui n'est pas construite, mais accessible comme un « prêt à penser » à l'issue de l'initiation par ces « plantes » visionnaires. La médecine par les plantes est également « révélée » par la prise d'ayahuasca : celle-ci révèle les pathologies soignées par les plantes amazoniennes. Les chamanes déclarent d'ailleurs que leur savoir médical leur est communiqué par l'ayahuasca et non pas par l'expérience ou la transmission du savoir par les pairs.

Il existe dans ce cadre une voie ésotérique, comme pour Mary et Julie, qui considèrent qu'il existe un savoir caché qui ne peut être transmis que par un initiateur à un disciple via la consommation d'ayahuasca ; mais il existe aussi une voie profane (Gaëtan, Martin), qui construit peu à peu un discours similaire bâti sur des expériences psychoactives entre amis et des lectures qui favorisent ce type d'interprétation. « *Les bons champignons c'est plus mystique, c'est faire un pas vers les alliés³¹, moi j'appelle ça, c'est vraiment rentrer dans un autre monde, c'est rentrer dans le monde de la nature. Enfin, celui qu'on peut pas voir [...] Pour moi qui ait étudié le mysticisme, l'occultisme, tout ça, pour moi c'est normal, pour moi la nature elle est pas seulement peuplée d'humains, y'a des animaux, des humains, puis d'autres, des ondes, des formes d'énergie peut-être, des trucs qui sont pas spécialement matérialisables, qu'on peut pas spécialement voir et dire « bon ben, lui, il a telle forme », parce que ça peut être seulement une énergie. Les ondins c'est les courants de l'eau... Enfin pour moi c'est possible quoi* » (Martin) ; « *Pour avoir une meilleure compréhension des choses qui se passent... Pas forcément des choses qui se voient à l'œil nu mais qui existent quand même [...] Je pense que c'est une plante superintéressante, pas seulement pour réfléchir sur soi, mais aussi en apport de connaissance, c'est-à-dire qu'avec l'ayahuasca tu peux utiliser une partie de ton cerveau que tu n'utilises pas normalement ! [...] Si tu es passionné de physique quantique, je te donne un exemple hein, tu te branches sur la physique quantique et tu vas avoir un apport d'informations qui va arriver, tu sais pas d'où ça sort, donc est-ce que ça vient d'une mémoire collective ? Enfin, ça peut venir de pas mal de choses, mais en tout cas c'est des connaissances que tu vas avoir et après tu peux aller parler à un physicien et tu vas lui dire tout ce que tu as vu et il va te dire : « Oui, c'est exact³² ! »* (Julie) ; « *Il y a des connaissances comme la géométrie sacrée, tu vois. Tu sais des trucs de géométrie sacrée, ça va loin tout ça [...] Des choses matérielles et immatérielles. Des choses que tu ne vois*

³¹ « Les alliés » est le terme employé par Castaneda pour rendre compte des « entités invisibles » (Cf. Castaneda, *L'herbe du diable et la petite fumée*).

³² Le livre de Narby, *Le serpent cosmique*, développe largement ce thème.

pas mais qui sont là. Des énergies et tout ça. Et de la création de tout. Par exemple, y'a beaucoup de gens qui voient, et ça je l'ai vu moi dans mon premier trip d'ayahuasca, c'est la seule chose que j'ai vu. J'ai vu ce serpent³³ » (Mary).

- Un outil de psychothérapie

Toutes les personnes qui utilisent des « plantes » visionnaires évoquent à un moment ou un autre la volonté de mieux se connaître soi-même, « pour m'explorer » dit Gaëtan. C'est Julie qui a le plus développé cette signification de l'usage. Comme d'autres, elle utilise l'ayahuasca pour être transportée dans des mondes parallèles, pour percevoir des entités invisibles, pour accéder à des connaissances, mais elle insiste particulièrement sur son objectif thérapeutique. Elle souligne qu'elle prend des plantes « avec des chamanes, dans un cadre de soins ». Elle sous-entend sans le dire clairement qu'elle soigne une « toxicomanie ». Il semble s'agir d'un usage compulsif d'héroïne qu'elle aurait cessé depuis qu'elle a débuté des soins par le biais du chamanisme, ou quelques temps avant. Elle se situe d'emblée dans un cadre thérapeutique plus que d'analyse (qui serait plus proche de la position des autres). Dans cette perspective, l'ayahuasca aurait trois vertus : il permettrait d'accéder rapidement à la connaissance de soi, qui serait une vérité donnée que la plante n'a plus qu'à révéler ; il permettrait d'évacuer ses douleurs psychiques ; il assure une purge du corps. Finalement, c'est un grand nettoyage du corps et de l'esprit : nettoyage des douleurs, nettoyage des blocages induits par les douleurs, nettoyage des filtres psychiques qui empêchent d'accéder à la vérité révélée. Les effets attendus sont le fruit des effets de la substance, mais aussi de la façon dont le maître de cérémonie va diriger la séance. Cette cérémonie est considérée comme ayant une importance égale à celle de la substance. « Ça avait un effet physique sur le corps, quoi, c'est-à-dire que t'as tellement de traumatismes au niveau psychologique, que de toute manière ils vont s'inscrire dans ton corps, donc c'est super lié. Mais je sais qu'il y a pleins de choses qui sont pas du tout psychologiques mais dans ton corps ça fait super mal, et en fait ça vient des blocages psychologiques mais qui datent d'il y a des années, des choses qui ressortent, tu sais pas d'où ça vient, et c'est des choses que tu évacues, une session d'ayahuasca, ça te fait évacuer, après tu l'as plus du tout [...] C'est une plante purgative à la base, donc des plantes qui sont faites pour te nettoyer, donc suivant les paroles, les chants qu'il va y avoir, ça va ou te faire vomir, ou t'apaiser... Ça c'est construit, c'est-à-dire que la personne qui va chanter, elle va pas chanter comme bon lui semble, son travail il est construit, c'est-à-dire qu'il s'accomplit de manière à ce que tu aies des phases où tu rejettes quelque chose, et des phases où tu es en repos, des phases où tu rejettes et des phases où tu es en repos. [...] L'ayahuasca, ça te fait comme une psychanalyse, un peu en accéléré [...] au lieu de faire dix ans de psychothérapie, tu fais un an avec de l'ayahuasca » (Julie).

³³ Référence au « serpent cosmique » du chamanisme. Cf. Narby, *Le serpent cosmique*.

Dynamique des carrières et succession des significations associées

L'évolution des significations de l'usage des plantes et des champignons hallucinogènes au cours des carrières d'usagers de substances psychoactives présente des logiques de consommation intéressantes. Ces carrières méritent d'être schématisées sous forme de « modèles » pour mieux comprendre l'ordre sous-jacent qui transparait dans cette évolution.

Bien entendu, ces modèles rendent compte des carrières des personnes rencontrées et ne peuvent donc pas être considérés comme exhaustifs au regard de l'ensemble des comportements d'usage des plantes et des champignons hallucinogènes. Notamment, des profils particuliers d'usagers manquent pour la réalisation d'une typologie de carrières exhaustive, du fait des critères d'inclusion dans la recherche.

Toutes les personnes rencontrées sont usagers actifs au moment de l'entretien et, par voie de conséquence, aucune étape de type « sortie de l'usage » ne peut être recensée : il est vraisemblable que cette sortie peut théoriquement survenir à n'importe quel moment de n'importe quel modèle de carrière.

Toutes les personnes rencontrées ont consommé au moins six fois des plantes ou champignons hallucinogènes au cours de la dernière année : de ce fait, il n'apparaît aucun usager vraiment occasionnel et peu d'autres soucieux des risques encourus. L'expérience de terrain montre notamment que des personnes qui ne consomment pas d'autres substances que l'alcool et le cannabis peuvent débiter un usage d'autres substances par les champignons hallucinogènes ou les graines contenant du LSA, puis débiter l'usage de substances synthétiques (LSD, ecstasy...). D'autres peuvent se maintenir depuis le début de leur carrière dans un usage occasionnel de plantes et champignons hallucinogènes similaire au type de sens investi 1A précédemment exposé (usage festif, à risque réduit, des substances naturelles). Ces deux types d'usagers n'existent pas dans notre corpus.

Les carrières d'usagers de substances psychoactives envisagées à travers le filtre de l'évolution des significations de l'usage des substances naturelles hallucinogènes, dans notre échantillon, se distinguent en cinq modèles.

Le modèle 1 est celui d'une carrière stabilisée (au jour de l'entretien) **de l'usage festif**, dans le sens où les personnes ont expérimenté l'usage des substances naturelles uniquement dans le contexte festif, dans le but de s'amuser, rire, modifier les interactions avec les pairs, et ce, sans accorder d'intérêt à la question des risques encourus (type de sens investi 1B). C'est le modèle le plus fréquent. Les personnes qui répondent à ce modèle consomment substances naturelles et drogues de synthèse (LSD, cocaïne, ecstasy, parfois héroïne, morphine, kétamine).

Le modèle 2 est celui d'une carrière d'évolution de l'usage festif, car les personnes expérimentent l'usage dans le contexte festif (type de sens investi 1B) puis cherchent à diversifier leur expérience en choisissant le contexte des prises, pour

favoriser un sentiment de communion avec la nature (type de sens investi 2). Les personnes qui répondent à ce modèle consomment substances naturelles et drogues de synthèse (LSD, cocaïne, ecstasy, parfois héroïne, morphine, kétamine).

Le modèle 3 est celui d'une carrière de réduction de l'usage festif, dans le sens où les personnes débutent par un usage festif sans préoccupation pour la question du risque (type de sens investi 1B), ont éventuellement connu un passage de leur vie durant lequel elles ont privilégié les prises qui favorisent un sentiment de communion avec la nature (type de sens investi 2), et préfèrent désormais un usage festif à risque réduit (type de sens investi 1A). Les personnes qui répondent à ce modèle se limitent à l'usage de l'alcool et du cannabis en dehors des prises de substances naturelles (psilos français).

Le modèle 4 est celui d'une carrière d'amplification de l'usage festif vers l'usage d'égarement. Les personnes débutent par un usage festif (type de sens investi 1B) auquel ils font succéder des pratiques de déconnexion avec le monde réel (types de sens investi 3 ou 4). Les usages d'égarement peuvent succéder aux usages festifs ou se cumuler avec eux. L'expérience des substances consommées pour favoriser le sentiment de communion avec la nature peut constituer un passage au cours de la vie des usagers (type de sens investi 2). Les personnes qui répondent à ce modèle consomment substances naturelles et drogues de synthèse (LSD, cocaïne, ecstasy, parfois héroïne, morphine, kétamine).

Le modèle 5 est celui d'une carrière de transformation de l'usage festif vers l'usage visionnaire. L'usage de substances naturelles a débuté dans le cadre festif (type de sens investi 1), a pu se poursuivre par une diversification des significations investies dans l'usage au cours du temps (types de sens investi 2, 3, 4) pour se restreindre aujourd'hui à un usage décrit comme utilitaire, qui attribue aux plantes hallucinogènes des capacités visionnaires (types de sens investi 5, 6, 7). Les personnes qui répondent à ce modèle se limitent à l'usage d'alcool et de cannabis en dehors des prises de substances naturelles (ayahuasca, peyotl, san pedro).

Ces modèles sont des tendances générales, qui montrent qu'il y a tout de même une sorte de mouvement ascendant, qui débute par les usages festifs et se poursuit par une diversification des façons d'investir du sens dans les pratiques. Cette évolution des carrières est influencée par plusieurs facteurs : d'abord les effets ressentis, qui peuvent susciter des interrogations sur la façon d'utiliser les « plantes » et peuvent conduire à expérimenter d'autres contextes, d'autres dosages, d'autres « plantes ». Ensuite, il y a les discussions avec les pairs, les lectures d'ouvrages ou de pages Internet. Bien sûr, ce mouvement n'empêche pas les sorties de carrières ou le retour vers des usages à risque réduit à tout moment de leur déroulement.

En dehors de ces cinq principaux types de carrières qui sont schématisés dans le croquis suivant, il faut souligner la présence de deux carrières atypiques, spécifiques à des individus de l'échantillon, qui ne présentent que peu de liens avec la logique présidant au déroulement des autres.

La première est celle de Sabine. Ses lectures sur l'occultisme la conduisent à faire l'expérience du datura avant d'avoir expérimenté les autres substances naturelles et les drogues de synthèse. Après cette expérience, elle apprend les risques encourus et se limite à un usage des champignons dans le contexte festif. La seconde est celle de Jérémy et de Martin, chez qui des problèmes psychiatriques peuvent sans doute être relevés : Jérémy fait souvent l'expérience du dédoublement lors de la prise d'hallucinogènes ; Martin est suivi médicalement depuis la préadolescence, parce qu'il entend des voix (ce qui a débuté avant ses prises de drogues). Tous deux sont dans une sorte de carrière d'usager hyperactive : ils ont la spécificité de rapporter un usage actuel des « plantes » qui cumule de nombreux types de significations associées à l'usage (presque tous), et consomment également toutes les substances de synthèse à disposition (et dans leur cas, le degré d'accessibilité des substances est élevé).

Le croquis suivant schématise les cinq principaux modèles de carrière qui ont été mis à jour, envisagés à travers le filtre de la succession des significations associées à l'usage au cours de la vie. La légende qui suit a pour but d'aider à la lecture du croquis. Le modèle 1 constitue la carrière dominante, car il regroupe plus du tiers de l'échantillon ; il présente la moyenne d'âge la plus basse (23 ans).

Légende du schéma

Pour lire le schéma, il faut utiliser les références suivantes :

Les usages de substances de catégorie 1 et 2 représentent l'usage du cannabis et/ou de l'alcool seulement (catégorie 1) et l'usage des substances synthétiques – LSD, ecstasy, cocaïne voire parfois héroïne, morphine, kétamine, médicaments – (catégorie 2).

Les types : ils correspondent aux types de sens investis dans l'usage, qui ont été définis précédemment, et qui se regroupent selon les trois grandes formes de représentations des substances : « plantes » enchanteresses pour les types 1 et 2, « plantes » d'égarement pour les types 3 et 4, « plantes » visionnaires pour les types 5, 6 et 7.

Type 1 : faire la fête en groupe en modifiant les interactions et en suscitant empathie et hilarité. Sont distingués le type 1A (usage à risque réduit, respect de « petites doses ») et le type 1B qui n'accorde pas d'importance à la question du risque (dosage extensible).

Type 2 : faire la fête en groupe en modifiant la perception de l'environnement et en suscitant un sentiment de communion avec la nature.

Type 3 : provoquer une perte de conscience en suscitant une activité onirique. C'est une déconnexion solitaire (produit à durée de vie longue) ou une déconnexion temporaire (produit à effet court).

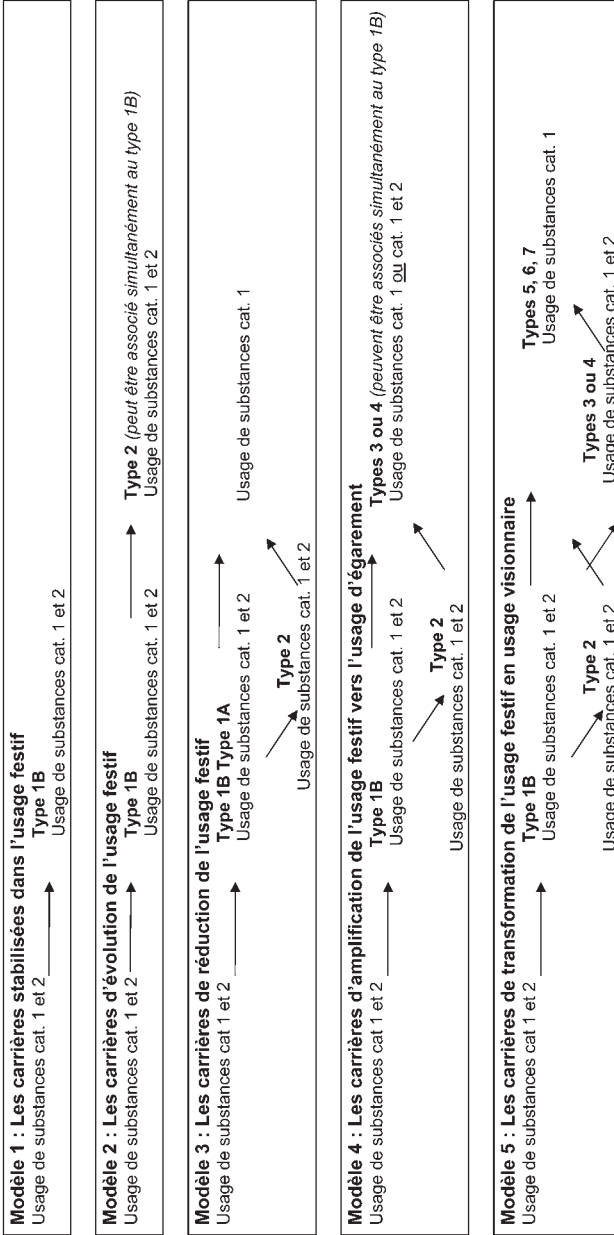
Type 4 : provoquer une déconnexion active, en suscitant une transformation complète de l'environnement et des repères.

Type 5 : utiliser un véhicule pour accéder à un monde parallèle.

Type 6 : utiliser un outil pour percevoir des entités invisibles ou avoir la révélation de « connaissances cachées ».

Type 7 : utiliser un outil pour méditer et se soigner.

Modèles de carrières des usagers de substances naturelles hallucinogènes fondés sur la succession des significations de l'usage



Conclusion sur l'interprétation des significations de l'usage

Les différentes significations associées à l'usage des substances naturelles hallucinogènes, décrites dans la seconde partie de ce rapport, ne sont pas spécifiques à l'usage de ces « plantes ».

Les significations associées à l'usage des plantes et des champignons hallucinogènes apparaissent strictement transposables à l'usage de substances de synthèse. Les significations de type 1 (usage dans le contexte festif) permettent aussi de rendre compte du sens investi d'une grande partie de l'usage de l'ecstasy ou de la cocaïne. Les significations de type 2 (sentiment de communion avec la nature) et de type 7 (psychothérapie et méditation) rendent compte du sens qui peut être investi dans l'usage du LSD³⁴. Les significations de type 3 (perte de conscience avec activité onirique) peuvent rendre compte d'une partie des usages de kétamine. Enfin, les significations de type 4 (perte de conscience active – déplacement réel dans un monde virtuel) ont été notamment décrites pour l'usage à forte dose des benzodiazépines.

D'autre part, il est particulièrement intéressant de remarquer les fortes similitudes au sujet de l'usage des plantes d'égarément avec les travaux d'ethnologie qui décrivent l'usage du datura dans la société bretonne traditionnelle (Prado, 2004) : les perceptions sont identiques (se perdre dans un espace connu, percevoir l'environnement comme courbe) et même les moyens utilisés pour rentrer chez soi peuvent être retrouvés dans les pratiques contemporaines (les animaux d'égaré, selon l'expression de Patrick Prado). On peut noter cependant que les usagers rencontrés peuvent utiliser d'autres substances que le datura pour susciter l'égarément, et que l'égarément spatial volontairement suscité par le datura est souvent (pas toujours) caractéristique de personnes qui sont proches de la « culture de la rue » (de « la zone », selon leur expression).

Ces significations données aux pratiques ne se recoupent que très partiellement avec des catégories relatives à la fréquence d'usage. Ainsi, les significations associées à l'usage de l'ecstasy, du LSD, des plantes et des champignons hallucinogènes qui mettent en avant la stimulation festive ou la recherche d'un sentiment de communion avec la nature, sont généralement qualifiées de significations hédonistes. Cependant, pour une majorité des personnes qui revendiquent ces façons de donner du sens à leur pratique, l'usage hédoniste n'implique pas un contrôle de la fréquence des prises et les sessions de consommation tous produits confondus se succèdent rapidement.

Parallèlement, les significations associées à l'usage de kétamine, de benzodiazépines à forte dose, des plantes et des champignons hallucinogènes qui mettent en avant les effets d'égarément des substances, sont souvent qualifiées de pratiques « d'adeptes de la défonce », ce qui sous entend une perte de contrôle de la fréquence d'usage. Or ce n'est pas le cas d'une partie des personnes qui utilisent les substances naturelles hallucinogènes et qui revendiquent ce type de sens investi.

³⁴ Dans les années cinquante, les possibilités d'utiliser le LSD comme outil en psychothérapie ont été explorées avant l'interdiction de cette pratique.

Restent les significations associées à l'usage des types 5 et 6 (véhicule vers un monde parallèle, décodeur du monde invisible), qui n'ont pas été décrites jusque-là pour les substances de synthèse, mais pourraient vraisemblablement l'être, car le sens investi dans l'usage s'appuie plus sur une grille d'interprétation du monde et des événements hallucinatoires que sur les substances par elles-mêmes. Le discours des personnes rencontrées et les entretiens informels qui ont été réalisés témoignent que ces façons de donner du sens à l'usage des plantes et des champignons hallucinogènes sont mineures, quoiqu'en plein essor. Elles restent cependant marginales au regard des usages festifs de ces substances. Ces façons de donner du sens à l'usage s'inscrivent dans une grille de lecture néochamanique, c'est-à-dire un discours qui prône la réhabilitation du chamanisme dans l'interprétation du monde et des phénomènes naturels et qui, pour ce faire, utilise des arguments présentés comme issus de la science contemporaine. L'adhésion à ce discours néochamanique suscite une expérimentation différente de ces « plantes » chez des personnes qui les utilisaient déjà de manière festive et permet de disposer d'une série d'arguments qui justifie la pratique. C'est une consommation utile, qui n'est pas futile. Il ne s'agit plus de faire la fête, mais d'utiliser des « psychotechniques ». Elles impliquent de croire au préalable ou suggèrent de croire a posteriori que les hallucinations sont des visions, et disposent de ce fait de la capacité d'apporter de la connaissance ; il ne s'agit plus de prendre des substances hallucinogènes pour « délirer », mais de prendre des substances visionnaires dans un but heuristique. Le néochamanisme est ainsi un phénomène socioculturel réel, qui s'est notamment appuyé, en ce qui concerne la communauté des usagers de drogues, sur les ouvrages de Castaneda et de Narby.

Le néochamanisme s'appuie ainsi sur une grille de lecture qui implique l'usage des « plantes » hallucinogènes pour devenir un « initié » et qui utilise également les effets de ces « plantes » pour valider sa représentation du monde et favoriser l'adhésion. L'influence de l'usage de ces « plantes » intervient ainsi, pour les Occidentaux qui tentent de pénétrer cet univers perceptuel, en amont et en aval du processus d'adhésion. Ce discours réhabilite également l'idée que les « plantes » hallucinogènes peuvent être utilisées dans les cas de psychothérapie et d'entreprise de développement personnel (type 7), admettant l'idée que les maux du corps et de l'esprit peuvent être soignés par les « plantes », en réapprenant les savoirs ancestraux. Il s'agit d'un retour aux sources des pratiques traditionnelles, réactualisées par l'emploi d'un vocabulaire apte à leur conférer de la modernité, qui s'appuie entre autres sur l'influence des médecines dites parallèles. Ceci peut s'affirmer sans porter de jugement sur l'efficacité du paradigme, mais du point de vue de la lecture anthropologique des représentations sociales³⁵.

³⁵ « On ne soigne plus avec des « simples », mais on pratique la « phytothérapie », on n'impose plus les mains au malade, mais on lui prescrit une « cure magnétique ». Il n'est plus question d'esprits bénéfiques ou maléfiques, mais « d'ondes » ou « d'énergies positives » ou « négatives ». Le sorcier devient un radiesthésiste, le voyant un parapsychologue, et le rebouteux un chiropracteur » (Laplantine, 1994).

Synthèse générale

Une typologie des façons de donner du sens à l'usage des plantes et des champignons hallucinogènes permet de rendre compte des significations et des représentations associées à l'usage de ces substances chez les personnes rencontrées pour la recherche. Cette approche se restreint aux limites imposées par les critères de recrutement de la population : aucune personne ayant cessé l'usage n'a été rencontrée, ni aucune personne qui ait consommé ces substances moins de six fois au cours de la dernière année avant l'entretien. Le classement des données permet de distinguer sept types de significations associées à l'usage, qui se répartissent au sein de trois catégories de représentations des plantes et des champignons hallucinogènes.

Les personnes qui se représentent ces substances comme des « plantes » enchanteresses privilégient l'émulation festive (stimulation, hilarité) ou bien la recherche de la communion avec la nature.

Les personnes qui se représentent ces substances comme des « plantes » d'égarément recherchent plutôt la perte de conscience à visée onirique (sommeil) ou la perte de conscience dite active (déplacement réel dans un environnement transformé par les perceptions).

Enfin, les personnes qui se représentent ces substances comme des « plantes » visionnaires recherchent l'accès à un monde parallèle, la capacité de percevoir des entités invisibles qui nous entourent ou d'acquérir, sans les apprendre, des savoirs complexes sur le monde naturel, ou encore la connaissance de soi et le soin de la psyché et du corps.

Comme c'est le cas pour toute typologie, ce classement permet de mieux rendre compte des différentes façons de donner du sens à l'usage, mais ne doit pas être appréhendé de manière rigide : certaines personnes peuvent connaître plusieurs façons d'envisager l'usage au cours de leur vie, voire même (mais c'est plus rare) investir plusieurs significations simultanément dans leur usage. Celles-ci varient, dans leur cas, essentiellement en fonction des contextes de prises, des pairs alors présents et des substances utilisées (souvent une signification pour une substance, plusieurs substances naturelles étant consommées).

Il n'existe pas de modèle stable de carrière envisagée à travers le prisme du sens investi dans l'usage des substances naturelles hallucinogènes, car des spécificités individuelles apparaissent clairement en fonction de l'état

Typologie des significations associées à l'usage des champignons et des plantes hallucinogènes

psychoaffectif, des conditions d'existence, des groupes de pratiques, des contextes d'usage et des événements de vie. Cependant, une tendance s'observe, qui implique que l'usage débute dans une perspective festive, puis évolue éventuellement vers d'autres types de sens investi. Les personnes recherchent ensuite l'expérience d'une communion avec la nature et peuvent aboutir à un usage de « plantes » d'égarement, ou un à usage de « plantes » visionnaires, ou encore revenir à un usage festif et contrôlé, soucieux des risques encourus et prenant des précautions pour les éviter.

Discussion et conclusion

Une opposition entre « drogues naturelles » et « drogues synthétiques » moins prégnante que celle attendue

L'hypothèse, chère aux acteurs de santé publique, du développement d'une consommation de « drogues écologiques » en réaction à la diffusion massive des drogues de synthèse et aux craintes qu'elles engendrent, préexistait à la réalisation de ce travail. Au vu des données recueillies, elle apparaît comme n'étant pas totalement exacte, même si elle peut s'appuyer sur des constats empiriques. En effet, certaines personnes n'utilisent plus que des champignons hallucinogènes occasionnellement (sauf alcool et cannabis) et tiennent un discours affirmant que les substances naturelles génèrent moins de dommages que les substances synthétiques. Cependant, elles sont minoritaires parmi les personnes rencontrées et sont en « fin de carrière » d'usagers de drogues : ce sont les plus âgées ; elles ont connu des étapes de vie d'us et d'abus de toutes les substances. Pour les plus nombreuses, même si elles peuvent vanter les qualités des produits naturels, l'usage de produits naturels et de produits synthétiques s'effectue indifféremment, essentiellement en fonction de la disponibilité des substances et de la réussite de leurs stratégies d'approvisionnement. On constate surtout des « prises à l'opportunité », pour reprendre l'expression d'Emmanuelle Hoareau. Une autre catégorie minoritaire de personnes véhicule également un discours sur les bienfaits des « plantes » hallucinogènes et sur les méfaits des substances synthétiques. Cependant, dans ce dernier cas, l'usage ne s'inscrit absolument pas dans une préoccupation de réduction des dommages telle que la santé publique l'envisage (bien au contraire, les substances utilisées sont « puissantes », comme l'ayahuasca), mais dans le cadre d'une grille de lecture d'interprétation des effets qui attribue à la substance des capacités visionnaires : connaissance de soi et contact avec le monde surnaturel.

La diffusion de l'usage de « plantes » visionnaires et de pratiques « néomystiques »

Les discours qui répondent à ce dernier schéma sont minoritaires, mais le processus de diffusion de ces perceptions de l'usage des substances naturelles hallucinogènes mérite l'attention et conduit notamment à s'intéresser particulièrement à la

rhétorique sur laquelle s'appuie ce phénomène de diffusion dans la communauté des usagers de drogues. On a soulevé dans l'introduction les liens entre cette façon de penser et la culture psychédélique née dans les années soixante : recherche de la connaissance de soi, retour aux pratiques ancestrales des Indiens d'Amérique.

L'œuvre de Castaneda a également été citée, du fait de l'influence qu'elle a pu avoir sur les générations d'usagers de drogues qui s'ouvrent aux pratiques néo-mystiques à partir d'une consommation festive au préalable, et sur la diffusion de la représentation des « plantes » hallucinogènes comme des « plantes » visionnaires. Castaneda introduit ainsi dans la pensée occidentale contemporaine l'idée de l'existence de plantes visionnaires, par l'usage du peyotl mais aussi du datura. Cependant, selon Patrick Deshayes, il existe une forme de malentendu créé de toute pièce par *L'herbe du diable et la petite fumée* et les volumes qui le suivent. Pour lui, il n'existe pas de rapport sérieux entre les systèmes de pensée du chamanisme amazonien et le discours des jeunes occidentaux inspirés par Castaneda, qui s'en réclament, et qui n'expriment que le désir de vouloir « communier avec la nature » (Deshayes, 2002). Comme évoqué à plusieurs reprises dans l'analyse des données, la recherche qui a été conduite a effectivement recensé des références à Castaneda dans les discours des consommateurs, ainsi qu'à l'ouvrage de Narby, *Le serpent cosmique*. Son auteur est parfois présenté comme « le Castaneda d'aujourd'hui ». Mais parmi les personnes qui ont été rencontrées, celles qui font référence à Castaneda et Narby ne sont pas les mêmes que celles qui désirent seulement « communier avec la nature ». Ou lorsqu'elles « communient avec la nature » et font référence à Narby, c'est pour dire qu'elles aimeraient expérimenter d'autres façons de consommer les « plantes » hallucinogènes. Un discours construit sur les « plantes » visionnaires et leurs supposées capacités apparaît chez les personnes qui ont fait une initiation chamanique ou ont tenté, en soliloque, d'en suivre les principes. Leur discours emprunte phrases, concepts et démonstrations à l'ouvrage de Narby.

Jérémy Narby : le « Castaneda d'aujourd'hui » ?

Narby écrit son ouvrage en partant d'un paradoxe : les anthropologues décrivent des systèmes de pensée dans les sociétés traditionnelles en cherchant les logiques qui expliquent ces systèmes et les représentations qui éclairent ces logiques. Parallèlement, ils font pourtant l'impasse sur le discours des chamanes, qui expliquent invariablement que leurs connaissances botaniques (empiriquement vérifiées/vérifiables) leur sont « révélées » par l'ayahuasca. Cette impasse provient d'un schisme simple : pour la pensée occidentale, l'idée d'un message naturel est en soi une contradiction (Levi-Strauss, 1973) alors que les chamanes estiment que « les plantes communiquent ». Partant de ce constat, Narby (qui partage avec Castaneda l'efficacité narrative, qui a en grande partie assuré le succès de ce dernier) fait

l'exposé de coïncidences entre les récits des chamanes, leur mythologie et les connaissances contemporaines de la biologie moléculaire. Il fait l'inventaire des similitudes entre l'ADN et les « serpents cosmiques » et, nous apprenant que l'ADN émet des biophotons, il pose l'hypothèse que les « essences animées », ou « esprits » faits de lumière pure, sont en fait les émissions de biophotons qui constitueraient le moyen de communiquer des espèces vivantes... Ainsi, selon lui, le monde vivant dans son ensemble communiquerait par source lumineuse et dévoilerait une connaissance inscrite sur les rubans ADN, auquel seul l'état modifié de conscience par l'entremise de certaines substances (ayahuasca, datura) permettrait d'accéder... Il va donc au-delà de Castaneda, car il cherche le moyen de (ré) concilier les pratiques de guérison et de connaissance primitives avec la science contemporaine. Cependant, il partage complètement avec lui la perspective « écologico-religieuse » dont Deshayes (2002) taxait Castaneda.

Les racines de l'influence actuelle de Jérémy Narby auprès d'une partie minoritaire mais vraisemblablement grandissante des usagers de drogues peuvent aisément être décrites. Ce n'est pas le sujet ici de juger ce livre de façon générale, ou d'un point de vue scientifique ; ce qui nous importe, c'est d'évaluer son influence sur les usagers de drogues qui ont été rencontrés. Cette influence nous semble particulièrement importante, pour plusieurs raisons.

Ce texte répond à leur désir de sacralité dans une époque et une civilisation occidentale souvent agnostique ou athée : il met en place un système de pensée qui peut se comprendre comme une « religion sans dieu », si ce n'est la « Nature » et la « Terre Mère ».

Il répond également à leur souci écologique, en valorisant l'environnement, comme digne de respect, et donc discrédite le fonctionnement social occidental qui utilise la matière vivante comme matière première.

Il répond aussi à la recherche de valorisation des figures féminines (comprise comme une modernité qui prend sa source dans les traditions préchrétiennes ancestrales) et au besoin d'égalité des sexes. Ces figures gagnent en légitimité en se sortant du carcan imposé par les religions judéo-chrétiennes : Ève qui a pêché, la femme rabaisée, cantonnée dans un rôle subalterne d'un côté, face à la « Terre Mère » et la Nature Mère dans le chamanisme, de l'autre (l'ayahuasca est aussi désigné comme « la mère », le tabac étant « le père »).

Il répond au désir de concilier science contemporaine et approche mystique, ce qui, pour les grandes religions, a connu un délitement au cours des derniers siècles.

Enfin, il déculpabilise la consommation de drogues car les usagers d'ayahuasca ne sont pas des « drogués », ce sont des « initiés ». Cette dernière assertion est un constat qui ne signifie pas que le néochamanisme incite à se droguer sans complexe, bien au contraire. Mais ce constat laisse songeur, car plusieurs profils d'usagers émergent parmi les personnes qui adhèrent à cette façon de penser et leurs expériences concrètes sont très variables.

L'expérience des usagers de « plantes » visionnaires : le risque de soumission involontaire et le risque démultiplié du « chamanisme à la maison »

La première expérience que nous pouvons citer est celle d'une personne toxicomane, qui n'utilise plus que de l'ayahuasca dans le cadre d'une « thérapie chamanique ». Elle donne le sentiment d'être dans un sas qui la conduit vers la sortie de l'usage. Même si elle reste longtemps dans ce « sas », elle déclare connaître le bien-être et a trouvé un emploi.

La deuxième expérience est, par contre, celle d'une personne qui a subi des violences graves (viols à répétition) au cours d'une séance d'initiation. Ceci témoigne du fait que la manne financière que constituent ces stages de développement personnel a conduit des individus malintentionnés à profiter des situations de vulnérabilité extrêmes au moment des effets, dans lesquelles sont plongées les personnes qui consomment. Sans aucun doute, les acteurs sociaux qui croient à la réussite des stages de développement personnel ou aux soins par l'initiation chamanique seraient inspirés de dresser une liste *ad hoc* pour éviter les abus de toutes sortes.

La troisième expérience pose davantage de problèmes sur le plan de la définition des usages, car les personnes utilisent les « plantes » visionnaires « toutes seules ». C'est du « chamanisme à la maison » : il semble que dans ce cas, les risques d'accidents, physiques ou psychologiques, soient démultipliés à l'extrême. Ce risque est de plus augmenté par l'absence d'un « gardien » sobre, en mesure de surveiller les actes de la personne sous effet. Les risques de constater à l'avenir des décès similaires à ceux qui ont pu survenir avec l'usage du *datura* (défenestrations, accidents divers, etc.) sont réels.

Les caractéristiques des usages contemporains des plantes et des champignons hallucinogènes

Les usages contemporains des plantes et des champignons hallucinogènes ont donc plusieurs caractéristiques. En premier lieu, les substances naturelles sont consommées par la majeure partie de leurs utilisateurs comme n'importe quelle substance, synthétique ou non, pourvu qu'elles produisent des effets. En second lieu, on constate que les significations associées à l'usage des plantes et des champignons hallucinogènes sont similaires au sens investi dans l'usage d'autres substances (ecstasy, LSD, kétamine...), sauf lorsque les hallucinogènes naturels sont envisagés comme des « plantes » visionnaires. D'autre part, les significations investies dans l'usage de ces substances ne sont pas « nouvelles » : on retrouve les usages festifs et psychédéliques bien connus, ainsi que la pratique des « herbes d'égaré »

(Prado, 2004) recensée au cours du XX^e siècle dans les sociétés traditionnelles occidentales. En troisième lieu, on trouve l'expérience du néochamanisme pratiquée par une minorité, mais qui intrigue une partie des personnes qui ont des pratiques jusqu'ici seulement festives.

En dernier lieu, les usages contemporains des hallucinogènes naturels sont caractérisés par les liens importants qu'ils entretiennent avec Internet. Toutes les personnes qui ont consommé de la salvia ou du DMT organique en ont acheté sur Internet ou se les sont procurés auprès d'une personne qui en a acheté sur la Toile. Les champignons hallucinogènes, notamment mexicains et hawaïens, sont le plus souvent achetés sur ce média, auprès d'une personne qui les a achetés sur Internet, ou bien cultivés à partir de spores achetées sur le même média. Les graines contenant du LSA sont aussi achetées sur la Toile. Comme l'analyse l'a montré, les réseaux d'approvisionnement sont complètement différents de ceux qui permettent de se procurer des substances de synthèse. Ces modes d'approvisionnement banalisent l'usage aux yeux des jeunes générations : une substance psychoactive, qui peut être illicite (pas toujours, comme dans le cas de la salvia), est achetée avec la plus grande facilité, payée par carte bancaire et reçue par la poste. Le réseau Internet ne se limite d'ailleurs pas à l'accessibilité aux substances : il fournit de l'information qui, comme tout ce qui circule sur la Toile, est de qualité extrêmement variable. Il y a les sites officiels de prévention, les sites d'association d'usagers qui sont plus orientés vers l'éducation par les pairs, les sites de vente à vocation seulement marchande, les sites de vente qui affichent simultanément l'ambition « d'ouvrir la conscience au niveau planétaire », les pages personnelles... De ce fait, en plus de la diffusion des substances par la vente des produits, le réseau Internet participe à la promotion des expérimentations, comme à la réduction des dommages (des conseils de réduction des risques sont disponibles). Depuis quelques années, des mises en garde des spécialistes sont ainsi apparues dans la littérature scientifique au sujet de l'impact d'Internet sur les pratiques d'usage des substances psychoactives : en utilisant la Toile, les usagers potentiels d'hallucinogènes peuvent passer outre les sources traditionnelles de l'information sur les substances, et apprendre avec beaucoup de détails les moyens d'obtenir, de préparer et de consommer de nombreuses substances, et ce avec un degré de risque non évaluable (Halpern et Pope, 2001).

Le réseau Internet et l'ambivalence de l'usage : entre incitation et réduction des risques et des dommages

Le réseau Internet se présente ainsi comme un signe de son temps en mettant en valeur l'ambivalence de l'usage. Lorsqu'on s'adresse, non à des novices, mais à des individus déjà expérimentateurs, voire usagers réguliers qui, selon eux, ont de « bonnes raisons » de le rester, les messages sur les méfaits des drogues ou sur la

réduction des dommages liés leur consommation ne seront écoutés que si l'on admet par ailleurs les bénéfiques que les usagers retirent de ces pratiques. C'est ce qui a permis le succès de l'éducation par les pairs et qui explique vraisemblablement le succès d'Internet auprès des usagers. Internet constitue de plus un interlocuteur « déréalisé », avec lequel la question du jugement et de la stigmatisation ne se pose plus. Cependant, il serait intéressant d'étudier les modes de réception de l'information sur les drogues diffusée sur la Toile, du point de vue psychologique et social et en termes d'évolution des représentations.

Sur ce dernier point, l'usage de la salvia présente des caractéristiques qui en font un cas d'école. Sa diffusion comme drogue récréative est récente et son achat s'effectue le plus souvent sur Internet. Les sites de vente proposent des produits puissants (notamment les concentrés puissance 5 et les concentrés puissance 10) tout en diffusant des conseils de réduction des dommages liés à l'usage (Cf. annexe IV, « Manuel de l'utilisateur de salvia »). Enfin et surtout, son usage n'est pas prohibé : un usager de substance psychoactive prend plus de risques en transportant du cannabis qu'en achetant de la salvia ... Le fait que la substance ne soit pas interdite à l'usage, comme à la production, relève plus souvent pour les usagers d'une autorisation que d'un vide juridique. Ce paradoxe (cannabis interdit, salvia autorisée) contribue aussi chez eux à discréditer le discours officiel de prévention et de répression, la sauge divinatoire étant reconnue par la plupart des usagers comme par les scientifiques comme une substance hallucinogène naturelle puissante.

En plus des caractéristiques très contemporaines de ce produit que constituent la vente et les conseils de réduction des dommages sur le réseau Internet, il faut ajouter que la salvia produit des effets qui conduisent à alerter sur son potentiel de diffusion dans les années à venir. Les concentrés sont aussi appréciés pour leur capacité à favoriser la décorporation (Bücheler et *al.*, 2005). La recherche de cette sensation, observée en France à travers l'usage de kétamine (Reynaud-Maurupt et Akoka, 2004) pourrait trouver un écho plus large dans notre pays grâce à l'usage de salvia, car la kétamine reste toujours marquée par son image d'anesthésiant vétérinaire, ce qui limite sa pratique.

La diffusion de substances comme la salvia grâce à Internet, dont la vente est présentée en miroir de conseils de production, de consommation et de réduction des dommages, illustre finalement l'ambivalence des usages de substances psychoactives. Le réseau Internet met les substances à disposition, informe sur les effets recherchés et ressentis, tout en mettant en garde sur leurs méfaits et sur les risques de l'usage. Selon la grille de lecture idéologique avec laquelle ce phénomène contemporain est envisagé, les acteurs de santé publique peuvent réagir avec de la frayeur comme avec la certitude que ces modes d'information génèrent effectivement une réduction des dommages encourus. Le constat qui peut être fait dans tous les cas est que les sites Internet concernés remplacent les processus d'initiation et de trans-

mission du savoir par les pairs. Les jeunes générations habituées à faire des recherches sur la Toile peuvent effectivement faire aisément la différence entre un site, bien qu'idéologiquement orienté, dont le contenu est réfléchi et argumenté et des pages personnelles délirantes. Il est plus difficile de faire la part des choses face à un site réalisé par des profanes, mais qui se veut scientifique : les informations fausses peuvent alors être noyées au sein d'informations fiables.

Il est particulièrement difficile sans recherche empirique portant sur ce sujet de déterminer si ces sites de vente et d'information ont pu favoriser l'expérimentation chez des novices, ou si seuls des usagers déjà expérimentateurs y ont recours. Si la seconde hypothèse était exacte, et si les usagers de *datura* avaient utilisé Internet par le passé comme les usagers de *salvia* aujourd'hui, des expérimentations auraient été évitées, de même qu'un certain nombre d'accidents. Plutôt que de hurler aux conséquences des moyens modernes de communication, il serait souhaitable d'effectuer un travail de grande ampleur sur les moteurs de recherche, de façon à ce que les usagers en quête d'information sur les substances puissent simultanément trouver à côté des sites déjà existants de l'information vérifiée par les acteurs de santé publique. Peut-être que le problème majeur avec la diffusion d'information sur la Toile se situe dans ce constat, car l'information officielle par le biais d'une entrée « produit », selon un mode de présentation qui sortirait des canons académiques, fait cruellement défaut sur la Toile. Comme le conclue l'équipe allemande de Bücheler, les nombreuses sources de données Internet sur la *salvia* offrent un mélange d'avis ésotériques, d'avertissements pragmatiques et d'instructions pour utiliser la plante ; le consommateur peut prendre cette subtile promotion des produits de la *salvia* comme des évidences issues d'une approche scientifique, et sous estimer les risques pour la santé, qu'ils soient connus ou inconnus (Bücheler et al., 2005)³⁶.

L'étude des propriétés psychoactives des « plantes », et la diffusion des connaissances qui s'y rapportent via Internet, met en relief le caractère vain de la volonté du tout répressif : il n'est pas possible d'empêcher la repousse des psilos dans les alpages ; le *datura* a été pendant un temps supprimé des étals de fleuristes, mais qu'en est-il alors des graines contenant du LSA, qui doivent pouvoir se trouver dans certaines jardineries ? Au regard des propriétés psychoactives des « plantes » qu'offre la nature, la mise en œuvre de la politique répressive en matière d'usage des substances psychoactives naturelles s'apparente au mythe de Sisyphe. Il ne s'agit pas de la discréditer ici, mais de montrer à quel point l'information sur les substances et les risques qui leur sont associés sont le préalable essentiel de tout effort de prévention qui souhaite éviter les expérimentations ou limiter les usages réguliers.

³⁶ Comme le souligne l'article de Bücheler, l'influence de l'utilisation régulière de la *salvia* sur la conduite automobile ou sur le maniement d'engins à usage professionnel n'a pas été explorée ; les interactions entre la *salvia*, l'alcool ou les autres substances psychoactives n'ont pas été explorées ; la tolérance de la *salvia* est encore débattue, sachant que c'est le seul hallucinogène connu au monde qui se fixe sur les récepteurs cérébraux opioïdes, responsables des phénomènes de manque dans l'usage d'héroïne ou morphine (conférer sur ce point le paragraphe sur la *salvia*, annexe III).

Table des illustrations

<i>Récapitulatif des champignons et des plantes expérimentés au cours de la vie</i>	22
<i>Classement des principaux effets ressentis des champignons et des plantes hallucinogènes</i>	41
<i>Typologie des significations associées à l'usage des champignons et des plantes hallucinogènes</i>	71
<i>Modèles de carrières d'usagers de substances naturelles hallucinogènes</i>	87

Références bibliographiques

BECK (F.), LEGLEYE (S.), SPILKA (S.), *Atlas régional des consommations de produits psychoactifs des jeunes Français. Exploitation régionale de l'enquête ESCAPAD 2002/2003*, OFDT, Saint Denis, 2005, 224 pages.

BECK (F.), LEGLEYE (S.), « Les adultes et les drogues en France : niveaux d'usage et évolutions récentes », *Tendances* n° 30, OFDT, juin 2003.

BECKER (H. S.), *Outsiders. Étude de sociologie de la déviance*, Métailié, 1985, édition originale 1963, 248 pages.

BECKER (H. S.), « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63, 1986, p. 105-110.

BELLO (P.-Y.), TOUFIK (A.), GANDILHON (M.), EVRARD (I.), *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2004. Sixième rapport national du dispositif TREND*, OFDT, Saint Denis, 2005, 178 pages.

BELLO (P.-Y.), TOUFIK (A.), GANDILHON (M.), GIRAUDON (I.), *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2003. Cinquième rapport national du dispositif TREND*, OFDT, Saint Denis, 2004, 271 pages.

BELLO (P.-Y.), TOUFIK (A.), GANDILHON (M.), GIRAUDON (I.), *Phénomènes émergents liés aux drogues en 2001*, Rapport TREND, OFDT, Paris, 2002, 296 pages.

BOURDIEU (P.), *Ce que parler veut dire*, Fayard, 1987, 244 pages.

BÜCHELER (R.), GLEITER (CH.), SCHWOERER (P.), GAERTNER (I.), « Use of non prohibited hallucinogenic plants : increasing relevance for public health ? », *Pharmacopsychiatry*, 38, 2005, p. 1-5.

CASTANEDA (C.), *L'herbe du diable et la petite fumée*, Bourgois éditeur, 10/18, 1985, édition originale 1968, 259 pages.

CHAPOULIE (J-M.), « Everett C. Hugues et le développement du travail de terrain en sociologie », *Revue française de sociologie*, 25, 1984, p. 582-608.

COURTECUISSÉ (R.), DEVAUX (Marc), « Champignons hallucinogènes d'Europe et des Amériques : mise au point mycologique et toxicologique », *Annales de toxicologie analytique*, vol. 16, n° 1, 2004, p. 36-64.

DESHAYES (P.), « Frayeurs et visions chamaniques : le malentendu thérapeutique », *Psychologie française*, vol. 47, n° 4, 2002, p. 5-14.

GIUST-DESPRAIRIES (F.), « Le sujet dans la représentation sociale », *Connexions*, n° 51, 1988, p. 83-97.

GOULLÉ (J-P.), PÉPIN (G.), DUMESTRE-TOULET (Véronique), LACROIX (C.), « Botanique, chimie et toxicologie des Solanacées hallucinogènes : belladone, datura, jusquiame, mandragore », *Annales de toxicologie analytique*, vol. 16, n° 1, 2004, p. 22-35.

HALPERN (J. H.), POPE (H. G.), « Hallucinogens on the Internet : a vast new source of underground drug information », *American Journal of Psychiatry*, 158, 2001, p. 481-483.

HALPERN (J. H.), « Hallucinogens and dissociative agents naturally growing in the United States », *Pharmacology and Therapeutics*, 102, 2004, p. 131-138.

HOAREAU (E.), *La réduction des risques liés à l'usage de substances psychoactives dans les différents espaces festifs techno de la région PACA en 2003-2004*, Mission sida toxicomanie et prévention des conduites à risques de la ville de Marseille et conseil régional PACA, 2005, 176 pages.

HOAREAU (E.), *Le Perché : figure de la déviance dans le groupe social stigmatisé des participants aux fêtes techno*, DEA de Sociologie, université Aix-Marseille, 2004, 140 pages.

HUGUES (E. C.), *Le regard sociologique*, textes rassemblés par Jean-Michel Chapoulie, éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, 1996, 344 pages.

JODELET (D.), « Représentations sociales : un domaine en expansion », dans Jodelet (D.), *Les représentations sociales*, Presses universitaires de France, 1994, p. 31-61.

JUILLIARD (O.), « Les toxicomanies », dans Poirier (Jean), *Histoire des mœurs*, tome II, La Pléiade, 1991, p. 699-801.

KEELER (M. H.), KANE (F. J.), « The use of hyoscyamine as a hallucinogen and intoxicant », *American Journal of Psychiatry*, vol.124, 1967, p. 852-854.

KINTZ (P.), « mescaline : la religion du peyotl », *Annales de toxicologie analytique*, vol. 16 ; n° 1, 2004, p. 18-21.

LAPLANTINE (F.), « Anthropologie des systèmes de représentations de la maladie », dans Jodelet (Denise), *Les représentations sociales*, Presses universitaires de France, 1994, p. 277-298.

LÉGER (D.), « De la guérison au salut : les communautés apocalyptiques néo-rurales en France », dans Augé (Marc), Herzlich (Claudine), *Le sens du mal. Anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*, éditions des Archives contemporaines, p. 257-278.

LEVI-STRAUSS (C.), « Les champignons dans la culture », *Anthropologie structurale II*, Plon, Pocket, 1997, édition originale 1973, p. 263-279.

LYS (M.), PIESEN (I.), KING (M.), CHARLOIS (T.), MOREL (A.), « Le bad trip : une étude clinique exploratoire », *Alcoologie et addictologie*, vol. 26, n° 2, 2004, p. 121-128.

NARBY (J.), *Le serpent cosmique, l'ADN et les origines du savoir*, Georg éditeurs, 1999, édition originale 1995, 236 pages.

ORFALI (B.), « Les représentations sociales : un concept essentiel et une théorie fondamentale en sciences humaines et sociales », *Année sociologique*, vol. 50, n° 1, 2000, p. 235-254.

PASSERON (J-C.) « La rationalité et les types de l'action sociale chez Max Weber », *Revue européenne des sciences sociales*, vol. 32, n° 98, 1994, p. 5-44.

PÉPIN (G.), DUFFORT (G.), « Ayahuasca : liane de l'âme, chamanes et soumission chimique », *Annales de toxicologie analytique*, vol 16, n° 1, 2004, p. 76-84.

PERRIN (M.), « Anthropolos », *Autrement*, n° 106, 1989, p. 42-49.

PRADO (P.), « Le jilgré (*Datura stramonium*). Une plante hallucinogène, marqueur territorial en Bretagne morbihannaise », *Ethnologie française*, vol. 34, n° 3, 2004, 453-461.

« Plantes médicinales : utiliser la nomenclature botanique pour éviter les ambiguïtés », *Prescrire*, vol. 26, n° 271, 2006, p. 295.

PRISINZANO (T. E.), « Psychopharmacology of the hallucinogenic sage *Salvia divinorum* », *Life Sciences*, 78, 2005, p. 527-531.

REYNAUD-MAURUPT (C.), CHAKER (S.), CLAVERIE (O.), MONZEL (M.), MOREAU (C.), EVRARD (I.), *Les pratiques et les opinions liés aux substances psychoactives dans l'espace festif musiques électroniques*, OFDT, Saint Denis, à paraître.

REYNAUD-MAURUPT (C.), BELLO (P-Y.), TOUFIK (A.), AKOKA (S.), « Characteristics and behaviors of ketamine users in France in 2003 », *Journal of Psychoactive Drugs*, accepté pour publication.

REYNAUD-MAURUPT (C.), AKOKA (S.), *Les usages détournés de la kétamine. Ket-riding ou les nouveaux voyages immobiles*, OFDT, Saint Denis, 153 pages.

REYNAUD-MAURUPT (C.), VERCHÈRE (C.), TOUFIK (A.), BELLO (P-Y.), « Les usages de l'héroïne en France chez les consommateurs initiés à partir de 1996. La contribution d'une étude qualitative exploratoire menée en 2002 », *Psychotropes, revue internationale des toxicomanies*, vol. 9, n° 3-4, 2003, p. 57-78.

REYNAUD-MAURUPT (C.), VERCHÈRE (C.), *Les nouveaux usages de l'héroïne*, OFDT, Paris, 2003, 117 pages.

REYNAUD-MAURUPT (C.), REYNAUD (J.), *Consommation de Rohypnol® hors protocole médical depuis février 2001*, OFDT, Paris, 2003, 54 pages.

SARDAN (Jean-Pierre-Olivier de), « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête*, n° 1, 1995, p. 71-109.

SHEFFLER (D. J.), ROTH (B. L.), « Salvinorin A : the 'magic mint' hallucinogen finds a molecular target in the kappa opioid receptor », *TRENDS in Pharmacological Sciences*, vol. 24, n° 3, 2003, p. 107-109.

VALDES (L. J.), « *Salvia divinorum* and the unique diterpene hallucinogen, salvinorin (divinorin) A », *Journal of Psychoactive Drugs*, 26, 1994, p. 277-283.

VERCHÈRE (C.), « Significations et logiques de l'usage de psychotropes en lien avec le contexte festif techno », dans Joubert (Michel), Giroux-Arcella (Pilar), Mougou (Chantal), *Villes et toxicomanies. De la connaissance à la prévention*, Erès, 2005, p. 117-138.

WINKELMAN (M.), « Drug tourism or spiritual healing ? Ayahuasca seekers in Amazonia », *Journal of Psychoactive Drugs*, vol 37, n° 2, 2005, p. 209-218.

ZAFIROPOULOS (M.), PINELL (P.), « Drogues, déclassement et stratégies de disqualification », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 42, 1982, p. 62-75.

ANNEXES

<i>ANNEXE I</i>	<i>MÉTHODE DE L'ENQUÊTE</i>	106
<i>ANNEXE II</i>	<i>FICHES SIGNALÉTIQUES DES PERSONNES RENCONTRÉES POUR L'ENQUÊTE</i>	110
<i>ANNEXE III</i>	<i>BREF EXPOSÉ DE MYCOLOGIE ET DE BOTANIQUE</i>	117
<i>ANNEXE IV</i>	<i>MANUEL DE L'UTILISATEUR DE SALVIA DIFFUSÉ SUR INTERNET</i>	127
<i>ANNEXE V</i>	<i>DES CHIFFRES ET QUELQUES DONNÉES DE CONTEXTE</i>	144

Annexe I

Méthode de l'enquête

L'approche qualitative

Cette approche qualitative s'inscrit dans le cadre d'une sociologie appliquée, qui considère le « travail de terrain » comme le support essentiel de sa méthodologie (Hugues, 1996). Comprendre les motivations des personnes qui utilisent des champignons et des plantes hallucinogènes, a fortiori en envisageant ce sujet de manière transversale (toutes plantes et champignons psychoactifs confondus), constituait un défi exploratoire dans le sens où ce thème a été très peu exploré du point de vue des sciences sociales, qu'il s'agisse de travaux descriptifs ou interprétatifs. L'analyse qualitative a donc été privilégiée pour permettre une description fine des pratiques de ces substances, faire apparaître le point de vue des usagers eux-mêmes, et ainsi favoriser une approche compréhensive du phénomène. Howard Becker (1986) insiste notamment sur l'importance de prendre en compte le point de vue de l'acteur pour expliquer les comportements. Le choix de l'analyse qualitative se justifie aussi par la recherche de la diversité plus que de la représentativité au sens quantitatif du terme.

L'approche compréhensive s'inspire de Max Weber, qui a initié en sociologie l'analyse des significations pour les individus eux-mêmes, afin de mieux comprendre les actions individuelles, et particulièrement les logiques de l'action. Pour mieux comprendre les conduites, la compréhension des significations de l'usage des hallucinogènes naturels passe par la mise en lumière des façons dont celles-ci s'imbriquent avec les pratiques effectives, mais aussi avec les représentations qui sont associées aux substances.

L'approche qualitative est un outil idéal pour mettre au jour les représentations des usagers sur ces substances et sur l'usage qu'ils en font, car de façon générale, une représentation ne peut être matérialisée qu'au travers de la « texture du discours » (Giust-Desprairies, 1988). Les représentations éclairent les motivations, expliquent les raisons autant sociales que subjectives de débiter et de pour-

suivre l'usage. On entend par « représentations des hallucinogènes naturels » les connaissances socialement élaborées et partagées dans les groupes d'usagers de drogues. Les représentations constituent une modalité de pensée qui tient sa spécificité de son caractère social, c'est-à-dire que les représentations sont généralement collectives et se construisent dans les interactions de groupe (Jodelet, 1994). Elles constituent une forme de connaissance qui permet d'éclairer les interactions sociales et les pratiques effectives des individus (Orfali, 2000). Ces représentations sont le produit dynamique de connaissances dites « objectives », mais aussi de perceptions, d'appréciations, dans lesquelles les personnes vont investir leurs intérêts, leurs présupposés, comme le fruit de leurs observations (Bourdieu, 1987).

Le recueil des données

Le pôle TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues) de l'OFDT (Observatoire français des drogues et des toxicomanies) est à l'origine de la réalisation de ce travail. Le pôle TREND dispose d'un réseau d'investigation dans plusieurs villes en France, qui produit des observations régulières sur l'évolution des usages de substances psychoactives dans les milieux urbain et festif. Les personnes qui ont participé à l'enquête ont donc été rencontrées par le biais de ce réseau.

Le recueil des données s'est déroulé en 2004 et 2005. Il a pris plus de temps que ce qui était prévu à l'origine, car les enquêteurs, pourtant bien insérés dans les réseaux d'usagers de drogues, ont eu des difficultés pour recruter des personnes qui correspondaient aux critères d'inclusion définis pour l'étude.

Les données sont constituées de trente entretiens semi-directifs recueillis à Toulouse (huit), à Rennes (sept), à Lyon (cinq), à Marseille (quatre), à Nice (quatre), ainsi qu'à Bordeaux (deux). La répartition entre les sites est uniquement liée aux opportunités de rencontres et à la disponibilité des enquêteurs.

Toutes les personnes qui ont participé à l'étude ont été dédommagées par le don de tickets service alimentaire-restauration.

Les entretiens semi-directifs

Le recueil des données s'est matérialisé par la réalisation d'entretiens enregistrés sur bande magnétique ou mini disc laser, entre un usager d'hallucinogènes naturels et un enquêteur soumis à la confidentialité des noms et des lieux susceptibles d'être cités. Tous les entretiens ont été intégralement retranscrits en prévision de l'analyse, selon le principe du mot à mot ; ils ont également subi une procédure d'anonymisation au moment de la retranscription.

Chaque enquêteur disposait d'un guide d'entretien, élaboré conjointement par le GRVS et l'OFDT, qui permettait d'orienter et de relancer la discussion en fonction des thèmes privilégiés par l'étude, tout en laissant le locuteur procéder par associations libres le plus souvent possible. Les enquêteurs ont veillé à éviter de réaliser des entretiens à caractère trop formel, à privilégier une posture dite de « neutralité bienveillante » et de « non jugement », pour faire en sorte que « l'information recueillie soit considérée comme celle d'un homme qui parlerait librement à un ami » (De Sardan, 1995).

Le guide d'entretien abordait les thèmes suivants :

- les éventuelles substances psychoactives consommées avant la première prise de « végétaux » hallucinogènes ;
- la carrière d'usager de « végétaux » hallucinogènes depuis la première prise (les différentes substances expérimentées, l'ordre des expériences, les fréquences d'usage et leur évolution au cours du temps, les contextes de prises et leur évolution au cours du temps, etc.) ;
- les usages actuels des « végétaux » hallucinogènes et des autres substances psychoactives ;
- les effets recherchés et ressentis ;
- les changements (sociaux, sanitaires ...) survenus dans la vie quotidienne depuis la première prise de « végétaux » hallucinogènes ;
- les pratiques lors des sessions de consommation, les modes de préparation des substances, ainsi que les sources d'approvisionnement ;
- la perception des risques et les prises de risques ;
- les opinions sur les « végétaux » hallucinogènes et sur les substances psychoactives de synthèse ;
- les données sociales et démographiques de cadrage.

Les critères d'inclusion

Des critères d'inclusion ont été imposés au recrutement des personnes interrogées de façon à disposer de données provenant de personnes expérimentées et ayant un usage actuel au moment du recueil de données.

Était ainsi éligible pour l'inclusion dans la recherche toute personne ayant consommé au moins six fois des champignons et/ou des plantes hallucinogènes au cours de l'année qui précédait l'entretien.

L'analyse des données qualitatives

L'analyse qualitative des données de l'étude procède de façon inductive, en considérant les données discursives comme point de départ de l'analyse compréhensive.

Le classement exhaustif et critique des éléments discursifs permet de proposer une analyse de contenu thématique qui restitue un savoir descriptif, ainsi que des analyses interprétatives.

L'application d'un raisonnement comparatif sur les données recueillies permet de proposer une interprétation typologique qui rend compte des significations associées à l'usage des plantes et des champignons hallucinogènes, ainsi que des représentations auxquelles ces significations se réfèrent. L'approche typologique permet ainsi de mieux saisir les motivations des usagers de ces substances, d'expliquer leurs conduites d'usage et les logiques qui les sous-tendent.

L'analyse interprétative et typologique apporte ainsi une contribution en termes de grille de lecture phénoménologique de la production du sens et des pratiques : les assertions produites par l'analyse « *tant par le statut logique de leurs concepts que par l'argumentation des connaissances qu'elles résument, ne doivent leur généralité conceptuelle qu'à leur forme typologique* » (Passeron, 1994).

Le raisonnement typologique utilisé dans ce travail fait essentiellement appel au concept opératoire de « représentation », tel qu'il a été défini précédemment dans le descriptif de l'approche qualitative. Il se conclue d'autre part par une brève analyse des « carrières », qui envisage la succession des étapes vécues depuis la première prise jusqu'au jour de l'entretien, en prenant comme filtre ou variable indépendante les types de significations associées à l'usage mis en valeur dans l'analyse. L'objectif de l'utilisation du concept opératoire de « carrière » est de montrer que, de façon générale, et sans nier les spécificités individuelles, les significations de l'usage et les modes de comportements qui en découlent « *se développent selon une séquence ordonnée* » (Becker, 1985).

Le classement critique et comparatif des données recueillies pour rendre compte des pratiques effectives, et l'interprétation analytique grâce à des concepts opératoires tels que ceux de « représentations » ou « significations associées à l'usage », permettent de produire une connaissance empirique qui respecte les canons de l'analyse sociologique, et qui de ce fait ne peut être réductible aux catégories utilisées par les acteurs eux-mêmes (Chapoulie, 1984).

Cette méthode de travail et d'analyse des données recueillies contribue ainsi à la description des usages contemporains des champignons et des plantes hallucinogènes ainsi qu'à la compréhension des significations et des représentations associées à l'usage de ces substances, de même qu'à l'approfondissement des logiques qui sous-tendent ces usages ; cependant, elle ne permet pas la généralisation des résultats obtenus à l'ensemble des usagers de substances naturelles hallucinogènes. Les résultats de l'analyse peuvent néanmoins être considérés comme des hypothèses raisonnées sur la nature des motivations des usagers, des raisons sociales et subjectives qui expliquent leurs conduites, ainsi que sur les logiques de consommation.

Annexe II

Fiches signalétiques des personnes rencontrées pour l'enquête

Anna

Anna a dix-neuf ans, est lycéenne et vit chez ses parents. Son père est technico-commercial et sa maman aide-soignante. Elle vient de passer le rattrapage de son baccalauréat. Elle fréquente les fêtes techno depuis l'âge de seize ans, ainsi que le milieu punk.

Anthony

Anthony a vingt-deux ans, est titulaire d'un CAP de mécanicien auto. Son père était pompier et quitte le domicile familial lorsque Anthony a douze ans. Sa mère est alcoolique depuis qu'elle a perdu un enfant à la naissance, peu avant cette séparation. Anthony vit en squat depuis l'âge de dix-sept ans, lorsque ses parents décident de ne plus l'héberger. Ses ressources proviennent de la mendicité (il fait la manche). Il estime appartenir à la culture techno et a fréquenté de nombreux *teknivals*.

Fabien

Fabien a vingt-six ans. Il est titulaire d'un DUST option animation (Bac +2). Son père est employé dans une grande entreprise (dans laquelle Fabien travaille aujourd'hui) et sa mère est infirmière psychiatrique. Il vit dans un logement de fonction et exerce le métier de responsable d'animation pour le comité d'entreprise. Il fréquente des groupes punks à partir de l'âge de seize ans, puis découvre les *free parties* et la techno *Hard Core* quelques années plus tard.

Benoît

Benoît a vingt-deux ans. Il est titulaire d'un CAP de magasinier. Son père décède alors que Benoît a cinq ans. Il vit avec sa maman, sans emploi, jusqu'à l'âge de quatorze ans, puis est placé en foyer social. Il vit en squat. Il dispose de faibles ressources et vit de débrouille. Il suit un traitement de substitution à l'héroïne (méthadone). Il fréquente les *rave parties* et les *teknivals* depuis plusieurs années.

Christian

Christian a vingt-cinq ans. Il est titulaire d'un CAP en métallurgie. Dès sa naissance, après le divorce de ses parents, il est élevé par sa grand-mère paternelle. Entre sa petite enfance et le décès de son père survenu il y a deux ans, il ne voit sa mère que deux fois au cours de sa vie. Il vit en squat, est sans ressource mais vient de compléter un dossier de demande de reveni minimum d'insertion (RMI). Il fréquente l'espace festif techno depuis plusieurs années.

Karim

Karim a trente-quatre ans. Il est titulaire d'un BEP en micromécanique (horlogerie, bijouterie). Il vit en Algérie jusqu'à l'âge de onze ans et arrive en France sans connaître un mot de français. Son père le battait très souvent (adolescent, il a entre autres été hospitalisé pendant un mois après une correction). Il vit en squat et ne travaille pas, mais il ne précise pas l'origine de ses ressources. Il vient de cesser son traitement de substitution à l'héroïne (Skénan®). Au cours de ses consommations de drogues, il a rencontré des « teufeurs » et a fréquenté quelques *teknivals*, mais « ce n'était pas son *trip* ». Il est sous amphétamine au moment de l'entretien.

Étienne

Étienne a vingt-cinq ans. Il est titulaire d'un CAP d'ébénisterie. Il n'évoque pas sa famille au cours de l'entretien. Il a aussi effectué un an de formation complémentaire en restauration de meubles anciens et marqueterie. Il vit seul dans un appartement et exerce la profession d'électricien. Il fréquente régulièrement les *free parties*.

Max

Max a vingt-cinq ans et a cessé ses études après une première année d'enseignement supérieur en BTS de biochimie. Il n'évoque pas sa famille au cours de l'entretien. Il vit seul dans un appartement, est intérimaire, vendeur dans une boutique animalière. Amateur de musique électronique, il a longtemps fréquenté les *rave parties*, mais ne s'y rend plus depuis que « l'ambiance et la population ont changé ».

Gaëtan

Gaëtan a vingt-cinq ans et vit seul dans un appartement. Il est étudiant en cinquième année d'école d'ingénieur. Son père est employé de bureau et sa mère employée de commerce. Il ne parle pas de l'origine de ses ressources mais, vue la nature de ses études, il est vraisemblable qu'il soit entretenu par ses parents. Il n'évoque aucun lien avec le milieu festif.

Martin

Martin a vingt ans et a cessé ses études durant son année de terminale dans un lycée agricole. Son père est représentant et sa mère éducatrice de jeunes enfants

dans une crèche. Il vit en colocation avec plusieurs amis. Il ne travaille pas durant l'année, mais effectue des petits jobs d'ouvrier agricole, comme saisonnier. Il « *fait la manche pour acheter l'alcool de l'après midi* ». Entre quatorze et seize ans, il passe tous ses week-ends avec des *travellers* (il est l'ami d'un « petit frère ») et fréquente aujourd'hui régulièrement les *free parties* et *teknivals*.

Julie

Julie a vingt-sept ans. Après son baccalauréat, elle a effectué deux ans d'études en « phytologie ». Elle refuse explicitement d'évoquer sa famille au cours de l'entretien, et sous-entend des relations conflictuelles qui, selon elle, ne méritent pas d'être discutées. Elle est contractuelle pour un laboratoire pharmaceutique. Elle vit entre la forêt amazonienne (où elle collecte des plantes) et la France. Lorsqu'elle est en France, elle vit dans un camion avec son ami. Elle a fréquenté le milieu techno jusqu'à l'âge de vingt ans, puis s'en est détachée après une transition dans une association de soutien ou un auto-soutien qui faisait de la prévention dans les manifestations festives.

Ludovic

Ludovic a dix-huit ans et a stoppé ses études alors qu'il effectuait un CAP horticole. Son père est médecin généraliste et sa mère infirmière. Il vit seul (souvent avec des amis de passage qu'il héberge) dans un appartement qu'une amie de ses parents lui a prêté gracieusement en échange de travaux. Il est sans emploi, mais réalise parfois de petits travaux au noir. Il est vraisemblablement entretenu en partie par ses parents. Il fréquente l'espace festif techno, *free party* et *teknival*, depuis l'âge de quinze ans.

Jérémy

Jérémy a dix-huit ans. Il est titulaire d'un BEP en menuiserie. Son père est boulanger et sa mère fait des ménages. Il vit en colocation avec des amis et son frère. Il ne travaille pas au moment de l'entretien, car il vient de démissionner d'un poste d'ouvrier « *pour passer l'été tranquille* ». Il effectue une injonction thérapeutique après s'être fait arrêté en possession de cannabis (il dit à son psychologue avoir arrêté le cannabis et ne lui parle pas de ses consommations d'autres substances). Il fréquente les fêtes techno de temps en temps (il dit ne pas être « *dans le délire des teufeurs* ») comme les concerts reggae. Il ne se rattache pas spécialement à un courant festif particulier.

Axel

Axel a vingt-deux ans. Il est titulaire d'un CAP « jardins et espaces verts ». Ses parents divorcent lorsqu'il est âgé de deux ans. Sa mère, ouvrière agricole, a repris des études alors qu'il était adolescent. Elle exerçait la profession d'aide soignante. Elle

est infirmière depuis quelques années. Son père est sans travail et sans domicile ; il lui arrive de consommer alcool, Cannabis et cocaïne avec son fils. Axel vit en colocation. Il n'a pas d'emploi au moment de l'entretien, mais effectue régulièrement des travaux d'ouvrier, au noir. Il fréquente les fêtes techno (*free party, teknival*) depuis de nombreuses années, mais est déçu du changement d'ambiance de ces dernières années.

Sarah

Sarah a vingt-six ans. Elle est titulaire d'un DEA (Bac + 5) en anthropologie. Sa mère ne travaille pas et son père est PDG d'une grosse entreprise. Elle vit en colocation, est vendeuse en boulangerie. Elle a longtemps côtoyé l'espace festif techno (dès 1994) mais se rend très rarement dans ce type de manifestation festive aujourd'hui.

Lucien

Lucien a trente-neuf ans. Sa mère ne travaille pas et son père était professeur de musique. Après un CAP en ébénisterie, il obtient un brevet de technicien, puis étudie aux Beaux Arts. Bien qu'il n'ait pas passé le baccalauréat, il dispose d'un diplôme équivalent Bac +2. Il vit seul dans une maison individuelle et exerce la profession d'agenceur.

Olivier

Olivier a trente ans. Il n'a jamais connu son père ; sa mère était professeur dans un établissement scolaire. Après son baccalauréat, il fait une « formation vidéo » équivalent Bac + 2. Il vit en couple dans un appartement, avec deux enfants (probablement pas les siens, mais ceux de sa compagne). Il est musicien de profession.

Patrice

Patrice a trente-cinq ans. Il ne parle pas de ses parents au cours de l'entretien. Après son baccalauréat, il effectue trois ans d'études dans une école de graphisme, sans obtenir de diplôme. Il vit seul dans un appartement, exerce la profession de responsable technique dans une imprimerie.

Quentin

Quentin a trente-cinq ans. Il ne parle pas de ses parents au cours de l'entretien. Il a cessé ses études après l'obtention de son baccalauréat. Il vit en couple dans un appartement et vient d'avoir un bébé. Il ne travaille pas et vit des ressources de sa compagne, professeur des écoles.

Sabine

Sabine a vingt ans. Son père est ingénieur et sa mère infirmière. Ses parents ont divorcé pendant son enfance. Elle a cessé ses études à l'âge de seize ans, alors qu'elle

suivait des cours de quatrième par correspondance. Elle vit dans un appartement HLM avec sa mère et débute comme aide-éducatrice. Elle côtoie le milieu et les manifestations « punks » et revendique le fait de ne s'être jamais rendue dans une manifestation festive techno.

Bénédicte

Bénédicte a dix-huit ans. Sa mère, qui ne travaillait pas lorsque Bénédicte était enfant, est devenue assistante maternelle lorsque sa fille était adolescente. Son père, employé d'une grande entreprise, était violent envers elle. De même, la grande sœur de Bénédicte, qui estimait être davantage battue par son père, était violente envers sa petite sœur. Bénédicte a cessé ses études alors qu'elle était en classe de première. Elle partage son temps entre l'appartement de ses parents et le squat où vivent ses amis. Elle « fait la manche » pour avoir des ressources. Elle fréquente régulièrement les *free parties*.

Yann

Yann a vingt-six ans. Il a cessé ses études alors qu'il était en classe de première. Sa mère était infirmière et son père était PDG d'une grosse entreprise. Il vit dans un appartement loué par ses parents et ses ressources proviennent pour une part de la mendicité (et peut-être de ses parents). Il côtoie autant de personnes du milieu festif que de « *gens de la zone* ». Il est suivi médicalement pour son hépatite C, prend un traitement de méthadone et un traitement de Valium® injectable. Peu après l'entretien, il est décédé d'une overdose d'héroïne.

Maya

Maya a vingt-deux ans. Ses parents exploitaient une petite ferme, puis son père est devenu maire de son village et sa mère a débuté un travail de prévention dans un organisme de soutien pour les usagers de drogues illicite et d'alcool. Maya est titulaire d'une licence de psychologie et d'une licence de sciences de l'éducation. Elle vit en colocation, est assistante d'éducation dans un établissement scolaire. Elle côtoie l'espace festif techno.

Nicolas

Nicolas a dix-neuf ans. Ses parents ont divorcé lorsqu'il était enfant. Il a grandi avec sa mère agricultrice. Son père est réalisateur de films documentaires. Nicolas vit seul dans un appartement, mais parle de l'immeuble dans lequel il vit comme d'une « *grosse coloc* ». Il est étudiant en premier cycle de sociologie, exerce des petits jobs, dispose d'autres ressources qui proviennent de bourses d'étude et de l'aide de ses parents. Après une boulimie de manifestations festives techno lorsqu'il était au lycée (chaque semaine en *free party*), il a réduit le nombre de ses sorties depuis qu'il est étudiant.

Mary

Mary a vingt-neuf ans. Ses parents travaillaient tous deux comme ouvriers dans une usine et se sont séparés durant son enfance. Puis son père devient employé de mairie et sa mère travaille dans une agence immobilière après une décennie de chômage. Mary a cessé ses études après le baccalauréat et part vivre en Grande Bretagne à l'âge de dix-huit ans, où elle passe quelques années avant de débiter une vie d'errance internationale. Elle est *traveller*, voyage constamment de par le monde. Elle a longtemps côtoyé les manifestations punk, rock, reggae, puis s'est rendue en *free party* régulièrement par goût de sociabilité plus que de musique électronique. Elle a fréquenté de nombreuses fêtes techno dans toutes les régions du monde et a participé à des *rainbow*³⁷. Lorsqu'elle est en France, elle est hébergée par des amis. Elle a depuis peu lancé une petite activité commerciale au noir, en revendant lors de ses séjours en France des objets traditionnels qu'elle achète à l'étranger.

Léna

Léna a vingt-quatre ans. Son père est médecin généraliste et sa mère socio-éducatrice. Après son baccalauréat, elle abandonne ses études de BTS communication, puis fait une tentative, avortée également, en section psychologie sociologie à la faculté. Elle vit plusieurs années dans un camion, fait la manche, passe d'une manifestation festive à l'autre. Elle côtoie maintenant plutôt le versant *trance* du monde techno. Elle vit en couple dans un appartement avec son petit ami disc-jockey et ne travaille pas.

Nathalie

Nathalie a vingt-cinq ans. Sa mère est directrice d'école et son père plasticien ; elle a été élevée par sa mère et son beau-père, tous deux fonctionnaires. Elle fréquente les manifestations festives techno non par goût de la musique électronique, mais parce qu'elle y trouve « *un espace d'amusement collectif* ». Elle vit en couple dans un appartement et vient de réussir le concours de professeur des écoles, après avoir obtenu sa maîtrise de sciences politiques.

³⁷ Les *rainbow* sont des manifestations qui pourraient être qualifiées d'écologico-festives, qui se tiennent une fois par an, dans différents endroits de la planète. Il faut signaler une anecdote : Mary prend sa première potion d'ayahuasca lors d'un *rainbow* (avant l'initiation chamanique au cours de laquelle elle se fait violer, voir supra), accompagnée par plusieurs dizaines de participants à la manifestation, car des adeptes du Santo Daime (culte adapté du christianisme, dans lequel l'ayahuasca remplace l'Eucharistie) sont venus leur proposer une initiation collective. Mary raconte comment les Santo Daime sont arrivés au *rainbow* pour recruter et comment de nombreuses personnes ont consommé « pour se défoncer ». Les *rainbow* auraient pour devise « *No drugs, No Dogs* » : le fait de ne pas accepter les chiens sélectionne la population participante (les personnes errantes et sans domicile ont souvent des animaux) ; quant au fait de refuser les drogues, il faut dire que pour eux, toutes les substances naturelles (cannabis, champignons hallucinogènes, plantes délirogènes) ne sont pas des « drogues ». Nos remerciements particuliers à Saloua Chaker pour ces précisions.

Sonia

Sonia a vingt-deux ans. Son père est employé de mairie après de longues années comme ouvrier agricole. Sa mère a aussi longtemps exercé comme ouvrière agricole. Ses parents d'origine maghrébine se sont séparés alors qu'elle était adolescente. Elle est titulaire d'un BEP hygiène et environnement. Elle cesse ses études juste avant de présenter un baccalauréat professionnel. Elle découvre peu après les musiques électroniques et fréquente surtout les manifestations festives *trance*. Elle vit dans un appartement, mais l'entretien ne permet pas de déterminer si elle vit seule ou en colocation. Elle ne travaille pas et ne dit pas d'où proviennent ses ressources.

Johanna

Johanna a vingt-huit ans. Ses parents sont tous deux ouvriers dans une usine. À partir de onze ans, après le divorce de ses parents, elle vit avec son père. Elle cesse ses études après le baccalauréat mais désire les reprendre. Elle vient de passer le concours d'entrée d'une école d'éducateur spécialisé. Cela ne fait que trois ans qu'elle côtoie l'espace festif techno, car elle n'apprécie pas la musique électronique. Elle a longtemps différé son premier passage, malgré ses amis qui s'y rendaient régulièrement. Depuis un an, elle vit de nouveau chez son père, souvent absent. Elle ne travaille pas et bénéficie du Revenu minimum d'insertion (RMI).

Clothilde

Clothilde a vingt-trois ans. Sa mère est secrétaire. Son père, après une carrière de mécanicien militaire, est agent d'entretien dans un lycée agricole. Il était violent envers sa famille (envers Clothilde, sa fratrie, sa mère). Elle a cessé ses études après son baccalauréat, qu'elle a passé enceinte. Durant l'année de sa terminale (enceinte), elle vit en squat, puis dans une voiture. Elle fait un passage dans un foyer, mais l'ambiance lui déplaît ; elle retourne vivre avec le père de son enfant. Elle vit dans la même voiture pendant quelques mois après la naissance de sa fille. Elle se sépare du père quelques temps plus tard. Elle habite en colocation avec des amis et partage une chambre avec sa petite fille. Elle fréquente les manifestations festives techno depuis plusieurs années. Elle ne travaille pas (elle fait parfois des décorations de manifestations festives, au noir), ses ressources provenant essentiellement de l'allocation parent isolé.

Annexe III

Bref exposé de mycologie et de botanique

Cette annexe a pour but de décrire brièvement les principales substances naturelles utilisées par les personnes rencontrées pour cette recherche ; elle montre notamment les écarts entre connaissance profane des usagers et connaissance scientifique.

Cet exposé aborde les champignons hallucinogènes d'Europe et des Amériques, le datura ou stramoine, la sauge divinatoire ou salvia, l'ayahuasca (plante et décoction), le « DMT organique », les cactées peyotl et san pedro, ainsi que les graines contenant du LSA.

Dans cet exposé, les noms scientifiques des plantes sont utilisés pour mieux les identifier. Comme le rappelle la revue *Prescrire* (2006), le nom scientifique d'une plante est un binôme, c'est-à-dire une combinaison de deux mots latins (ou latinisés), suivie du nom de l'auteur ou des auteurs qui, le(s) premier(s), ont décrit cette plante (le nom de l'auteur est très souvent indiqué en abrégé). Par exemple, le nom scientifique qui désigne le datura ou stramoine, qui pousse communément en France, est *Datura stramonium* L. Le premier terme *Datura* est le nom générique³⁸ s'écrivant toujours avec une majuscule initiale ; le second terme *stramonium* est l'épithète spécifique, qui désigne l'espèce (sans majuscule), généralement (mais pas toujours) accordée au genre grammatical du nom de genre botanique. La lettre « L. » suivie d'un point est ici l'abréviation du nom du botaniste suédois Carl Von Linné qui, le premier, a donné à cette plante connue depuis des millénaires une désignation dans la nomenclature qu'il a créée en 1753.

Nous tenons particulièrement à remercier ici Mme Anne Zoll, professeur de pharmacognosie et M. Régis Courtecuisse, professeur de botanique, pour leur aide précieuse dans la réalisation de cette annexe.

³⁸ C'est-à-dire du genre. Rappelons qu'un genre est divisé en espèces et que les genres sont regroupés en familles, les familles en ordres, etc. (*Prescrire*, 2006).

Les champignons hallucinogènes d'Europe et des Amériques

La toxicologie des champignons hallucinogènes a été particulièrement documentée dans un article de Régis Courtecuisse et Marc Devaux, paru dans les *Annales de toxicologie analytique* en 2004 (Courtecuisse et Devaux, 2004). Les éléments qui suivent sont extraits de leur travail, auquel il faut se reporter pour disposer d'informations toxicologiques fines.

L'article précise que les effets des champignons hallucinogènes ne sont pas très différents de ceux produits par le LSD, mais que très peu d'informations bien documentées sont disponibles (nous espérons avoir en partie remédié à ce manque !).

La description des champignons ne peut pas être faite de façon générique, car chaque espèce possède ses caractères propres (l'article comporte de nombreuses photos). Les psilos cueillis en Europe pour l'usage récréatif poussent en groupe, sont petits, de couleur dominante brune.

Les effets somatiques apparaissent les premiers : augmentation de la fréquence cardiaque, hausse ou baisse de la pression artérielle, mydriase, érection pileuse, légère élévation thermique, congestion faciale, parfois nausées et sécheresse de la bouche. Les effets sensoriels et émotionnels dépendent de différents facteurs : dose ingérée, état psychologique du sujet, préparation aux effets. Les modifications de l'humeur sont autant euphoriques que dysphoriques, les phases dépressives alternant avec les phases d'euphorie. Les hallucinations rapportées sont habituellement visuelles et très élaborées (phosphènes, kaléidoscope, mosaïque) parfois auditives (acouphènes), tactiles ou somesthésiques. La perception des couleurs, du temps et de l'espace est perturbée.

Les hallucinations surviennent après l'ingestion de cinq à quinze grammes de champignons, ce qui correspond une dose de quatre à vingt-cinq milligrammes de psilocybine. Il suffit d'un milligramme de psilocybine par voie intraveineuse pour obtenir les mêmes effets. Les intoxications mortelles directement dues à l'ingestion de champignons hallucinogènes sont très rares. Moins de cinq cas auraient été publiés depuis un demi-siècle.

Les principes actifs des champignons hallucinogènes sont essentiellement la psilocybine et la psilocine. La psilocybine est quantitativement la plus représentée dans le champignon, mais une fois ingérée, elle est rapidement déphosphorylée en psilocine par des enzymes de la muqueuse intestinale, qui est le véritable agent pharmacologiquement actif.

Les principaux champignons hallucinogènes d'Europe sont *Psilocybe semilanceata* (Fr.) Kummer et *Panaeolus cinctulus* (Bolt.) Saccardo. En revanche, il est extrêmement difficile de préciser les espèces les plus fréquemment mises en cause parmi les champignons qui proviennent d'Amérique Centrale et d'Amérique du Nord. On peut raisonnablement penser qu'il existe au maximum cent cinquante espèces de champignons

hallucinogènes en Europe et dans les Amériques. À l'échelle mondiale, ce chiffre devrait se situer aux alentours de cent quatre-vingt espèces. L'article de Régis Courtecuisse et Marc Devaux propose une annexe qui comporte une longue liste de champignons identifiés, pour lesquels ils citent la ou les références qui signalent l'espèce comme hallucinogène, la répartition géographique connue, les données quantitatives sur la psilocybine et la psilocine. Pour un lecteur profane, ce descriptif permet surtout de se rendre compte que les dénominations utilisées par les usagers de drogues, comme par exemple l'appellation « champignons mexicains », ne renvoient pas à des catégories fiables du point de vue scientifique, puisque la localisation d'origine ne suffit pas à déterminer la nature du champignon. Dans cette annexe, sont recensées vingt-neuf espèces différentes sur le territoire mexicain (chaque espèce pouvant se distinguer en plusieurs variétés, ce qui porte à cinquante-quatre le nombre de champignons hallucinogènes différents sur le seul territoire mexicain). D'autre part, ces différentes espèces de champignons qui se trouvent au Mexique sont le plus souvent également recensées dans d'autres pays (Cf. l'annexe de l'article).

Le datura ou stramoine

La toxicologie du datura et des autres Solanaceae hallucinogènes (mandragore, jusquiame, belladone) a été particulièrement documentée dans un article de Jean-Pierre Goullé, Gilbert Pépin, Véronique Dumestre-Toulet et Christian Lacroix, paru dans les *Annales de toxicologie analytique* en 2004. (Goullé et al., 2004). Les éléments qui suivent sont essentiellement extraits de leur travail, auquel il faut se reporter pour de plus amples informations.

Le *Datura stramonium* L. est l'espèce indigène la plus courante. Il existe d'autres Solanaceae du genre *Datura* que l'on rencontre essentiellement dans les pays tropicaux ou qui sont cultivées comme ornementales (*Datura innoxia* Mill., *Datura metel* L., *Datura ferox* L., *Datura fastuosa* L., ...). Le genre *Datura* est actuellement réservé aux plantes herbacées, et on classe dans un genre nouveau, le genre *Brugmansia*, les Solanaceae arborescentes qui contiennent les mêmes constituants actifs que les datura. Ainsi, *Datura arborea* L., est devenu *Brugmansia arborea* (L.) Lagert. Peuvent aussi être citées : *Brugmansia aurea* Lagert, *Brugmansia sanguinea* D. Den ou encore *Brugmansia suaveolens* (Wild.) Bercht and C. Presl (synonyme ancien : *Datura suaveolens* Wild.), qui pour ce dernier est signalé comme additif possible dans la potion d'ayahuasca comme nous le mentionnerons plus loin (Cf. paragraphe sur l'ayahuasca dans cette annexe).

Le *Datura stramonium* L. ou stramoine est une plante herbacée annuelle de cinquante centimètres à un mètre de haut, originaire d'Orient, qui pousse communément en France dans les décombres et les lieux incultes. On lui donne parfois le nom de pomme épineuse. Les feuilles sont grandes et dentées. Les fleurs en forme

de trompette sont blanches. Elles donnent naissance au fruit non charnu, capsule verte, ovale et chargée d'aiguillons robustes. Le fruit renferme des graines noires à maturité, particulièrement riches en alcaloïdes (les graines sont blanchâtres-jaunâtres avant d'être à maturité, ce qui explique la différence faite par un usager entre graines noires et graines blanches).

Les principes actifs du *Datura stramonium* L. sont des alcaloïdes dérivés du tropane. Dans la plante fraîche, il s'agit de la scopolamine ou hyoscine, ester entre l'acide LØtropic et la scopine (ou scopanol), et de l'hyoscyamine, ester entre l'acide LØtropic et le tropanol. Au cours du séchage et de l'extraction, l'hyoscyamine lévogyre se racémise en grande partie en atropine dl (+/-), mais seul l'isomère lévogyre peut se fixer sur les récepteurs. Dans la stramoine, la teneur en alcaloïdes totaux oscille entre 0,2 % et 0,6 % de la plante sèche. L'hyoscyamine/atropine représente 67 % des alcaloïdes totaux et la scopolamine atteint 33 %.

La gravité du tableau clinique est très variable et dépend surtout de la quantité ingérée ; les formes graves sont déterminées par la présence de signes neurologiques parfois dangereux sur le plan vital. Le datura peut provoquer des intoxications sévères avec signes cardiaques et neurologiques. Il est considéré comme un « hallucinogène narcotique incapacitant ». La scopolamine notamment est responsable de perte de la volonté et d'amnésie antérograde. L'atropine, selon les doses, provoque agitation, hallucinations ou délire (on parle de « délire atropinique »). Outre l'état d'agitation intense produit par les hallucinations et convulsions, on note des troubles cardiaques, des dépressions respiratoires et des comas. La dose létale de datura survient à partir de dix à douze grammes de graines chez l'adulte. Cependant, les décès les plus souvent recensés du fait de l'absorption de datura sont plus souvent la conséquence d'actes inconsidérés dus aux troubles psychiques (risque suicidaire et surtout inconscience totale du danger : noyades, défenestrations...).

La salvia (sauge divinatoire, menthe magique)

Les éléments descriptifs suivants sur *Salvia divinorum* Epling et Jativa sont principalement extraits de trois sources : un article de biochimie de Douglas Scheffler et Bryan Roth, (Scheffler et Roth, 2003), un article de pharmacologie de Thomas Prisinzano (Prisinzano, 2005), ainsi que d'informations rassemblées sur les sites Internet³⁹.

³⁹ www.erowid.org ainsi qu'un site spécialisé sur l'usage de salvia, que nous préférons ne pas citer, du fait de son activité commerciale. Erowid est un site d'information sur les substances psychoactives ; le second ne concerne que la salvia. Il comprend des informations scientifiques et non scientifiques, un guide de l'utilisateur traduit en plusieurs langues (Cf. Annexe IV), des conseils d'horticulture ainsi qu'une vente en ligne de graines, de plantes, de feuilles séchées, de concentré de salvia en fiole (l'achat de salvia étant légal - ou plutôt non prohibé - dans la plupart des pays occidentaux, dont la France).

La sauge des devins fait partie du genre *Salvia* ; elle est de la même famille que les menthes (Lamiaceae). Il existe plus de mille espèces de sauge dans le monde, mais peu d'entre elles ont des propriétés psychoactives. *Salvia divinorum* Epling et Jativa est utilisée depuis de nombreux siècles par les Mazatèques d'Oaxaca, au Mexique, dans les pratiques traditionnelles spirituelles. Les pratiques traditionnelles mexicaines l'utilisaient également pour soigner la diarrhée, le mal de tête et les rhumatismes. Elle est utilisée depuis quelques années comme drogue récréative. Dans les pratiques traditionnelles, elle est généralement mâchée et avalée, ou alors les feuilles sont broyées pour en extraire le jus qui est ensuite avalé, ou bien encore elle peut être fumée, ce qui est le mode d'usage le plus courant lors des pratiques récréatives contemporaines.

C'est une herbe à propagation végétative ; ses feuilles ressemblent à celles de menthe poivrée communément utilisées dans l'alimentation. Elle mesure généralement entre cinquante centimètres et un mètre cinquante. Elle fleurit entre juin et octobre et produit des fleurs souvent violet pâle, en forme de petites trompettes disposées en grappe. Elle pousse souvent à côté des cours d'eau.

La molécule psychoactive de la salvia est dénommée salvinorin A ; c'est un diterpène, c'est-à-dire une molécule non azotée, contrairement aux alcaloïdes qui sont les constituants actifs de toutes les autres « plantes » hallucinogènes connues à ce jour (cannabis exclu). Les effets hallucinogènes sont intenses, mais de courte durée. Le potentiel hallucinogène est similaire à celui du LSD. Selon les doses administrées, les effets décrits s'étendent de légères distorsions jusqu'à des visions effrayantes et traumatisantes, ou bien très perturbantes. Il semble que de nombreux amateurs d'hallucinogènes n'apprécient pas les effets de la salvia. Une dose fumée de deux cents à mille μg^{40} de salvinorin A suffit à produire d'intenses hallucinations, pour une durée d'une heure au maximum. Le poids des doses fumées est évalué entre 0,2 et 0,5 gramme de feuilles (environ une feuille séchée), ce qui conduit souvent les usagers à surdoser leurs prises. Les doses mangées atteignent par contre dix à quinze grammes de feuilles fraîches, ce qui est approximativement égal à la quantité de six à trente feuilles (ou bien deux à dix grammes de feuilles séchées, généralement réhydratées avant d'être consommées).

Curieusement, la salvinorin A n'agit pas sur les mêmes récepteurs cérébraux que les autres hallucinogènes, qui se fixent sur les récepteurs sérotoninergiques. C'est la seule substance hallucinogène connue qui agit au contraire en se fixant sur un récepteur des opiacés (kappa opioid receptor). De ce fait, il est possible de réduire voire de supprimer ces effets par l'administration de Narcan[®], comme dans le cas d'une overdose d'héroïne.

⁴⁰ μg = micro gramme, qui divise le gramme par un million.

Il faut néanmoins souligner que le potentiel toxique de *Salvia divinorum* Epling et Jativa a été peu étudié en laboratoire, sur les animaux comme sur les humains. Pour l'instant, aucun cas fatal n'est rapporté, si ce n'est la possibilité de psychopathologie, comme avec toute substance hallucinogène.

L'ayahuasca : plante et décoction

La toxicologie de l'ayahuasca a été particulièrement documentée dans un article de Gilbert Pépin et Gaëlle Dufort, paru dans les *Annales de toxicologie analytique* en 2004 (Pépin et Dufort, 2004). Les éléments qui suivent sont essentiellement des extraits de leur travail, auquel il faut se reporter pour plus d'informations.

Le terme d'ayahuasca signifie littéralement « liane de l'âme » en langue amérindienne quechua (aya signifie mort et, par extension, âme ; huasca signifie corde et, par extension, liane). Ce terme désigne à la fois une plante de la famille des Malpighiaceae, *Banisteriopsis caapi* (Spruce ex Griseb.) C.V. Morton, mais également la boisson préparée par décoction à partir des écorces de cette espèce, ou d'une espèce voisine, *Banisteriopsis inebrians* C.V. Morton. Les chamanes, mais aussi les autres Amérindiens, utilisent l'ayahuasca de façon traditionnelle pour communiquer avec les esprits et apprendre les secrets de guérison.

Ces deux espèces de *Banisteriopsis* sont des lianes géantes à écorce lisse et brune. Les feuilles de *Banisteriopsis caapi* sont vert foncé, longues de dix-huit centimètres et larges de cinq à huit centimètres. Les fleurs sont nombreuses, de petite taille et de couleur allant du rose pâle au rose foncé. Le fruit est une samare de trois à cinq centimètres.

Divers procédés sont employés pour préparer la décoction hallucinogène : le plus souvent, l'écorce de morceaux de tiges fraîchement coupées est grattée. Dans l'ouest de l'Amérique du Sud, l'écorce est bouillie plusieurs heures, ce qui produit un épais liquide très amer. Ailleurs, l'écorce est grattée puis pulvérisée et pétrie dans l'eau froide : dans ce cas, des doses plus élevées peuvent être absorbées car la préparation est moins concentrée.

La décoction de ces écorces peut être bue telle quelle mais, le plus souvent, on y ajoute d'autres plantes dont les constituants actifs sont différents et modifient la nature comme l'intensité des effets. Les constituants actifs de *Banisteriopsis caapi* (Spruce ex Griseb.) C.V. Morton et de *Banisteriopsis inebrians* C.V. Morton sont des β -carbolines (harmaline, harmine, tetrahydro-harmine, harmol...), alcaloïdes indoliques à propriétés hallucinogènes (que l'on retrouve dans une petite Zygothylaceae buissonnante d'Asie centrale et de Syrie : *Peganum harmala* L.). Par contre, une autre espèce de *Banisteriopsis*, *Banisteriopsis rusbyana* (Nied.) Morton ou Oco-yagé, qui entre souvent dans la composition de la potion d'ayahuasca, contient dans ses feuilles des alcaloïdes hallucinogènes dérivés de la tryptamine, en particulier de la

N - diméthyltryptamine (DMT) et de la 5 - MeO - DMT. Ces mêmes constituants actifs sont aussi apportés dans la boisson d'ayahuasca par un autre additif végétal, les feuilles d'une Rubiaceae : *Psychotria viridis* Ruiz et Pavon. Un autre additif végétal souvent utilisé appartient à la famille des Solanaceae à alcaloïdes tropaniques particulièrement riches en scopolamine, *Brugmansia suaveolens* (Wild.) Bercht and C. Presl, qui a été citée précédemment à propos du datura.

Le DMT et les autres tryptamines hallucinogènes sont des agonistes des récepteurs sérotoninergiques car ils possèdent une structure voisine de la 5-hydroxytryptamine et, comme elle, ils sont très rapidement inactivés dans l'organisme par une MAO (monoamine oxydase) s'ils sont absorbés par voie orale. Or il semble que les β -carbolines seraient des IMAO (inhibiteur de la monoamine oxydase).

Plusieurs chercheurs se sont intéressés à ce problème, ils ont d'abord avancé que les propriétés de la décoction d'ayahuasca étaient uniquement dues à la combinaison β -carbolines - DMT. Le DMT est inactif s'il est absorbé par voie orale (il est actif par voie intramusculaire ou bien s'il est fumé ou sniffé), car il subit une inactivation par une enzyme largement répandue dans le corps, la monoamine oxydase. Les β -carbolines ayant des propriétés d'inhibition des monoamines oxydases (IMAO), l'association β -carbolines et DMT permettrait donc au DMT d'exercer son action par voie orale et de la potentialiser. Depuis, d'autres hypothèses qui contredisent cette affirmation, ont été avancées mais n'ont pas été pleinement vérifiées. Par contre, il est certain que les β -carbolines modifient un paramètre majeur de la pharmacocinétique du DMT ingéré dans la potion ayahuasca : son temps de concentration plasmatique maximal passe à une heure et demie en moyenne alors qu'il est de dix à quinze minutes par voie intramusculaire et de deux minutes par voie intraveineuse.

L'absorption de deux à trois décilitres de la décoction ayahuasca provoque après vingt à trente minutes environ l'apparition de visions colorées comparables à celles obtenues avec la mescaline, la psilocybine ou le LSD. La durée d'action peut varier de deux à six heures selon la nature du mélange de plantes. L'effet est purgatif, psychoactif et psychédélique : nausées, vomissements, diarrhées, vertiges, transpiration, état soit euphorique soit agressif, magnification de la perception des sons, des couleurs, des détails, sensibilité exacerbée aux odeurs et perméabilité à autrui (empathie). Les hallucinations visuelles diffèrent souvent en fonction des additifs végétaux choisis. Sur le plan somatique, la présence de tryptamines peut générer des tremblements convulsifs, une mydriase et de la tachycardie. Notamment, l'élévation de la fréquence cardiaque et de la pression artérielle est deux fois moins importante qu'après une administration de DMT de synthèse. Cette modération des effets cardiovasculaires est volontiers attribuée à l'effet hypotenseur et bradycardique de l'harmine connu depuis longtemps. Aucun cas de décès suite à l'ingestion d'ayahuasca n'a été rapporté dans la littérature scientifique. Il n'existe pas à ce jour de toxicité aiguë décrite concernant l'ayahuasca, en dehors de crises psychopathologiques parfois décrites.

Le « DMT organique »

Parmi les personnes rencontrées, certaines ont sniffé du yopo, qu'elles décrivent correctement comme des fèves plates et marrons qui ont été moulues, tandis que d'autres disent avoir fumé du « DMT organique », sans connaître la substance dont il provient.

Dans le paragraphe précédent sur l'ayahuasca, nous avons expliqué que la potion d'ayahuasca contient généralement d'autres plantes que des *Banisteriopsis* à β -carbolines et qu'il s'agit de plantes contenant généralement du DMT. Notamment, *Psychotria viridis* Ruiz et Pavon, Rubiaceae à DMT, serait celle qui est la plus souvent associée à l'ayahuasca dans les décoctions traditionnelles en Amérique.

Les données sur le yopo et le DMT organique sont issues d'une note d'observation du dispositif SINTES de l'OFDT, à la suite de la collecte de « poudre de yopo » lors d'une manifestation festive en 2004.

Le yopo est une plante à DMT, qui contient précisément du 5-MeO-DMT. La substance est aussi appelée « cohoba ». Il s'agit de graines d'une Fabaceae, *Anadenanthera peregrina* (L.) Speg. Les effets sont ainsi similaires à ceux des plantes à DMT qui sont incorporées à la potion d'ayahuasca : hallucinations, introspection et effet hypnotique. Vomissements et nausées sont aussi signalés.

Mais comme nous l'avons mentionné, il est vraisemblable que les usagers de « DMT organique » n'aient pas consommé de yopo, car l'enquêtrice après l'enquête, rapporte l'usage d'une « résine ». Pour autant, elle n'est pas certaine que les usagers de DMT organique font tous référence à l'usage de cette résine. Il n'est pas possible avec les données dont nous disposons de déterminer de quelle plante les usagers parlent. Peut-être même ont-ils utilisé des plantes différentes, y compris une même personne. Les sources naturelles du DMT sont effectivement nombreuses, en dehors du yopo cohoba (*Anadenanthera peregrina* (L.) Speg). Il existe plusieurs animaux qui sont source de DMT, le plus connu étant le crapaud buffle, dont le venin contient cette substance. Parmi les plantes, peuvent notamment être citées d'autres Fabaceae : *Acacia phlebophylla* H.B. Will, *Acacia longifolia* (Andrews) Willd et *Mimosa hostilis* Benth. Cette dernière, dont l'écorce de racine est appelée « jurema », vient d'être inscrite en avril 2005 dans l'annexe IV des substances classées comme stupéfiants, à côté d'autres plantes à DMT ou β -carbolines, ainsi que les alcaloïdes eux-mêmes.

Le peyotl et le san pedro

Les données qui suivent sont essentiellement issues de l'article de Pascal Kintz paru dans les *Annales de toxicologie analytique* en 2004 (Kintz, 2004) en ce qui concerne le peyotl particulièrement, ainsi que du site www.erowid.org.

Le peyotl (ou peyote) et le san pedro sont des Cactaceae appartenant à deux genres différents, mais tous deux ont la mescaline, alcaloïde dérivé de la phénéthylamine, comme molécule active principale (une soixantaine d'alcaloïdes a été identifiée dans le peyotl). La mescaline est décrite comme un hallucinogène de puissance faible car, à dose égale, son activité est quatre mille fois plus faible que celle du LSD. La dose hallucinogène de la mescaline est comprise entre deux cents et cinq cents milligrammes ; les effets persistent pendant une douzaine d'heures. Comme les autres substances hallucinogènes naturelles, sauf la salvia, la mescaline est un agoniste des récepteurs sérotoninergiques et dopaminergiques. Comme tous les stimulants du système sympathique, la mescaline augmente la pression artérielle, la fréquence cardiaque et la température corporelle. Les nausées au moment de la montée des effets sont quasi systématiques. Les hallucinations rapportées sont visuelles, concernent la distorsion de l'espace, du temps et de la perception du corps, mais il semblerait que les hallucinations auditives soient plus fréquentes avec la mescaline qu'avec les autres hallucinogènes.

La nomenclature du peyotl a beaucoup évolué depuis Francisco Hernandez (1574 environ) : en fonction de sa morphologie, il a été successivement classé dans divers genres de la famille des Cactaceae. Actuellement, la dénomination adoptée internationalement est *Lophophora williamsii* (Lemaire (ex Salm-Dyck)) Coulter. Son appartenance au genre *Anhalonium*, avec les synonymies *Anhalonium lewinii* Lehm et *Anhalonium williamsii* (Lemaire (ex Salm-Dyck)) Lemaire, n'est plus admise. C'est un cactus sans épine qui pousse au sud-ouest des États-Unis et au Mexique. Il est de couleur vert-bleu, de forme « rondelette » : le cactus mesure de deux à sept centimètres de hauteur, pour quatre à douze centimètres de diamètre. Le nom de genre *Lophophora* (c'est-à-dire qui porte une aigrette) fait référence à l'aspect du sommet (c'est-à-dire de la couronne) de la plante. La partie aérienne du cactus est la seule utilisée, elle est le plus souvent coupée en rondelles, qui sont séchées : ce sont les *mescal buttons*, vendus aussi sous le nom de « boutons de peyotl ». La consommation peut se faire en décoction, ou, après incision, grillé. La mescaline peut représenter jusqu'à environ 6 % de la plante sèche.

Il n'est pas surprenant que certains usagers aient rapportés avoir consommé de la mescaline déjà extraite du cactus, car l'extraction est simple et fait presque toujours appel au protocole suivant : la couronne est mise à sécher au soleil, puis pulvérisée, mélangée avec du méthanol pendant un jour, filtrée, enfin extraite par du chloroforme.

Le cactus san pedro est connu sous le nom de *Trichocereus pachanoi* Britton et Rose. Au contraire du cactus peyotl, le cactus san pedro est très grand avec une taille d'environ trois mètres. Il est multi branches. Il contient moins de mescaline que le cactus peyotl, soit entre 0,3 % et 1 % de la plante sèche. Cependant, du fait de sa grande taille et de sa croissance très rapide, il est souvent considéré comme une meilleure source de mescaline que le peyotl. Les effets du san pedro sont souvent

décrits comme plus agréables que ceux du peyotl, notamment parce que les nausées au moment de la montée des effets ne surviennent pas aussi systématiquement qu'avec le peyotl. Le san pedro peut être consommé frais ou sec ; il est généralement préparé comme le peyotl.

Le « LSA » (ipomée, rose des bois, gloire du matin)

Les données qui suivent sont principalement issues du site *Mastekush* (<http://membres.lycos.fr/masterkush/drogue/lsa.htm>) et d'un article de John Halpern, paru en 2004 dans la revue *Pharmacology and Therapeutics* (Halpern, 2004).

L'appellation « graines de LSA » qui a cours dans les groupes d'usagers de drogues n'est pas appropriée, le LSA étant une molécule active et jamais le nom d'une graine. Il faut parler exactement de graines de Convolvulaceae contenant du LSA. Ces graines sont issues de lianes désignées sous les noms vernaculaires de gloire du matin (*morning glory*), ipomée, rose des bois, et qui sont aussi connues en jardinerie sous le nom commun de volubilis, ou encore de liseron.

Le nom de *morning glory* s'applique plus spécialement aux Convolvulaceae du genre *Ipomoea* (*Ipomoea violacea* L., *Ipomoea purpurea* (L.) Roth...). Le nom de rose des bois, ou hawaïenne (hawaiian baby woodrose) s'applique à *Argyreia nervosa* Bojer. C'est cette dernière que les jardiniers nomment « lianes d'argent », et qu'il ne faut pas confondre avec une autre Convolvulaceae du genre *Merremia* (hawaiian woodrose) dont les graines sont dépourvues de LSA.

On parle aussi d'une autre plante du genre *Ipomoea*, appelée volubilis ou liseron bleu qui, pour les uns serait l'espèce *Ipomoea indica* Merr. et, pour d'autres *Ipomoea tricolor* Cav.

Il est très intéressant de constater que le LSD (diéthylamide de l'acide lysergique) est un alcaloïde semi-synthétique (préparé à partir de la molécule de base des alcaloïdes de l'ergot de seigle) alors que le LSA (amide de l'acide lysergique dont le LSD est le dérivé N, N-diméthyle) est un alcaloïde naturel présent chez des plantes supérieures. Cette étroite parenté chimique explique que le LSA ait une action analogue, quoique moins puissante et, semble-t-il, moins anxiogène que celle du LSD. La dose active du LSD est d'environ dix à quinze μg^{41} , et celle du LSA d'environ deux milligrammes.

Les graines contenant du LSA sont généralement mâchées, celles d'*Argyreia* sont beaucoup plus riches en LSA que celles des *Ipomoea* : il faudrait cent cinquante à deux cents graines de *morning glory* pour obtenir le même effet qu'avec quatre à cinq graines d'hawaïen baby woodrose.

41 Cependant, la dose de LSD que s'administre un usager de drogue serait plutôt comprise entre 50 et 250 μg .

Annexe IV

Manuel de l'utilisateur de salvia diffusé sur Internet

Le guide est reproduit tel qu'il est sur le site, mais nous faisons le choix de rendre la source anonyme, du fait de ses activités commerciales.

LE GUIDE D'UTILISATION DE LA *SALVIA DIVINORUM*
DATE DE LA VERSION : 11 avril 1999

L'auteur de ce guide, « Sage Student », désire demeurer anonyme.

Information additionnelle sur la *Salvia divinorum* disponible à : xxxxxxxx

Note du traducteur : J'ai traduit ce texte sans prétention. Je ne suis pas traducteur de métier. Je ne maîtrise pas davantage les 2 langues en question. Je n'ai que grossièrement (quoique le plus fidèlement possible) traduit ce document pour que la connaissance rejoigne le plus de gens possible. Les expressions en caractère gras sont celles dont je ne suis pas sur d'avoir fidèlement traduites.

LE POURQUOI DE CE GUIDE

Peut-être qu'un(e) ami(e) vous a donné une bouture de *Salvia divinorum* ou peut-être avez-vous acheté des feuilles séchées ou une plante vivante. La *Salvia divinorum* n'est pas un placebo. C'est comme un tapis volant magique qui peut vous emmener dans des domaines que vous ne pouvez concevoir. Si tout à coup vous trouviez un tapis volant magique, vous pourriez apprécier qu'un livre d'instruction l'accompagne. Supposez qu'il y en ait un. Comme vous êtes aventureux (se) mais pas stupide, vous liriez les instructions avec soin avant d'essayer de voler. Vous lisez présentement un guide d'utilisation pour le tapis volant appelé *Salvia*.

N'UTILISEZ PAS la *Salvia* avant d'avoir lu ce guide d'un bout à l'autre. Si la *Salvia* est utilisée de manière stupide, elle peut se retourner contre vous. En apprenant ce qui est écrit ici, vous pouvez éviter les dangers.

Ce guide a été écrit pour vous donner de l'information que vous avez besoin pour utiliser la Salvia de manière sécuritaire et pour vous enseigner comment faire pousser vos propres plants de Salvia.

C'EST GRATUIT

Personne n'aurait dû vous facturer pour ce guide. Il devrait être donné gratuitement aux gens chaque fois que des plants ou des feuilles sont donnés ou vendus. Personne ne devrait en faire du profit. Il a été écrit en tant que service public. L'auteur ne recevra aucune redevance.

COPIEZ GRATUITEMENT ET COMPLÈTEMENT

Ce guide devrait être donné sans frais à quiconque est intéressé à la Salvia.

S.V.P. COPIEZ CE GUIDE mot à mot. Donnez-le sans frais à tous ceux et celles avec qui vous partagez des feuilles ou des plants. Si vous le copiez, copiez le TOUT. Ne le changez pas. Fournissez-le tel quel. À mesure que l'on en saura davantage sur la Salvia, ce guide peut être changé. Pour cette raison, il est important que la DATE DE LA VERSION (ci-dessus) soit incluse dans la copie que vous donnez. De cette façon, la personne qui l'aura sera capable de savoir si sa copie est à date.

CE N'EST QU'UN DÉBUT

Ce guide n'est qu'un début. Après l'avoir lu, vous pourriez souhaiter en savoir d'avantage. Une excellente façon de le faire est d'aller voir xxxxxxxxxxxx sur le réseau Internet. L'adresse est : xxxxxxxxxxxx on y retrouve une abondance d'information, incluant :

- la FAQ de la Salvia (en anglais),
- une liste de fournisseurs de Salvia,
- des photos de plants de Salvia et de la structure chimique de la **salvinorine**,
- des comptes rendus de voyages,
- des références à des écrits scientifiques,
- des liens vers beaucoup d'autres sites sur la Salvia,
- de l'information pertinente à l'adhésion à la très active liste de distribution sur la Salvia.

LA BASE DE LA SALVIA DIVINORUM

La Salvia divinorum est une plante faisant partie des nombreuses espèces de sauge (Salvia). Les vraies sauges sont membres de la famille des menthes. Ce qui fait que la Salvia divinorum est dans la famille des menthes. Elle fait une très belle plante de maison (et on peut la faire pousser seulement pour ça), mais la plupart des gens qui font pousser cette plante sont intéressés à ses effets **psycho-actifs** fascinants.

Le nom *Salvia divinorum* signifie « Sauge des devins ». Dans les conditions idéales, prise de la bonne façon, la *Salvia* produit un état d'ivresse divine unique. Pendant des centaines d'années, elle a été utilisée dans des cérémonies religieuses et curatives par les indiens Mazatèques, vivant dans la province d'Oaxaca, au Mexique.

Présentement (10/7/98) ni la *Salvia*, ni la substance **Salvinorine-A** qu'elle contient, sont inventoriées aux États-Unis. Il est légal de faire pousser, de vendre et d'acheter des plantes ou des feuilles de *Salvia*.

Les effets de la *Salvia* sont très différents de ceux de l'alcool ; affaiblie votre habilité à conduire et diminue votre coordination. Conduire sous l'influence de la *Salvia* est très stupide.

La *Salvia divinorum* est à la fois semblable et différente des autres substances qui affectent l'esprit. De plusieurs façons, la *Salvia divinorum* est dans une classe à part. Aucune autre herbe, aucune autre drogue est vraiment comme la *Salvia*. La *Salvia* n'est pas du « pot légal ». Non plus est-ce de « l'acide légal ». La *Salvia* est la *Salvia*. C'est une **herbe visionnaire** unique.

La *Salvia* contient une substance chimique appelée **salvinorine-A** (habituellement identifiée simplement sous le nom de salvinorin). La **salvinorine** cause l'effet perturbateur de l'esprit de la *Salvia*. Elle n'est pas chimiquement reliée au LSD, au DMT, à l'Ecstasy, au THC ou à toute autre drogue. Elle n'est pas un alcaloïde.

Bien qu'elle ne crée pas de dépendance, la **salvinorine** pure est extrêmement forte. Des doses de seulement quelques centaines de microgrammes (millionièmes de gramme) auront un effet et, pour la plupart des gens, des doses de plus d'un milligramme (1/1 000 de gramme) sont trop fortes pour être supportées. Heureusement, la feuille de *Salvia* est des centaines de fois plus faible que la **salvinorine** pure. Ce qui fait qu'il est plus facile d'utiliser de façon sécuritaire la feuille de *Salvia* qu'il le serait pour la **salvinorine** pure.

La feuille de *Salvia* est tout à fait sécuritaire au point de vue physique. Personne n'est jamais mort d'un trop grande dose de *Salvia*. La *Salvia* n'est ni un stimulant, ni un sédatif, ni un narcotique, ni un tranquillisant. Tout comme les psychédéliques, elle peut produire des visions. Mais elle diffère des soit-disant « psychédéliques classiques » (LSD, psilocybine et mescaline) de plusieurs façons. Personne ne sait comment la salvinorine agit sur le cerveau. Par contre, on sait qu'elle agit différemment de toute les autres substances connues.

LA SALVIA N'EST PAS UNE DROGUE POUR FAIRE LA FÊTE

Il est important de le comprendre. La plupart des gens ne trouvent pas la *Salvia* amusante de la façon que l'alcool ou la marijuana peuvent l'être. Si vous essayez de faire la fête avec la *Salvia*, vous ne vous amuserez probablement pas.

La *Salvia* est une herbe altérant la conscience qui peut être utilisée dans la recherche d'une vision ou dans un rituel curatif. Dans le bon décors, la *Salvia* offre

la possibilité d'avoir des visions. C'est une herbe qui a une tradition d'usage sacré ; une herbe pour la méditation profonde. Il vaut mieux la prendre dans une pièce silencieuse, sombre, soit seul(e) (si un gardien n'est pas requis --- voir plus bas), ou avec 1 ou 2 bon (nes) ami (es) présent (es). Elle est prise soit en silence ou (quelquefois) avec de la musique douce et plaisante.

LES VOYAGES DE SALVIA - À QUOI S'ATTENDRE

Les voyages de Salvia peuvent être intenses ou faibles. Cela est vrai autant pour les feuilles mâchées que pour les feuilles fumées. L'intensité du voyage dépendra de la quantité que vous prenez, de la façon dont vous la prenez et de votre chimie physique individuelle.

Les voyages de Salvia diffèrent de ceux produits par toute autre drogue ou herbe.

La Salvia possède plusieurs avantages par rapport aux autres herbes visionnaires.

Vous ne pouvez pas prendre de surdose fatale de feuille de Salvia

La Salvia ne forme pas de dépendance

La Salvia est légale

Vous revenez rapidement à la normale

La Salvia ne cause que rarement des effets secondaires.

Les bruits et les distractions vont interférer avec le voyage. En étant sous l'effet de la Salvia, regarder la télé est vraiment **abrutissant** ; être assis autour d'un feu de camp dans les bois la nuit est merveilleux.

Vous ne devriez pas être en public lorsque sous l'effet de la Salvia. Vous ne seriez vraiment pas capable de le supporter.

Particulièrement si vous n'y êtes pas habitué, ou si vous prenez une préparation puissante comme du concentré, vous devriez avoir un(e) gardien (ne) sobre présente(e) qui fera en sorte que vous ne fassiez rien de dangereux, comme renverser des chandelles allumées, ou passer par une fenêtre.

Si la Salvia est fumée, les effets se manifestent rapidement, en moins d'une minute. Si elle est mâchée, les premiers effets se manifestent après environ 15 minutes et les effets complets après environ 30 minutes. Habituellement, les voyages de Salvia durent de 15 minutes à une heure. Occasionnellement, les voyages peuvent durer jusqu'à 2 heures. Il est important de ne pas conduire ou utiliser de la machinerie pendant plusieurs heures après que le voyage paraît être terminé.

La plupart des gens n'ont pas d'effets secondaires causés par la Salvia, quoique quelques personnes rapportent parfois un léger mal de tête. Si la Salvia est fumée, la fumée peut irriter vos poumons.

Les voyages de Salvia se produisent apparemment en niveaux. L'échelle appelée S-A-L-V-I-A a été construite pour évaluer les voyages. Chaque lettre du mot SALVIA symbolise un autre niveau de voyage. Quelques voyages ne se rendent qu'au niveau 1, d'autres atteignent des niveaux plus élevés.

Niveau 1 - **Gelage** - effets légers quelque peu similaires à de faibles doses de marijuana --- intérêt pour les textures visuelles, rire.

Niveau 2 - Modification des processus de pensée.

Niveau 3 - Effets psychédéliques ressemblant ceux du LSD tel que voir des patterns de couleurs en ayant les yeux fermés et des changements dans la forme de votre corps. Les sons peuvent être vu en tant que couleurs.

Niveau 4 - Voyage « chamanique » vers d'autres lieux et temps, ressemblant l'état de rêve. C'est le stade du « tapis volant ».

Niveau 5 - Perte d'identité, expériences mystiques. Fusion avec d'autres choses ou avec l'univers, perte de votre identité personnelle.

Niveau 6 - Anesthésie - Cela arrive seulement lorsque vous avez pris une dose qui est beaucoup trop grande. Perte de conscience pendant plusieurs minutes. Vous pourriez certainement tomber. Somnambulisme possible. Après coup, vous ne vous rappelez pas de ce que vous avez fait. Vous ne voulez pas atteindre ce niveau ! Il n'y a rien de recommandable la dedans.

MÉTHODES D'UTILISATION

La Salvia n'est jamais prise par injection. Il y a plusieurs méthodes d'utilisation différentes. Plusieurs seront décrites ici.

MÉTHODES MAZATÈQUES TRADITIONNELLES

Les deux méthodes traditionnelles mazatèques sont plutôt inefficaces puisqu'elles requièrent beaucoup plus de feuilles que les autres méthodes. Mais elles sont très sécuritaires. Traditionnellement, les feuilles sont prises dans une pièce sombre comme faisant partie d'une cérémonie curative ou religieuse. Au moins une personne sobre est présente pour surveiller les gens qui ont pris de la Salvia.

Un breuvage à base d'eau fabriqué à partir de feuilles fraîches broyées est l'une des manières mazatèques traditionnelles d'utiliser cette herbe. Cette méthode requière beaucoup de feuilles et a un goût désagréable, c'est pourquoi elle n'est que rarement utilisée par les non-Mazatèques. Comme la **salvinorine** est très peu absorbée par l'estomac, une énorme quantité de feuilles est requise pour rendre le breuvage efficace. Mais ça marche et les voyages de breuvages durent plus longtemps que tous ceux des autres méthodes.

Mâcher et avaler une grande quantité de feuilles fraîches est l'autre méthode mazatèque. Pour ce faire, les feuilles sont lentement grignotées pendant environ une demi-heure. Bien que les feuilles mâchées soit avalées, l'effet est surtout dû à la **salvinorine** qui est absorbée par les tissus de la bouche pendant le mâchage. Ceci

est une méthode moins efficace de mâcher de la *Salvia* que la méthode de la chique (voir plus bas). La plupart des gens trouvent que mâcher des feuilles fraîches est désagréable, amer et même dégoûtant.

MÉTHODES MODERNES

LA MÉTHODE DE LA CHIQUE : Une boule ou un cylindre de feuilles roulées est fabriqué. C'est appelé une chique. Elle a pour but d'être mâchée. Les feuilles sont mâchées lentement, environ une mâchée tous les 10 secondes. Elles sont gardées sous la langue entre les mâchées. Pendant une demi heure, garder la chique qui est mâchée, et le jus qui s'en forme, dans votre bouche. Si vous le pouvez, gardez le tout dans votre bouche sans cracher ou avaler. Après que la demi heure de mâchage est terminée, cracher le tout. Ayez un bol dans lequel cracher et une serviette à portée de main. Le jus de *Salvia* tache les tapis, alors soyez certain(e) que le bol ne renversera pas.

Quoique les chiques peuvent être faites autant à partir de feuilles fraîches que séchées, celles faites à partir de feuilles séchées sont moins amères. Pour faire une chique à partir de feuilles séchées, pesez de 2 à 4 grammes de feuilles sèches. Les balances suffisamment précises pour ceci coûtent de 20 \$ à 50 \$ (américains). Si vous n'avez pas de balance, comptez de 8 à 16 grandes feuilles séchées complètes. Placez les feuilles dans un petit bol d'eau froide pendant 10 minutes. Une fois que les feuilles sont humides et qu'elles ont baigné pendant 10 minutes, retirez les feuilles de l'eau, extrayez-en l'excès d'eau et mettez-les en boule pour en faire une chique. Certaines personnes sautent l'étape du trempage lorsqu'ils sont pressés, mais mâcher des feuilles sèches et cassantes peut être désagréable. Si vous le souhaitez, vous pouvez sucrer la chique avec du sucre, du miel, **Stevia extract** ou du « Equal ». Cela la rendra moins amère et plus plaisante à mâcher.

Si des feuilles fraîches sont utilisées au lieu de feuilles séchées, vous aurez besoin de 8 à 10 grandes feuilles fraîches.

L'effet de la chique de *Salvia* peut être grandement augmenté en taitant votre bouche de façon spéciale pour qu'elle absorbe d'avantage de **salvinorine**. Pour ce faire, vous aurez besoin d'une brosse à dent et d'un rince-bouche alcool/menthol tel que du Listerine à la mente fraîche (ou tout autre marque qui contient de l'alcool et du menthol). Brossez la paroi de votre bouche, incluant les tissus sous votre langue et le dessus de votre langue. Cela a pour effet de retirer les couches de cellules mortes normalement présentes. Ne brossez pas au point de causer des saignements. Après, rincez avec le rince-bouche pour au moins 30 secondes. Soyez sur(e) d'envoyer du rince-bouche partout dans votre bouche, incluant sous la langue. Crachez par la suite le rince-bouche et rincez une fois avec de l'eau.

Vous n'expérimenterez pas beaucoup de changement dans les 12 à 15 minutes de mâchage. Ne vous laissez pas tromper par cela. Les effets complets sont normalement ressenti après 30 minutes (le temps après lequel vous cracherez la chique).

Ils demeurent à ce niveau pendant encore 20 minutes, puis commencent à diminuer. Le voyage total dure rarement plus longtemps qu'une heure et quart, mais cela varie.

FUMER :

Les feuilles séchées peuvent être fumées à peu près comme la marijuana peut l'être. Elles devront être fumées chandes, et inhaler profondément et rapidement pour faire effet, puisque la **salvinorine** requière de hautes températures pour se vaporiser. Elles peuvent être fumées dans une pipe à courte tige, dans un bong ou dans une pipe '**steamroller**'. Remplissez un fourneau de taille moyenne avec des feuilles. Utilisez un briquet au butane à main qui s'éteindra quand vous ne le presserez plus, pas une allumette. Ayez un grand cendrier ou un bol qui ne renverse pas dans lequel mettre la pipe quand vous sentez que vous en avez assez. Rappelez-vous que si vous trébucher, vous pouvez oublier que vous tenez une pipe allumée. Vous pouvez l'échapper, causant une incendie. Même si plusieurs personnes passent outre ce conseil, il est préférable d'avoir un(e) gardien (ne) présent lorsque l'on fume. Les premiers effets seront remarqués moins d'une minute après avoir inhalé. Les effets complets arrivent après environ 3 minutes. La durée totale du voyage peut être moins d'une demi-heure ou aussi long qu'une heure.

Fumer du concentré 5 x est un autre moyen de fumer de la Salvia. Le concentré 5 X (5 X extract) consiste en des feuilles de Salvia auxquelles on a ajouté un concentré de **salvinorine**. Cela augmente la quantité de **salvinorine** contenue dans les feuilles. Le concentré 5 X est environ cinq fois plus puissant que des feuilles non traitées. Cela est très fort. Cela ne devrait pas être fumer sans la présence un(e) gardien (ne). La dose requise peut être très petite, moins de 100 mg. de 5 X peut être tout ce dont vous avez besoin.

Il est possible de vaporiser les feuilles, ou concentré, dans un vaporisateur spécial qui chauffe le matériel sans le brûler. La vaporisation est extrêmement puissante et peut facilement engendrer de sérieux problèmes. Quiconque essaie la vaporisation DOIT absolument avoir un(e) gardien (ne) présent(e). Plusieurs vaporisateurs commerciaux faits pour le tabac ou le cannabis ne fonctionneront pas pour la Salvia. Des vaporisateurs spéciaux pour la Salvia peuvent facilement être construits, mais la vaporisation n'est pas pour les nouveaux ou les nouvelles à la Salvia.

La Vaporisation de **salvinorine** pure est aussi possible. Cela est extrêmement dangereux puisqu'il est très facile de vaporiser trop de **salvinorine** et de faire une surdose. Pour être faite de manière sécuritaire, la vaporisation de salvinorine requière le pesage de la dose sur une balance chimique très précise capable de peser la **salvinorine** en microgrammes (Millionnièmes de gramme). Ces balances analytiques coûtent bien au delà de 1 000 \$ (américains). La vaporisation de la **salvinorine** n'est définitivement pas pour les débutants (es) !

QUELLE EST LA MEILLEURE MÉTHODE ?

Il y a des pous et des contres pour chaque méthode. Quelques personnes rapportent que la chique leur procure un voyage plus fort, plus profond, plus visionnaire que la fumée. D'autre rapportent que le mâchage ne marche pas du tout pour eux (elle), mais que la fumée fait effet. Pour ceux et celles qui n'obtiennent que très peu d'effet de ces méthodes, les deux méthodes peuvent être combinées. Mâchez d'abord une chique, puis, après l'avoir crachée, fumez.

Si vous fumez déjà la cigarette ou le cannabis, vous allez probablement préférer fumer.

Si vous êtes non-fumeur (se), vous allez probablement préférer la méthode de la chique ; fumer quoique ce soit, même de la *Salvia*, ne peut être bon pour vos poumons. Contrairement à la fumée, une chique n'endommage pas vos poumons.

Ça prend plus de feuilles séchées pour un voyage à la chique que pour un voyage à la fumée. Si vous n'avez que très peu de feuilles disponibles, fumer peut être une façon d'obtenir un voyage du peu que vous avez.

Les voyages de chiques arrivent lentement mais durent longtemps. Ils sont meilleurs pour explorer le monde de la *Salvia*. Ils sont meilleurs pour la méditation profonde.

Jusqu'à ce que vous sachiez à quel point vous êtes sensible à la *Salvia*, n'expérimentez pas avec des concentrés, des vaporisateurs ou de la salvinorine. Mâcher de la chique ou fumer des feuilles permettra à plusieurs personnes de se rendre jusqu'au niveau 5. Ces gens n'ont pas besoin d'expérimenter avec des manières plus fortes et plus dangereuses de prendre de la *Salvia*.

Il y a quelques personnes qui, même après plusieurs expériences, trouvent qu'ils (elles) demeurent des « têtes dures de la *Salvia* ». Ils (elles) n'expérimentent jamais plus qu'un léger effet de *Salvia* en fumant ou avec une chique. Certaines de ces « têtes dures » obtiendront des résultats satisfaisants s'il (elles) mâchent une chique et fument immédiatement après avoir craché la chique.

D'autres trouveront même cette méthode inefficace. Pour eux (elles), un concentré 5 X ou l'utilisation d'un vaporisateur peut valoir l'exploration. De telles « têtes dure de la *Salvia* » sont en minorité.

Voyez à quel point vous êtes sensible avant de risquer ces méthodes. Si vous avez une sensibilité normale à la *Salvia*, ces méthodes extrêmes devraient être évitées. Avec un peu de pratique, la chique, ou la fumée, ou une combinaison des deux (« boosting »), fonctionne très bien pour la plupart des gens. Plusieurs personnes croient que ça prend plusieurs rencontres avec la *Salvia* avant qu'une expérience > révolutionnaire> survienne. Alors ne vous étiquetez pas « tête dure de la *Salvia* » trop tôt.

GARDIEN (NES) ET SÉCURITÉ

QUAND VOUS AVEZ BESOIN D'UN (E) GARDIEN (NE)

Un(e) gardien (ne) est absolument essentiel si vous prenez des doses sous l'effet desquelles vous pourriez « capoter », devenir confus(e), vous blesser, tomber, mettre le feu à votre maison ou n'importe quoi qui ferait du mal à autrui. Ayez un(e) gardien (ne) présent(e) si vous utilisez la Salvia pour la première fois, si vous expérimentez avec une forme plus forte que vous avez utilisé auparavant ou si vous utilisez une méthode plus puissante pour la prendre.

Un(e) utilisateur (trice) expérimenté(e) de Salvia qui mâche une chique, peut souvent choisir de le faire seul(e) et peut être très sécuritaire en le faisant. Mais avoir un(e) agréable, sensible et sobre gardien (ne) est absolument essentiel si vous essayez la vaporisation, si vous fumez des feuilles rehaussées de concentré ou si vous utilisez de la salvinorine pure. Fumer des feuilles constitue habituellement un risque moyen. Servez-vous de votre jugement. Plusieurs personnes l'ont fait sans gardien (ne), mais un(e) gardien (ne) n'est pas une mauvaise idée.

QUE DEVRAIT FAIRE UN (E) GARDIEN (NE)

Le ou la gardien (ne) doit se rappeler que peut importe à quel point le (la) voyageur (se) agit, les voyages de Salvia sont de courte durée. N'amenez pas le (la) voyageur (se) à l'Urgence (hôpital). Gardez-le (la) en sécurité et attendez que ça passe. Si vous ne pouvez le (la) garder en sécurité, allez chercher de l'aide. Autrement, gardez l'affaire privée. Après environ une heure (habituellement beaucoup moins) le (la) voyageur (se) sera de retour à la normale. C'est très rassurant de se le rappeler quand les choses tournent mal. Ça aide d'avoir soi-même fait de la Salvia avant de surveiller une autre personne. Avoir de l'expérience avec d'autres psychédéliques peut ne pas être si utile. Le (la) gardien (ne) devrait savoir que la Salvia est différente de ceux-ci. Le fait de toucher la personne pour la « grounder » fonctionne pour quelques voyageurs (ses) sur des drogues comme le LSD, mais peut être très menaçant pour quelqu'un sur la Salvia. Si vous avez l'intention de toucher la personne, clarifiez-le avec elle AVANT que le voyage ne commence.

LES RÔLES DU GARDIEN OU DE LA GARDIENNE

Le ou la gardien (ne) à trois taches

La principale tache est de garder le (la) voyageur (se) en sécurité et garder les gens autour de lui (elle) en sécurité. Cela passe avant tout. Les principaux dangers sont physiques, pas émotionnels. Votre tache est 'gardien (ne)' et non psychologue. N'utilisez pas la force physique à moins que ça soit la seule solution. L'utilisation de la force physique peut résulter en blessures pour vous ou le (la) voyageur (se). Ça pourrait être interprété faussement comme un assaut.

Ne laissez jamais la *Salvia* être utilisée si des armes à feu, des couteaux ou autres objets dangereux sont présents. Prenez les clés du (de la) voyageur (se) pour les garder en sécurité avant que le voyage ne commence. Gardez le (la) voyageur (se) à l'abri des objets coupant, des flammes nues, des surfaces chaudes et des objets cassables. Prévenez aussi qu'il (elle) tombe, qu'il (elle) se cogne la tête ou qu'il (elle) erre dans la rue. Mais laissez le (la) voyageur (se) se déplacer dans un endroit sécuritaire. Ne l'agrippez pas ou n'essayez pas de le (la) restreindre physiquement, à moins que cela soit absolument nécessaire. Redirigez. Parlez gentiment. Enlevez doucement les objets dangereux. Touchez la personne le moins possible (Le-la voyageur-se confus-se peut prendre votre touché pour un assaut ou un viol et peut réagir au danger qu'il-elle s'est imaginé). Vous pourriez avoir à faire à des intrusions d'étrangers non-prévues et d'autres situations sociales embarrassantes.

La deuxième tâche du (de la) gardien (ne) est de rassurer. Souvent, de simples explications répétées peuvent aider un(e) voyageur (se) effrayé(e). ex : « tu es en sécurité, je ne vais rien laisser te faire de mal. » « Tu as juste un mauvais voyage, tu va te sentir mieux dans quelques minutes. » « Ton nom est..... ». « A je suis ton ami..... ». Si parler n'est pas nécessaire, soyez silencieux. Le silence est souvent moins menaçant pour le (la) voyageur (se) confus(e) que d'essayer de déchiffrer ce que le (la) gardien (ne) est en train de dire.

La troisième tâche du gardien est d'aider le (la) voyageur (se) à se rappeler le voyage plus tard. Il y a plusieurs façons. Utilisez un calepin et écrivez les agissements et les paroles bizarres du (de la) voyageur (se). Plus tard, vous pouvez lui demander ce qui en retourne. Cela peut lui rafraîchir la mémoire à propos de ce qu'il (elle) a vécu. Une autre technique, si le (la) voyageur (se) n'est pas trop parti pour parler pendant le voyage, est de lui demander à répétition « que vis-tu présentement ? » Un calepin ou une enregistreuse, peut être utilisé pour enregistrer les réponses. Puisque quelques voyageurs (ses) vont préférer que vous demeuriez silencieux (se) et que vous n'enregistriez pas, mettez les choses au clair avec le (la) voyageur (se) avant le voyage.

LIGNES DE CONDUITE INTELLIGENTES

NE JAMAIS UTILISER LA SALVIA QUAND DES ARMES À FEU SONT PRÉSENTES. Ne jamais utiliser la *Salvia* lorsque des couteaux sont à la portée.

NE JAMAIS CONDUIRE EN PRENANT DE LA SALVIA.

Choisissez le moment et le lieu de votre voyage avec soin. Intimité et sécurité sont essentielles. Faites attention aux hauteurs et aux flammes nues comme les chandelles. Ne prenez pas de *Salvia* lorsque vous pouvez être interrompu par

des appels téléphoniques, par des visites, par des animaux de compagnie, par des enfants, etc. Éteignez votre téléphone et programmez votre répondeur pour qu'il enregistre silencieusement les appels. Vous pouvez retourner les appels dans quelques heures, lorsque vous serez sobre.

Réfléchissez bien à la quantité que vous allez prendre et à la manière dont vous la prendrez.

Après que tout le matériel de fumage soit rangé, couchez-vous au lit, sur un sofa, ou sur un tapis. Vous êtes beaucoup plus en sécurité couché(e) que vous ne le seriez à trébucher un peu partout. Demeurez ainsi pour le reste du voyage. Vous pouvez mieux voyager avec vos yeux fermés.

Ayez un(e) gardien (ne) (c'est tout spécialement important si vous prenez de la Salvia pour la première fois, si vous prenez une forte dose, si vous fumez du concentré ou si vous utilisez un mode d'ingestion très puissant comme la vaporisation).

Proposez-vous pour surveiller les autres.

Si vous avez des problèmes de santé mentale, ne prenez pas de Salvia sans en avoir d'abord discuté avec votre praticien (ne) ou médecin.

Pratiquez et encouragez un usage responsable. Ne donnez pas de Salvia à des personnes mineures ou à des gens violents ou instables. Ne la partagez pas avec des étrangers. Sachez à qui vous la donnez et sachez pourquoi ils (elles) veulent l'utiliser. Pourquoi courir après les problèmes ?

Ne jamais prendre de Salvia au travail ou en public. Gardez ça privé. Ce n'est pas pour les concerts. Ce n'est pas pour les grands « partys ».

Ne mélangez pas avec l'alcool. Évitez de mélanger la Salvia avec les autres drogues. Même si les utilisateurs expérimentés de Salvia ont expérimenté avec les combinaisons, elles ne sont pas pour les débutants (es) de la Salvia et elles sont certainement plus risquées que la Salvia par elle-même.

Faites extrêmement attention aux flammes - chandelles, biquets, feu, etc. en utilisant la Salvia.

Faites très attention en utilisant du concentré vaporisé, des feuilles vaporisées, ou en fumant des feuilles avec concentré ajouté. Ces dernières méthodes nécessitent la présence d'un(e) gardien (ne). Mâcher une chique ou fumer des feuilles a beaucoup moins de chances de produire des agissements hors de contrôle que ces méthodes.

Ne jamais utiliser de la **salvinorine** pure à moins que vous soyez équipé avec les balances ultra précises nécessaires pour peser les doses mesurées en microgrammes et savoir exactement combien vous pouvez en prendre de manière sécuritaire. Même si vous rejoignez ces conditions, vous devez toujours avoir un(e) gardien (ne) présent.

LA PLANTE ET SES SOINS

Si vous allez faire pousser votre propre *Salvia*, vous devriez lire ceci. Si vous préférez acheter des feuilles séchées, vous pouvez laisser tomber cette section. La *Salvia divinorum* est une vivace semi-tropicale. Cela veut dire qu'elle peut repousser année après année, mais seulement si elle n'est pas exposée à des températures en deçà du point de congélation. C'est une grande plante avec de grandes feuilles et une épaisse tige creuse qui la distingue. Elle peut pousser plusieurs mètres de haut si les conditions sont favorables. Quand elle atteint une taille suffisante, les branches plient ou cassent et peuvent s'enraciner si elles viennent en contact avec un sol humide. Même si la *Salvia divinorum* peut fleurir dans des conditions d'éclairage naturel, elle ne produit pratiquement jamais de graines qui germeront. Alors la plante est propagée par des boutures. Les feuilles sont ovales, légèrement dentelées et peuvent être passablement grandes (jusqu'à 9 pouces de longueur). Elles sont souvent de couleur verte émeraude mais peuvent être jaunes vertes ou même jaunes. Elles sont souvent couvertes d'une fine couche de poils très courts, donnant aux feuilles une apparence de satin velouté sous certaines lumières. Les plantes aiment l'eau, mais poussent mieux dans une ombrage partiel et dans un sol bien arrosé mais bien drainé. Les racines ne doivent pas demeurer trempées sinon la pourriture les gagnera et la plante en mourra.

La *Salvia divinorum* peut pousser à l'intérieur dans n'importe quel climat. Elle fait une très belle plante de maison.

Vous pouvez faire pousser de la *Salvia divinorum* à l'extérieur à l'année longue si vous habitez un climat semi-tropical, avec un sol bien drainé, mais bien arrosé et quelque peu acide, avec un haut contenu en humus. Si vous habitez dans un climat plus froid ou plus sec, vous pouvez faire pousser de la *Salvia* à l'extérieur, quand la température le permet. Mais vous devrez peut-être le faire avec soins, en vous assurant qu'elle est protégée de la gelée, que vous l'arrosez fréquemment et que vous l'humidifiez lorsque le taux d'humidité est bas. La *Salvia* ne survivra pas à la gelée ou la sécheresse. On peut la faire pousser à l'extérieur, dans des pots qui peuvent être transportés à l'intérieur par temps froid (sous 40 degrés Fahrenheit). De cette façon, on peut la faire pousser à l'extérieur l'été et à l'intérieur l'hiver.

La *Salvia* vous signalera lorsqu'elle sera trop sèche - ses feuilles tomberont. Soyez sûr(e) de l'arroser au premier signe de langueur, ne laissez pas le plant devenir mou. Le sol devrait être bien drainé mais gardé humide.

Si vous plantez de la *Salvia* en pots, **SOYEZ SÛR (E) QUE LE POT SOIT GRAND, PLUS C'EST GRAND MIEUX C'EST**. Doubler le diamètre du pot peut améliorer la production de feuilles par plus de 4 fois. Même si votre espace disponible limitera la grandeur possible du pot, utilisez le plus gros pot praticable. Il doit posséder des trous de drainage. Placer du gravier (ou des morceaux de

styrofoam) dans le fond du pot aidera au drainage et de ce fait décourager le pourrissement de la racine. De la terre à pot commerciale fera l'affaire. Ajouter de la vermiculite ou de la perlite à la terre à pot aide mais n'est pas essentiel.

La *Salvia* aura besoin de fertilisant. Il n'y a pas de fertilisant vraiment meilleur que les autres. Des résultats satisfaisants peuvent être obtenus avec différents produits. En voici quelques-uns :

Scotts All-Purpose Plant Food (18-13-13) légèrement saupoudré sur le sol environ une fois par six semaines.

MirAcid ajouté à de l'eau une fois par semaine (1/4 c.à.t. par gallon)

Peters Professional Soluble Plant Food (15-30-15) 1/4 c.à.t. par gallon d'eau, une fois par semaine

Moins recommandés : émulsion de poisson (convenable à l'extérieur seulement, puisque ça dégage une odeur très mauvaise)

Bone meal (les animaux peuvent creuser votre *Salvia* si vous en utilisez !)

Si vous faites pousser à l'intérieur, placez vos plantes à l'extérieur quand c'est assez chaud et laissez la pluie leur tomber dessus. Cela préviendra les accumulations de sel dans le sol qui pourraient tuer vos plantes.

La *Salvia divinorum* peut bien faire sous une variété de différentes conditions d'éclairage. Elle préfère quelques heures de lumière du soleil partielle par jour. Elle peut bien s'en tirer en poussant à l'intérieur près d'une fenêtre. Elle peut supporter plus de soleil si elle est gardée bien arrosée et ses feuilles humidifiées fréquemment. Elle peut aussi supporter un ombrage modéré. Quand vous changez les conditions d'éclairage ou d'humidité auxquelles vos plantes sont exposées, faites-le graduellement. Lorsqu'on lui donne le temps, la *Salvia* s'adapte bien, mais elle peut prendre des semaines pour s'habituer à un nouvel environnement.

Plusieurs insectes nuisibles peuvent attaquer la *Salvia*. La **Whitefly** est un gros problème pour les plantes qui poussent en serre. Aphidiens, limaces, chenilles, **thrips**, araignées et autres petits insectes peuvent aussi endommager vos plantes. La moisissure de racines et la pourriture d'évaporation peuvent causer problème. **Fungal spots** peuvent apparaître sur les feuilles. Nous ne savons pas quels virus peuvent s'attaquer à la *Salvia divinorum*, il y en a sûrement puisque plusieurs s'attaquent à d'autres sauges.

Les aphidiens et autres petits insectes peuvent être éliminés avec un linge de coton trempé dans l'alcool à friction.

Les dommages causés par les limaces peuvent être diminués en faisant pousser la *Salvia* dans des pots placés sur une structure surélevée ou sur une palette. Quelques-unes peuvent quand même se rendre et attaquer vos plants. Gardez un oeil sur ces pestes gluantes. Une seule limace peut dévorer une bonne quantité de *Salvia* ! De la bière peut être utilisée pour attirer et noyer les limaces. Placez un contenant de bière légèrement enfouit dans le sol ; le rebord du contenant doit arriver au niveau du sol, pour que les limaces puissent y entrer, se saouler et se noyer.

Les petites araignées peuvent être contrôlées en dissolvant du savon **Castile** dans de l'eau et en vaporisant les feuilles, incluant leur dessous. Répétez à intervalle de deux semaines pour trois applications. Attention : il a été rapporté que le savon endommageait les feuilles alors n'en utilisez pas trop.

Utiliser un boyau de jardin à l'extérieur, ou un vaporisateur à l'intérieur, pour arroser le dessus et le dessous des feuilles peut se révéler plus efficace pour contrôler les petites araignées. Votre boyau de jardin est votre meilleur ami pour ce qui est de combattre la plupart des insectes nuisibles d'extérieur. Aspergez les feuilles avec assez de force pour déloger les insectes nuisibles, sans toutefois endommager les feuilles. N'oubliez pas d'asperger aussi le dessous des feuilles.

La *Salvia divinorum* se propage par bouture et non par graines. Les boutures peuvent être enracinées soit dans l'eau ou directement dans le sol. Voici comment :

ENRACINER DANS L'EAU : coupez une branche (4 à 8 pouces de long) portant quelques feuilles. Placez la immédiatement dans environ un pouce et demi d'eau dans un petit verre d'eau. Seulement une bouture doit être placée dans chaque verre, de sorte que si la pourriture se développe dans une bouture cela n'affectera pas les autres.

L'idéal est que la branche soit coupée tout juste au dessous d'un noeud, puisque les noeuds sont des endroits à partir desquels de nouvelles racines sont portées à se développer. Quoiqu'il n'est pas nécessaire de couper à cet endroit, le faire à l'avantage qu'il n'y aura pas de tige dans l'eau sous le noeud. C'est important puisqu'un bout de tige coupée a d'avantage de chances d'être victime de pourriture qu'un noeud.

Soyez sur(e) que la bouture est taillée avec des cisailles propres, ou un couteau, pour que la tige coupée ne soit pas attaquée par des germes et les champignons microscopiques qui pourraient causer de la pourriture. Coupez toutes les grandes feuilles, mais laissez-en quelques petites. Placez un bocal transparent (ou un sac de plastique transparent) à l'envers par dessus la plante, il jouera le rôle d'une tente d'humidité. Placez la où elle profitera des rayons du soleil. Changez l'eau quotidiennement. Cela peut être une bonne idée d'utiliser de l'eau bouillie refroidie. Si votre eau contient du chlore, la bouillir éliminera le chlore. L'eau sans chlore peut être contaminée par des germes mauvais pour la plante, mais l'ébullition devrait les tuer. L'enracinement dans l'eau fonctionner les 3/4 du temps (le reste du temps, la pourriture attaque et tue la bouture).

En deux semaines, des racines commenceront à se développer. Quand elles atteignent 1/2 à 1 pouce de hauteur, transplantez-la dans de la terre à pot dans un pot bien drainé. Continuez de couvrir avec un bocal ou sac transparent en guise de serre jusqu'à ce que la plante paraisse vigoureuse. Sevrez par la suite graduellement la plante de sa dépendance à la tente d'humidité.

ENRACINER DANS LA TERRE : la *Salvia* peut être enracinée directement dans le sol. Matériel requis :

- de la terre à pot.
- deux gobelets en plastique jetables.
- de la poudre Rootone (c'est un mélange d'hormones pour enraciner qui contient aussi un fongicide) disponible pépinière.
- un mince sac transparent de polyéthylène de 1 gallon, servant à conserver la nourriture.
- une bande élastique.
- de l'eau.

Procédé : percez quelques petits trous de drainage dans l'un des gobelets. Remplissez-le au 2/3 avec de la terre à pot. En utilisant un crayon ou un doigt, faites un trou d'environ 2 pouces de profond dans la terre. La terre est maintenant prête pour votre bouture. Vous devez maintenant préparer la bouture. Avec des cisailles propres, coupez un bout de tige à partir d'une plante en santé. Laissez quelques feuilles (des petites) dans le haut. Récoltez les plus grandes feuilles de la tige. Immédiatement après avoir coupé la tige, placez-la dans de l'eau propre. Coupez-la tout juste sous un noeud, puisque les racines se formeront à partir du noeud. Gardez la surface coupée humide. Placez la surface coupée, et 1 pouce de tige au dessus de la coupe, dans la poudre à enracinement. Secouez-en l'excès. La poudre à enracinement est quelque peu toxique, alors lavez-vous les mains après l'avoir manipulée. Placez la bouture enduite de poudre dans le trou, dans la terre. Poussez doucement la terre autour de la bouture, en la tenant en place pendant que vous remplissez la trou. Arrosez la bouture plantée jusqu'à ce qu'il y ait un peu d'eau qui sorte des trous de drainage. Placez le gobelet contenant la plante dans le deuxième gobelet (qui est là pour récupérer l'excès d'eau). Vous pouvez placer un petit morceau de bois ou de plastique dans le fond du gobelet extérieur pour espacer les gobelet l'un de l'autre. Cela donne de l'espace pour que l'excès d'eau puisse se drainer. Placez un sac de plastique transparent d'un gallon par dessus la bouture enracinée, utilisez la bande élastique pour le tenir en place. La bande élastique doit être à l'extérieur du sac et le sac à l'extérieur des deux gobelet. La bande élastique maintient le sac contre les gobelets. Puisque le sac de plastique sert à conserver l'humidité, il n'est pas nécessaire d'arroser fréquemment. Après quelques semaines, vous pouvez transplanter le plant maintenant enraciné dans un plus grand pot.

TRANSFORMATION DES PRODUITS DE LA PLANTE

Les feuilles de *Salvia divinorum* séchées peuvent être conservées dans des bocaux scellés à l'abri de la lumière. Ainsi conservées, les feuilles peuvent probablement conserver leur efficacité pendant plusieurs années, peut-être indéfiniment (personne ne sait vraiment pendant combien de temps). Si vous faites pousser

votre propre Salvia, vous voudrez probablement sécher des feuilles pour un usage futur. Il y a plusieurs façon de le faire.

Méthode 1.) La bonté de la nature

Attendez que les feuilles meurent ou tombent. Ramassez-les. Placez-les sur une plaque dans une pièce à faible humidité. Tournez-les souvent. Attendez qu'elles soient sèches, puis rangez-les. On ne sait pas si naturellement, les feuilles tombées sont plus fortes ou moins fortes que les feuilles cueillies.

Avantage : vous ne priverez pas vos plantes de feuilles qu'elles ont besoin.

Inconvénient : vous devrez attendre que la plante soit prête à faire un don à votre cause. Les feuilles peuvent ne pas être en parfaite condition.

Méthode 2) Tabac de Salvia

Prenez de grandes feuilles fraîchement cueillies et placez-les unes par dessus les autres (comme on empile des feuilles de papier). Coupez ensuite au travers la pile pour faire des bandes de 1/2 cm. (1/4 pouce). Placez-les en tas sur un plateau. Tournez-les deux fois par jour jusqu'à ce qu'elles soient sèches mais non croustillantes.

Avantage : le tabac résultant produit apparemment une fumée plus douce que les feuilles complètement sèches.

Inconvénient : il est possible que ce séchage lent et partiel produise des feuilles plus faibles qui ne se conserveront pas aussi longtemps que des feuilles complètement sèches (croustillantes).

Méthode 3) Déshydrateur de nourriture

Séchez dans un déshydrateur de nourriture. Ils sont disponibles où des petits appareils de cuisine sont vendus. Le séchage est très rapide et complet. Séchez jusqu'à ce que la feuille en entier, incluant les tiges de feuilles, soit croustillantes. Touchez les feuilles avec vos doigts pour voir si elles sont complètement sèches. Si elles le sont, les tiges de feuilles devraient se casser si une pression leur est appliquée.

Avantages : rapidité, séchage complet et commodité.

Inconvénient : prix d'achat du déshydrateur.

Méthode 4). Salvia séchée au four

Placez sur un plat allant au four. Cuire dans un four à une température pas plus élevée que 150 F.

Avantage : rapidité, séchage complet et commodité.

Inconvénient : quelque peu moins pratique que d'utiliser un déshydrateur de nourriture. Il peut être difficile de garder le four à la température optimale.

Méthode 5). Séchage au **chlorure de calcium**

Le **chlorure de calcium** est disponible, en tant que recharge de 'Damp-Rid', chez la plupart des quincailleries. Placez une quantité suffisante de **chlorure de calcium** au fond d'un contenant de polyéthylène. Placez un morceau de papier d'aluminium par dessus le CaCl₂ et placez les feuilles à sécher sur la feuille d'aluminium. Le fait de replier les bord de la feuille d'aluminium devrait empêcher les feuilles de toucher le CaCl₂. Scellez ensuite le contenant. Les feuilles devraient être sèches dans environ 2 jours.

Avantage : séchage très complet.

Inconvénient : moins pratique que les autres méthodes. Lent.

Peu importe comment vous séchez les feuilles, placez-les dans un bocal scellé, à l'abris de la lumière. Un pot à cannage propre fait très bien l'affaire (pot Mason). Le fait de ranger le pot dans un tiroir de cuisine ou dans un **cabinet de médicaments** le gardera à l'abris de la lumière. Rangées de cette façon, les feuilles garderont leur efficacité pendant plusieurs mois, voire plusieurs années.

EN CONCLUSION

Ayant lu jusqu'ici, vous en savez maintenant assez pour commencer sur le chemin vert de la Salvia. Que ce chemin vous apparaisse toujours plein de coeur. Que cette remarquable plante-enseignante vous guide vers un plus haut niveau de connaissance de soit, d'harmonie, de merveille et de joie.

Annexe V

Des chiffres et quelques données de contexte

Les champignons sont la substance hallucinogène naturelle la plus consommée en France, notamment dans la tranche d'âge des 26-44 ans (Baromètre santé 2005, INPES, exploitation OFDT, voir Tableau 1). L'expérimentation (usage une fois dans la vie) des autres substances hallucinogènes naturelles est si peu fréquente qu'elle n'est pas mesurable au niveau de l'ensemble de la population. L'ensemble des hallucinogènes est plutôt consommé en milieu festif techno alternatif (*free parties, teknivals...*) ou privé.

Selon les observateurs appartenant au dispositif TREND (Tendances récentes et nouvelles drogues)¹, la demande de champignons hallucinogènes parmi les usagers de produits psychotropes est en augmentation ces dernières années. Les populations concernées sont plutôt jeunes et appartiennent fréquemment à des groupes revendiquant une marginalité par rapport au système de valeurs dominant. Les préoccupations d'ordre spirituel accompagnant l'usage sont parfois alléguées.

Les enquêtes réalisées directement auprès des usagers montrent, conformément aux observations, que les champignons sont quasiment toujours avalés (98 % dans l'enquête en milieu festif, près de 100 % chez les usagers des structures de premières lignes). Seuls une petite minorité déclare les avoir fumés (1,3 %)². Les observateurs du dispositif TREND confirment la rareté de l'inhalation à chaud comme mode d'administration.

Les autres plantes hallucinogènes sont également le plus souvent avalées (9 usagers récents sur 10 dans l'enquête PRELUD) mais parfois fumé (1 usager sur 10 selon l'enquête PRELUD).

¹ Le dispositif TREND est un réseau disposant de plusieurs outils d'observation utilisables au niveau local pour étudier les usages de produits psychoactifs illicites ou détournés, soit dans les villes (rue, structures de soutien aux toxicomanes, point de vue des différents professionnels...), soit en milieu festif. Ce qu'observe le dispositif TREND n'est pas transposable à ce que l'on observe dans la population générale.

² PRELUD 2006, enquête réalisée auprès des usagers de structures de bas-seuil, janvier-avril 2006, Agnès Cadet-Tairou.

En population générale

Chez les adultes

Selon les données du Baromètre santé 2005, dans la population générale adulte (18-64 ans), les champignons hallucinogènes sont une des substances illicites les plus consommées. C'est dans la tranche d'âge des 26-44 ans que la proportion de consommateurs est la plus élevée. Comme pour toutes les substances illicites, son usage est plus fréquent chez les hommes.

Tableau 1 : Fréquence de l'expérimentation de substances psychoactives illicites suivant l'âge et le sexe parmi les personnes de 18 à 64 ans (N= 23 746)

	Ensemble	18-25 ans	26-44 ans	45-64 ans	Hommes	Femmes
Cannabis	30,7 %	47,6 %	38,7 %	13,6 %	38,5 %	23,3 %
Poppers	4,1 %	5,6 %	6,3 %	0,9 %	6,0 %	2,2 %
Cocaïne	2,8 %	3,4 %	3,9 %	1,3 %	4,1 %	1,6 %
Ch. halluc.	2,8 %	3,4 %	3,7 %	1,4 %	4,3 %	1,4 %
Ecstasy	2,0 %	4,0 %	2,8 %	0,2 %	3,1 %	1,0 %
Colles	1,8 %	2,2 %	2,6 %	0,6 %	2,6 %	1,0 %
LSD	1,6 %	1,4 %	1,9 %	1,3 %	2,6 %	0,6 %
Amphétamines	1,5 %	1,0 %	1,8 %	1,4 %	2,0 %	1,0 %
Héroïne	0,9 %	0,9 %	1,2 %	0,4 %	1,3 %	0,4 %

Source : Baromètre santé 2005, INPES, exploit. OFDT

Chez les jeunes

Chez les jeunes de 17 ans, en 2005, plus de 5 % des garçons déclarent l'avoir expérimenté au moins une fois dans leur vie (ESCAPAD 2005, OFDT), ce qui en fait un des produits illicites les plus consommés.

Tableau 2 : Évolution 2003-2005 du niveau d'usage au cours de la vie de substances psychoactives illicites par sexe, à 17 ans (N=29 393)

	Filles 2003	Filles 2005	Garçons 2003	Garçons 2005	Total 2003	Total 2005
Champ. halluci.	2,0 %	2,1 %	4,9 %	5,2 %	3,5 %	3,7 %
Poppers	2,4 %	4,8 %	4,1 %	6,2 %*	3,3 %	5,5 %
Ecstasy	2,4 %	2,8 %	4,1 %	4,2 %	3,2 %	3,5 %
Amphétamines	1,1 %	1,8 %	2,4 %	2,6 %	1,8 %	2,2 %
Cocaïne	1,1 %	2,0 %	2,0 %	3,0 %*	1,6 %	2,5 %
LSD	0,6 %	0,9 %	1,1 %	1,3 %	0,9 %	1,1 %
Héroïne	0,7 %	0,6 %	1,0 %	0,8 %	0,8 %	0,7 %

Lecture : différence statistiquement (test du chi-2) significative au seuil de 0,01 pour l'évolution 2003-2005.

Source : ESCAPAD 2005, OFDT

Ce phénomène n'est pas spécifique à la France. D'autres pays européens, Tchéquie, Pays-Bas, Belgique, atteignent des taux de prévalence élevés chez les lycéens (compris entre 5 et 8 %). Dans beaucoup de pays de l'Union européenne, les champignons hallucinogènes sont un produit au moins aussi répandu que l'ecstasy dans les catégories les plus jeunes de la population³.

L'usage récent (au cours du mois précédent l'enquête) reste marginal puisqu'il concerne 0,9 % des jeunes de 17 ans contre 3,7 % pour l'expérimentation. La faible augmentation de la fréquence d'expérimentation des champignons entre 2003 et 2005 n'est pas statistiquement représentative.

Les populations spécifiques : milieu festif et usagers de drogues

Ils sont principalement connus à travers le dispositif TREND et quelques études spécifiques.

La perception des champignons hallucinogènes par les usagers est dans l'ensemble très positive ; ceux-ci étant le produit psychotrope illicite jouissant de la meilleure image. Celle-ci s'explique essentiellement par leur origine naturelle, « biolo-

³ L'observatoire européen des drogues et des toxicomanies (OEDT) a mené une étude sur les nouvelles tendances en matière de consommations de champignons hallucinogènes des jeunes européens. L'étude est disponible sur Internet à l'adresse suivante : <http://www.emcdda.europa.eu/?nnodeid=7079>.

gique » et l'engouement actuel pour les effets de type hallucinogènes. Depuis 2001, d'autres substances (datura, ayahuasca, *Salvia divinorum*, rose des bois) font l'objet d'une consommation croissante, mais concernent des groupes beaucoup plus restreints.

Trois groupes principaux de consommateurs ont été identifiés par le dispositif TREND :

- des usagers bien insérés socialement, plus âgés que les usagers habituels de psychotropes, consommant dans un cadre privé, connaisseurs de substances hallucinogènes naturelles, utilisées dans le cadre de démarches mystiques (*Salvia divinorum* et ayahuasca surtout) ;
- une population mixte d'usagers plus jeunes, relativement insérés, fréquentant l'espace festif techno (notamment le courant « *trance* »), qui expérimentent, en contexte festif, toute substance disponible (*Salvia divinorum*, datura, peyotl, rose des bois, ayahuasca) ;
- une population essentiellement masculine plutôt jeune (moins de 24 ans), en situation de grande précarité, engagée dans une polyconsommation abusive pluri-hebdomadaire ou quotidienne (datura notamment). L'usage par cette population marginale, dans la rue et les squats, semble se développer parmi les usagers fréquentant les structures de première ligne.

Chez les usagers de l'espace festif « musique électronique »

Dans l'espace festif dit « musique électronique » des cinq villes (Nice, Toulouse, Rennes, Bordeaux, Metz) ayant participé à une enquête (N=1 496) sur les usages de drogues en milieu festif techno, plus d'un usagers sur deux a consommé au moins une fois des champignons hallucinogènes au cours de sa vie. En revanche, une personne sur huit (12,4 %) en a consommé au cours du mois écoulé (Reynaud-Maurupt (C.) et al., *Les pratiques et les opinions...*, OFDT, à paraître).

Cependant, une analyse plus fine montre que c'est le cas surtout en milieu « alternatif » (usagers des *free parties*, *rave parties*... N= 476), familier des champignons hallucinogènes, puisqu'il sont 81 % dans ce groupe à les avoir expérimentés et que 25 % d'entre eux en a consommé au cours du mois précédent l'enquête.

Dans ce dernier groupe, c'est en moyenne autour de 19 ans que l'on expérimente pour la première fois les champignons hallucinogènes (18,8 ans), tout comme l'ecstasy (19,2 ans).

Chez les usagers de drogues fréquentant les structures de première ligne

Les structures de premières lignes sont des structures de soutiens au toxicomanes ou de réduction des risques fréquentées par des usagers actuels de substan-

Tableau 3 : Usage des hallucinogènes au moins 10 fois au cours de la vie en fonction de la fréquentation ou non d'évènements festifs techno (N=1017), 2006

	Fréquentation d'évènements festifs plus de 10 fois dans la vie		
	Oui	Non	Ensemble
Usage de champignons hallucinogènes plus de 10 fois dans la vie	77 %	22 %	53 %
Usage d'autres plantes plus de 10 fois dans la vie	35 %	7 %	22 %

Source : enquête PRELUD, OFDT

ces psychotropes.

En 2006, selon les données de l'enquête PRELUD menée auprès des usagers de ces structures dans neuf agglomérations françaises, il apparaît que 53 % d'entre eux ont consommé dix fois au moins dans leur vie des champignons hallucinogènes et 22 % d'autres plantes hallucinogènes. Cependant, seuls 8 % d'entre eux ont consommé des champignons hallucinogènes au cours du mois précédant l'enquête et 2,2 % d'autres hallucinogènes naturels (34 % pour l'héroïne).

Si l'on identifie dans cette population ceux qui ont fréquenté au moins dix fois dans leur vie un évènement festif, la proportion d'expérimentateurs passe à 77 % pour les champignons hallucinogènes et à 35 % pour les autres plantes. Ils sont 13 % à avoir consommé des champignons et 3,5 % d'autres plantes au cours du derniers mois.

À l'inverse, on constate que chez les usagers de drogues ne fréquentant pas ou peu le milieu festif techno, les usages de plantes ou de champignons hallucinogènes sont très minoritaires. Deux pour cent d'entre eux ont consommé des champignons et moins de 1 % des plantes au cours du dernier mois.

Les données disponibles montrent, conformément aux observations, que les champignons sont quasiment toujours avalés (98 % dans l'enquête en milieu festif, près de 100 % chez les usagers des structures de premières lignes). Certains déclarent les avoir fumés (3 %). Les observateurs du dispositif TREND signalent effectivement de rares cas d'inhalation à chaud.

Les autres plantes hallucinogènes sont également le plus souvent avalés (9 usagers récents sur 10 dans l'enquête PRELUD), mais parfois fumé (1 usager sur 10

dans l'enquête PRELUD).

Deux points particuliers

Activité répressive

En 2005, les quantités saisies de champignons hallucinogènes ont atteint 26 kg, poursuivant une tendance ascendante depuis 1998. Elles représentent toutefois une très faible part de l'ensemble des saisies de drogues illicites (0,3 %).

Les interpellations pour usage-revente et trafic sont anecdotiques même si elles progressent au fil des ans (1 en 1997, 39 en 2005 ; OCRTIS, 2005).

En 2005, 175 interpellations pour usage simple de champignons hallucinogènes ont eu lieu en France, soit une baisse de 35 % par rapport à 2004, après une croissance continue depuis 1996.

Conséquences sanitaires

Les demandes de prise en charge pour consommation de substances hallucinogènes naturelles dans les structures de soins spécialisées dans l'addiction sont quasiment inexistantes. Il n'existe pas de données épidémiologiques mesurant les conséquences des consommations de champignons ou de plantes hallucinogènes.

Citation recommandée

REYNAUD-MAURUPT (C.), *Usages contemporains de plantes et champignons hallucinogènes*, Saint-Denis, OFDT, 2006, 160 p.